

ROGER CAILLOIS

# BELLONE

ou

LA PENTE DE LA GUERRE

LA RENAISSANCE DU LIVRE  
12, PLACE DU PETIT SABLON — BRUXELLES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
DOUZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ,  
NUMÉROTÉS DE I À XII.

## AVERTISSEMENT

*Quand, cédant à une sollicitation amicale, je publiais en 1951 la seconde partie de cette étude, ce fut dans une édition discrète, à tirage limité et en attendant que la première partie fût rédigée. Je m'accordais deux ans pour achever l'ouvrage et substituer à cette publication partielle et prématurée une autre qui correspondît entièrement à mon dessein. Je me suis laissé séduire par d'autres enquêtes, de sorte qu'il m'en a fallu plus de dix pour me décider à terminer celle-ci. Encore le volume actuel est-il loin de présenter l'ampleur que j'avais primitivement souhaité lui donner.*

*C'est que, de loin en loin, je me trouvais découragé par la parution de quelque ouvrage excellent, plus particulier que le mien, mais combien plus substantiel et mieux informé<sup>(1)</sup>. Je désespérais de pouvoir rivaliser avec tant de savoir et même de trouver le temps d'en tirer profit, si bien qu'à la fin je me retrouvai résigné à être succinct, sinon squelettique et presque réduit aux idées, régime fort périlleux pour un travail de cette espèce, où il est d'ordinaire désastreux qu'elles manquent de contrepois.*

© 1963 by LA RENAISSANCE DU LIVRE  
Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

En 1951, dans le recueil provisoire où elle figurait (2), cette seconde partie — celle qui est intitulée *Le Vertige de la Guerre* — était accompagnée de trois autres recherches qui, comme elle, décrivaient les effets de la passion et de l'imagination dans plusieurs manifestations importantes de la vie collective. Elle n'est donc pas une étude de la guerre elle-même, mais de la fascination que la guerre exerce sur le cœur et sur l'esprit humain. Toutefois, je désirais aussi, et préalablement, esquisser les grandes phases de son histoire et montrer comment son mécanisme est lié, de façon intime et inextricable, au développement même de l'Etat, tour à tour entraîné par lui et l'entraînant, oscillant d'autre part des duels simultanés au massacre indistinct. J'estimais devoir d'abord circonscrire les réalités déjà redoutables et écrasantes de la pesanteur sociale, afin de mieux mettre en lumière les dangers supplémentaires qui viennent de leur répercussion éblouie dans la conscience individuelle.

En 1954, publiant en revue un des volets de cette nouvelle contribution qui aurait dû précéder l'autre, je précisai mon intention de la manière suivante : « La voie », disais-je à peu près, « qui conduit à l'assimilation de l'Etat et de l'armée, aboutit, d'une part aux guerres nationales, de l'autre à la nation égalitaire, totalitaire. Mais il peut arriver à l'inverse qu'une civilisation — celle de la Chine classique, par exemple — mette avec succès son effort à séparer l'armée et la nation. L'Occident chrétien, pendant la période qui court entre le Moyen Age et la Révolution française, tenta, de son côté, d'y parvenir avec des fortunes diverses. Voici définis les termes d'un des plus graves dilemmes que l'homme ait rencontrés au cours d'une histoire plusieurs fois millénaire et qui n'a pas encore reçu, semble-t-il, de solution satisfaisante ». Je con-

cluais en ces termes : « Ce dilemme, je pourrais pousser la simplification jusqu'à le formuler ainsi : ou bien les inégalités sociales entre les hommes sont codifiées et entretenues par les rites, les coutumes et les lois, et alors les guerres sont en général limitées, courtoises et peu sanglantes, des sortes de jeux et de cérémonies ; ou bien les hommes sont égaux en droits, ils participent également aux affaires publiques et, dans ce cas, les guerres ont tendance à se transformer en chocs illimités, meurtriers et implacables. L'homme ne paraît pas avoir jusqu'à présent réussi à gagner sur les deux tableaux à la fois ».

Telle demeure l'idée maîtresse du présent ouvrage, aujourd'hui complet. Elle explique l'étendue de mes craintes et la modestie de sa conclusion. Je reste en effet disciple de Montesquieu : « La politique est une lime sourde » a-t-il écrit quelque part, voulant dire par là, et le disant très bien, que rien qui doit vaincre un jour les inerties régnant en ce domaine, ne progresse que lentement et sans éclat.

Janvier 1962.

#### NOTES

(1) Je pense notamment au travail de M. Raoul Girardet, *La Société militaire dans la France contemporaine (1815-1938)* et à celui de M. Emile G. Léonard, *L'armée et ses problèmes au XVIII<sup>e</sup> siècle*. D'autre part, j'aurai aimé avoir l'occasion de discuter les thèses stimulantes de Gaston Bouthoul et faire mieux profiter la partie finale de mon travail des analyses si perspicaces de Raymond Aron.

(2) *Quatre essais de Sociologie contemporaine*, O. Perrin éditeur, Paris.

PREMIERE PARTIE

LA GUERRE

ET

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ÉTAT

## LES DEBUTS ET LES FORMES REDUITES

ON ne comprend pas la guerre, si on ne la définit pas d'emblée comme une lutte collective, concertée et méthodique. Il ne suffit nullement de considérer en elle le pur et simple recours aux armes. J'entends bien que la violence constitue le fait même de la guerre, mais il faut préciser aussitôt qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle violence. Personne ne nommerait guerre une multitude de rixes indépendantes.

L'effort de coopération à l'intérieur de chaque camp n'est pas moins significatif que les combats où ils affrontent leurs forces et leurs ressources. Et il a plus de portée, car il persiste dans la paix et permet le retour de la guerre.

La nature de la guerre, ses caractères, ses conséquences, son rôle dans l'histoire ne deviennent intelligibles que si l'on garde présent à l'esprit qu'elle n'est pas simple lutte armée, mais entreprise organisée de destruction.

Juristes, stratèges et hommes d'Etat ont donné mille et mille définitions différentes de la guerre. Or elles sont presque toutes satisfaisantes, car la guerre est un phénomène si complexe

que de nombreuses formules ne suffisent pas à en épuiser la réalité. En outre, cette réalité est la plus changeante qu'on puisse concevoir. Il n'y a pas grand-chose de commun entre le raid d'une tribu « sauvage » contre une peuplade voisine, une campagne du Maréchal de Saxe et la conduite moderne de la guerre totale. A mesure que la civilisation se développe, la guerre, loin de disparaître, croît en extension, en intensité, en généralité. Elle intéresse plus d'espace, plus de gens, plus de choses. Je ne compte pas ici qu'elle devient plus meurtrière. Je remarque seulement que la façon de faire la guerre, je dirai même la façon dont on peut faire la guerre, car on le fait toujours autant qu'on peut, épouse si parfaitement l'état présent de la civilisation, en quelque lieu et à quelque époque que ce soit, qu'on chercherait en vain une meilleure pierre de touche pour en apprécier chaque fois les valeurs et les pouvoirs.

Il est inexact, sauf au point de vue moral et pour l'étymologie, que la guerre soit le contraire de la civilisation : elle l'accompagne comme son ombre et grandit avec elle. Il n'est pas vrai non plus, comme beaucoup l'ont prétendu, que la guerre soit la civilisation même et qu'elle l'engendre en quelque sorte : la civilisation est œuvre de paix. Mais la guerre exprime la civilisation. En réalité, elle n'est rien d'autre qu'un certain mode d'existence des sociétés, dans lequel tout ou partie des forces productives d'une nation se trouve dérivé vers les tâches de destruction ou de protection contre la destruction. L'étendue du territoire, la nature des institutions politiques, le degré de développement technique constituent une première série de facteurs qui donnent chaque fois au conflit une physionomie particulière. La proportion de ses membres, de ses ressources et de sa puissance que chaque société entend destiner à l'accomplissement de ces tâches, la résolution, la passion avec lesquelles elle les entreprend, contribuent de leur côté à déterminer le volume et la densité des différents types de guerre ; ceux-ci correspondent aux différents types des sociétés et ils en traduisent les caractéristiques principales. On peut distin-

guer dans cette perspective la guerre des sociétés peu différenciées, qui met aux prises des tribus aux moyens et aux institutions rudimentaires ; la guerre des sociétés féodales ou hiérarchiques, qui apparaît comme la fonction d'une aristocratie spécialisée ; la guerre impériale qui se produit quand une nation de cohésion et de culture plus complexes étend par la force sa domination sur les peuplades qui l'entourent et les inclut dans un ensemble organisé ; la guerre nationale enfin qui oppose les ressources en hommes et en matériel de puissants États.

Dans toutes ces guerres, il y a mort d'homme, mais la mort y est donnée et reçue dans des conditions peu comparables et parfois franchement opposées. Chacune de ces sortes de guerre fait penser à une autre activité humaine avec laquelle elle offre de saisissantes analogies. La guerre primitive est apparentée à la chasse : l'ennemi est un gibier qu'il s'agit de surprendre. La guerre féodale tient de la cérémonie et du jeu : l'égalité des chances y est soigneusement respectée et l'on recherche une victoire plus symbolique que réelle. Au contraire, dans la guerre impériale, la partie n'est pas équilibrée : à vrai dire c'est la disproportion même des ressources et des engins qui définit cette sorte de conflit. Le mieux pourvu absorbe le plus faible, plutôt qu'il ne le combat. Il l'assimile. Sa tâche est souvent plus administrative que militaire. Enfin, dans les guerres entre nations l'égalité se trouve rétablie, mais chacun des adversaires s'engage jusqu'à la limite de ses forces et cherche par tous les moyens à réduire l'autre à demander grâce, de sorte qu'il n'y a pas de massacre qui semble excessif ou barbare : la guerre est constituée par une succession de coups impitoyables auxquels on ne demande que d'être efficaces.

Sans doute, tout se chevauche. Aucun de ces types n'existe à l'état pur. Chaque guerre retient en elle quelques-uns des traits qui définissent les autres espèces de conflit. Mais ils se trouvent alors perdus dans un ensemble étranger à leur nature

et qui obéit à d'autres lois. Ce sont des survivances ou des aberrations, sans influence sur le cours général des choses et qui apparaissent plus curieuses que symptomatiques.

Un principe général se dégage sans peine de cette quadruple distinction : ce n'est ni la vaillance, ni l'esprit d'agression, ni la férocité qui fait l'intensité de la guerre. C'est le degré de mécanisation de l'Etat, ce sont ses capacités de contrôle et de contrainte, le nombre et la rigidité de ses structures. Durant le cours de l'histoire, la puissance de l'Etat profite régulièrement de la guerre. Et c'est, réciproquement, l'accroissement seul de la puissance de l'Etat qui change petit à petit la nature de la guerre et qui l'achemine vers ce qu'on commence d'appeler à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle son être absolu.

### § 1. *La guerre primitive.*

Le moment paroxystique des sociétés primitives n'est pas la guerre, c'est la fête. La fête constitue le lien social par excellence et le point culminant de l'existence collective : son sommet de cohésion, de mouvement et de dépense. La fête rassemble les individus, les brasse, porte leurs émotions à une sorte d'incandescence frénétique, inverse leurs règles de vie, épuise d'un coup leur vigueur et leurs richesses. Au contraire, la guerre tranche à peine sur la monotonie des jours ; il n'y a pas de temps de guerre nettement séparé du temps de paix. On ne passe pas de l'un à l'autre par des actes solennels comme sont la déclaration de guerre et la signature d'un armistice. La guerre et la paix coïncident et sont toutes deux permanentes. A l'extrême, la collectivité vit dans un état d'hostilité perpétuelle avec les groupes limitrophes, sans toutefois se trouver engagée dans les opérations militaires d'envergure : chacun tue l'étranger qu'il rencontre ou est tué par lui. Ce ne sont que coups de main ou embuscades, où ne prennent part qu'un petit nombre de guerriers. La guerre est l'affaire d'un lignage,

d'une confrérie, le plus souvent d'une troupe éphémère qui s'est constituée en vue de telle ou telle expédition de rapine et de vengeance et qui se dissout aussitôt.

Il n'y a pas de troupes organisées. La population mâle adulte combat tout entière quand l'occasion s'en présente, c'est-à-dire lors d'une incursion ennemie ou s'il s'agit d'aller piller un village voisin. Il y a des tribus belliqueuses, auxquelles des expéditions périodiques fournissent le plus clair de leurs ressources. Ce sont en général des tribus de nomades ou de montagnards. Les populations agricoles sont le plus souvent pacifiques. Il arrive même que, telles les Manansas de l'Afrique du Sud, elles refusent le combat et qu'elles achètent la paix.

Les causes de la guerre sont fluides et nombreuses. Le simple goût de la bataille joue un rôle considérable ou encore le désir de la gloire. Il faut se souvenir que, dans telles de ces sociétés, l'adolescent n'est admis parmi les adultes qu'après avoir tué un homme. Dans d'autres, le prestige d'un chef est mesuré à la hauteur du tas de crânes qui orne le seuil de sa case. La délimitation des pâturages et des terrains de chasses, la possession des points d'eau, l'emplacement des barrages nécessaires à la pêche du saumon, le partage du bétail fournissent également de nombreux motifs de litiges armés. D'autres fois, il s'agit de se procurer des esclaves ou des femmes (l'on convoite d'ailleurs celles-ci plus comme main-d'œuvre que comme compagnes de lit), des victimes pour les sacrifices, des têtes à embaumer, etc. Aussi la guerre ne se distingue-t-elle pas toujours de la chasse, surtout quand le plaisir de la battue est recherché pour lui-même et lorsque des habitudes de cannibalisme aboutissent à la consommation du gibier humain capturé (1).

Les actes de guerre vont de la rencontre de hasard, simple échauffourée où l'on échange en hâte coups et injures, jusqu'à l'expédition exterminatrice où les hommes sont massacrés, les femmes et les enfants emmenés, le village incendié. Cependant

la guerre conserve entre ces manifestations extrêmes des caractères constants. Il s'agit presque toujours d'une guerre de trahison, de ruse et de guet-apens. On se dissimule pour attendre ou surprendre l'ennemi. On attaque rarement à découvert. On évite la bataille rangée, le combat équilibré. Les conditions de la chasse ou de l'assassinat, où l'on cherche avant tout à tuer sans s'exposer soi-même, sont plutôt la règle que celles d'un duel individuel ou collectif où s'affronteraient à un signal donné des adversaires également armés et protégés.

Très rapidement d'ailleurs, la guerre primitive évolue vers ces raffinements qui supposent, avec le sentiment de l'honneur un régime social plus stable ou plus complexe. Au moment où l'on constate des lois de la guerre et où la guerre a enfin trouvé son instrument propre, c'est-à-dire des troupes disciplinées et entraînées, on ne peut plus parler peut-être de guerre primitive. On ne peut plus parler non plus de société indifférenciée : l'intervention de règles juridiques, la levée de forces armées régulières prouvent également que la société est devenue un Etat.

### § 2. *La guerre et la naissance de l'Etat.*

De nombreux historiens admettent que la guerre est à l'origine de l'Etat <sup>(2)</sup>. C'est là peut-être aller vite en besogne. Cependant leur précipitation s'explique aisément : ils voient avec assez d'évidence que la guerre favorise la concentration du pouvoir. En période d'hostilités, le chef, là où il en existe un, est plus respecté et mieux obéi. Quand il n'existe pas, c'est l'occasion qu'il surgisse. Le besoin d'une coopération plus stricte se fait alors sentir dans un milieu naturellement anarchique, où le sorcier, le vieillard, le riche, le beau parleur exercent à des titres divers des influences limitées et instables <sup>(3)</sup>. Une autorité moins discutée met au pas les éternels récalcitrants, obtient la mise en commun de certaines ressources, suspend pour un temps les querelles privées. Quel-

quefois la conscience du danger suscite un changement d'habitat. Des villages étendus remplacent provisoirement les hameaux où d'ordinaire s'isolent les groupes consanguins. En même temps, l'opinion supporte mieux le recours à la contrainte. Bientôt, si les circonstances demeurent favorables, apparaissent de véritables forces de coercition spécialisées. Une guerre longue amène la permanence du pouvoir. L'autorité du chef se trouve consolidée : la formation d'une ligue peut s'étendre à plusieurs tribus, la nécessité de poursuivre les opérations militaires aux moments des semailles ou de la récolte provoque une répartition des tâches sociales entre agriculteurs et guerriers. D'autre part, la victoire, l'asservissement des vaincus aboutit à la constitution d'une classe inférieure d'ilotes ou d'esclaves qu'il importe de surveiller et qu'on oblige au travail. Ce dernier fait a semblé décisif à beaucoup d'historiens. Dealey aperçoit dans les conséquences de la conquête l'avènement des organes sociaux de répression et d'exploitation. Jenks suppose une origine militaire aux diverses institutions des sociétés. Oppenheimer écrit : « L'Etat est sorti de la domination d'un groupe d'hommes par un autre. Sa justification fondamentale, sa raison d'être fut et reste l'exploitation économique des subjugués ; » Keller est du même avis : « L'Etat est à l'origine un produit de la guerre et il existe avant tout sous forme de paix imposée entre les conquérants et les conquis ». Beard regarde une telle opinion, non point comme une hypothèse, mais comme une conclusion assurée « reposant sur les enquêtes d'innombrables savants ».

Quelque fondement qu'on doive lui accorder, cette théorie convaincrait davantage, si elle ne se présentait pas d'une manière aussi absolue. Elle néglige de nombreux facteurs. En particulier, elle ne tient aucun compte du rôle des croyances religieuses. En outre, il est assez difficile en ces matières de distinguer les causes et les effets. Enfin, attribuer automatiquement l'origine de l'Etat à l'association forcée d'un peuple vain-

cu et d'un peuple vainqueur ressemble plus à une vue de l'esprit qu'à un fait d'expérience. Mieux vaut constater en des cas précis que le progrès des institutions politiques accompagne effectivement la pratique de la guerre. L'étude suggestive de Torday et Joyce sur les tribus voisines et parentes des Ba-Yana et des Ba-Mbalas est ici particulièrement précieuse. Ceux-ci, pacifiques, sont demeurés socialement peu différenciés ; les premiers, au contraire, fort belliqueux, connaissent une structure féodale, strictement hiérarchisée. Un autre exemple typique est la constitution du royaume zoulou par un chef, qui, connaissant la discipline militaire européenne, eut l'idée et l'énergie de l'appliquer autour de lui. En Afrique, les tribus du Dahomey comptaient certainement parmi les rares dont on pouvait dire qu'elles formaient une véritable nation. Un monarque absolu les réunissait sous son sceptre. Il était propriétaire de la vie et des biens de ses sujets. Il disposait d'une armée permanente et d'une police spécialisée. Or l'origine d'une pareille organisation, relativement récente, n'a rien de mystérieux : c'est la conquête et le trafic des esclaves (4).

La formation d'un Etat proprement dit implique d'abord la fixité de l'établissement : de cette manière, les relations territoriales l'emportent lentement sur les liens de consanguinité caractéristiques de l'organisation tribale. En second lieu, elle suppose ou elle entraîne un début de complexité politique : une division de la population entre guerriers-chasseurs et agriculteurs-éleveurs, auprès desquels existe parfois une caste sacerdotale plus réduite. Peu importe que cette division résulte de la conquête ou d'une association, comme par exemple voudraient le faire croire les récits relatifs à la fondation de Rome, ou encore d'une répartition de tâches sociales. C'est le fait de la division qu'il convient de retenir d'abord. Or, la fixité de l'habitat et l'existence des classes complémentaires, toutes deux à la base de l'Etat, sont aussi toutes deux dans un étroit rap-

port avec la guerre, que la nouvelle nation s'efforce de défendre ou au contraire d'étendre son territoire. C'est à cause d'elle que se produit et par elle que se maintient la séparation de la société en classes solidaires de combattants et de producteurs.

Le système selon lequel les mêmes seraient tour à tour combattants en temps de guerre et producteurs en temps de paix, quittant l'épée pour la charrue et la charrue pour l'épée, semble tardif et peu répandu. Il correspond à un stade plus évolué de complication sociale. Il suppose des cadres, des traditions, des lieux de rassemblement, une distribution préalable des rôles et des unités, en un mot toute une technique de la mobilisation, sans compter les champs, les récoltes, le bétail, dont il faut bien que quelqu'un continue à s'occuper. Certes la société la plus élémentaire est capable d'un affolement qui rassemble une troupe en désordre, mais quand elle est conduite à s'organiser, elle atteint rarement d'emblée une structure qui donne à chacun de ses membres un double rôle guerrier et rustique et qui permette qu'ils passent sans heurt de l'un à l'autre état. La république, si l'on convient de nommer ainsi un tel régime, n'apparaît nullement comme la solution naturelle et immédiate. Un partage permanent des fonctions entre deux ou plusieurs groupes héréditaires semble s'être imposé d'abord beaucoup plus fréquemment. Il donne naissance à une société hiérarchisée de type féodal. La guerre n'est plus l'affaire de l'ensemble de la population, mais d'une minorité de spécialistes. Il en découle d'extraordinaires conséquences qui donnent à la guerre dans l'un et dans l'autre cas des caractères presque opposés.

Avant de décrire ces deux styles de guerre, il convient de caractériser la nature des guerres impériales, plus tard des guerres coloniales. Ce sont celles qui opposent des adversaires de forces très inégales.

§ 3. *Guerres Impériales.*

La guerre impériale ou coloniale est une expédition exotique, conduite avec une supériorité écrasante de moyens de toutes sortes, aussi bien matériels que prestigieux, et qui s'étalent de la technique de l'armement à la structure administrative. Seule la distance arrive parfois à y compenser l'efficacité conjuguée de la science, de l'industrie et des institutions.

Durant presque tout le cours de l'histoire, la puissance de l'espace, la résistance des obstacles opposés par la simple écorce de la planète, obstacles alors difficilement surmontables, pesèrent bien davantage dans la balance que la supériorité issue d'ustensiles de guerre plus perfectionnés et plus meurtriers ou que les avantages procurés par la mobilité d'un charroi plus apte aux transports massifs et lointains.

Les guerres coloniales apparaissent ainsi comme une variété privilégiée, mais à certains égards comme une dégénérescence récente et un tardif produit de substitution de guerres que je proposerai plutôt d'appeler *impériales* et qui, pour ce type de conflit, comprennent presque toutes celles que l'histoire a connues jusqu'à l'époque moderne.

On sait bien que les empires se sont constitués par la conquête, c'est-à-dire par l'annexion de territoires et de populations, à la suite d'une guerre victorieuse. Au départ, le peuple destiné à faire carrière se différencie à peine de ceux qui l'entouraient, sinon justement pour disposer d'une structure civile et militaire, fort simple sans doute, mais qui suffisait déjà à lui assurer sur ses voisins une supériorité qui ne cessera d'augmenter. L'histoire de Rome, celle de l'Islam, celle des conquérants mongols, celle des Aztèques ou des Incas apparaissent à ce point de vue étrangement parallèles : dans chaque cas, on constate la victoire de la discipline sur la bravoure turbulente, de l'économie stricte sur la prodigalité désordonnée, de la méthode sur le sursaut, l'instabilité et l'imprudence.

La guerre cesse de se présenter comme une série d'escarmouches et d'embuscades, ainsi qu'il arrive entre tribus également dépourvues d'institutions complexes et stables. Elle n'est pas non plus le heurt de deux armées, ou celui de deux nations. Elle se définit par une dissymétrie fondamentale qui l'apparente plutôt à une opération de police. D'un côté, il y a un Etat organisé, minuscule et rudimentaire d'abord, puis de plus en plus étendu et puissant. De l'autre, des populations qui ne sont pas au même niveau que lui, et qu'il absorbe à mesure qu'il les soumet, leur imposant ou leur apprenant ses coutumes, ses techniques, ses institutions, ses croyances, ses manies et jusqu'à ses vices.

Islam signifie « soumission » : c'est l'intégration de peuplades belliqueuses, instables et anarchiques, dans un système unitaire, politique et religieux d'abord, mais aussi économique et militaire. La conquête n'est pas toujours effectuée par la force. On compte d'assez nombreux cas d'adhésions spontanées, de ralliements volontiers consentis ou même recherchés. Les députés Héduens se sont officiellement vantés au Sénat romain d'avoir *donné* la Gaule à César. Une communauté parfois importante demande d'entrer dans l'Empire, afin de jouir des prérogatives de ses membres. Il peut même arriver que l'Empire renonce à assimiler une population aux mœurs trop farouches. Un Inca essaie de soumettre des tribus sauvages. Au cours de la campagne, il est indigné de leurs mœurs. Il s'en retourne avec ses troupes : « *Voilà des hommes, dit-il, qui ne méritent pas de nous obéir.* » On sait qu'une des clauses des traités imposés par ces mêmes *Incas* aux vaincus était la suppression des sacrifices humains. Ils leur apportaient en outre l'élevage du lama et de la vigogne, l'usage de métaux inédits, de méthodes d'agriculture et d'irrigation, un habitat fixe, la cabane, au lieu du *toldo* en peaux de bêtes. Les Aztèques, avant de commencer une guerre, envoyaient trois ambassades successives : elles faisaient connaître les conditions

qu'il fallait accepter. Ces conditions étaient douces : rendre hommage aux Dieux de l'Empire et payer tribut. Les envoyés étaient vêtus somptueusement. Ils étaient accompagnés de présents. On devait les accueillir avec de l'encens et des fleurs. Tout mauvais traitement qu'on leur faisait subir était un cas de guerre immédiat.

Les délais de cette gradation cérémonielle destinée à faire impression signifient qu'on compte d'abord sur la persuasion, sur l'éclat fascinant d'une ordonnance et d'une majesté grandioses et prestigieuses. On ne recourt à la violence que là où la séduction est impuissante. D'une manière analogue, Rome, dans des circonstances comparables, use de la menace de ses légions et fait miroiter les avantages de son alliance. Elle emploie simultanément les ressorts opposés de la crainte qu'elle inspire et de l'envie qu'elle provoque. Sur ce point, les analyses de Montesquieu demeurent d'une lucidité décisive.

La guerre impériale pacifie et civilise. Elle inclut les peuples subjugués dans une organisation plus vaste et plus évoluée. L'Empire accroît d'autant son trésor, ses ressources, ses troupes. C'est-à-dire que le déséquilibre grandit encore entre lui et les collectivités sans discipline ni volume qui l'entourent. Cependant, l'annexion a pour heureuse conséquence la promotion du vaincu à la vie politique, à l'ordre administratif, qu'il soit associé sur pied d'égalité aux tâches du vainqueur ou que celui-ci le maintienne dans une demi-servitude. Quant à l'opération militaire qui, parfois, fut nécessaire pour l'absorption de la collectivité asservie, elle représente la seule espèce de guerre dont l'issue n'est jamais douteuse, car la puissance impériale l'emporte sur ses adversaires successifs par le nombre de ses troupes, par leur discipline, par leur armement, par la science militaire, d'une façon générale par l'ensemble de ses ressources matérielles, financières et morales. Pratiquement, l'extension de l'empire n'est arrêtée que par les obstacles de la géographie : désert ou chaîne de montagne, ou par la rencontre

d'un autre empire, avec lequel un conflit prendrait un caractère différent, du fait qu'il mettrait aux prises des sociétés, peut-être inégales en puissance et en étendue, mais à coup sûr de complexité équivalente et d'un degré d'évolution comparable. Pour mesurer la portée de ces remarques, il suffit de se souvenir qu'une conception de l'histoire comme celle d'Arnold Toynbee, repose tout entière sur la juste exploitation d'une telle évidence.

La guerre impériale est la seule qui fonde la paix. Ses triomphes sont définitifs, ses victoires irréversibles. Cette guerre ne renaît pas de ses cendres après une trêve éphémère. La disproportion des adversaires, en permettant l'incorporation du vaincu, enlève à celui-ci, avec l'indépendance, la possibilité d'une revanche. Tout au plus peut-il se soulever, si le joug qu'il supporte lui paraît trop pesant. Mais cette révolte à laquelle il est poussé par le désespoir plutôt que par une exacte évaluation des forces, n'a presque aucune chance d'aboutir. Elle est l'occasion d'une répression et non pas d'une guerre proprement dite.

Les succès mêmes de cette espèce de guerre tendent à la faire disparaître. Elle assimile les peuples soumis et comble ainsi l'abîme qui les séparait de la société conquérante. A l'heure de la dislocation de l'empire, ce sont des nations du même niveau qui se trouvent en présence et qui risquent de s'affronter. C'est pourquoi, à l'époque du colonialisme proprement dit, il a fallu aller jusque dans d'autres continents pour rencontrer des populations assez peu développées pour que la guerre qu'on menait contre elles présentât à nouveau les caractères de la guerre impériale.

Telles furent les expéditions au terme desquelles plusieurs Etats européens se ménagèrent au-delà des mers de vastes colonies. Mais la durée de ces établissements fut à son tour comptée. Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup>, l'Amérique conquit la première son indépendance. C'était avant-hier

le tour de l'Asie. Ce fut hier celui de l'Afrique. Et un certain étiage de la civilisation que les guerres impériales ont peut-être, plus encore que le commerce, contribué à répandre, les exclut désormais d'un monde trop homogène pour les tolérer. Industries, armements, mécanique militaire, techniques, institutions, valeurs morales, il n'est rien de tout cela qui ne s'exporte, qui ne s'emprunte, qui ne se communique rapidement et qu'on ne voie bientôt être retourné contre ceux qui l'inventèrent. Chacun s'en rend compte de plus en plus clairement. En outre, tout y concourt : la contrebande d'armes comme l'idéologie et la déclaration des Droits de l'Homme, les nationalismes naissants et d'autant plus frénétiques comme l'autorité restreinte et la vocation combien contrariée des grandes organisations internationales, créées précisément pour dépasser un nationalisme dont l'histoire ne cesse d'accumuler les raisons de redouter la sottise et la malfaisance.

#### § 4. *La guerre courtoise.*

Historiquement, la guerre oscille entre la chasse et le tournoi, entre le massacre et le sport. L'élément de rivalité qui lui est essentiel l'oriente aussi bien vers l'attentat que vers le duel. Une société de type féodal divisée en seigneuries pratiquement autonomes et où une caste privilégiée se réserve le métier des armes, favorise éminemment cette seconde tendance : la guerre se présente alors comme une lutte réglée qui offre tous les caractères conventionnels du jeu. On entend qu'elle se développe selon les lois strictes à l'intérieur d'un temps et d'un espace limités. Certains coups sont interdits. On n'attaque pas un ennemi désarmé ou non prévenu. En outre, on ne recherche pas la mort ni l'anéantissement de l'adversaire. On ne désire que l'aveu de sa défaite.

Ces restrictions volontaires apparaissent très tôt : l'usage de la déclaration de guerre en est un symptôme incontestable. Par cet avertissement solennel, l'agresseur renonce à l'avan-

tage de la surprise, capital dans les engagements primitifs, qui sont moins des batailles que des guet-apens. Désormais on convoque l'ennemi à une rencontre à chances et à armes égales. Au Mexique, la déclaration de guerre s'accompagne de présents. On envoie au parti adverse des armes, des vêtements, de la nourriture en quantité symbolique : l'honneur défend de combattre un adversaire démuni. On a vu en Australie des indigènes offrir des armes aux Européens qu'ils allaient attaquer. Les Ba-Mbalas conviennent d'un jour et d'un lieu pour la bataille : on dégage le terrain et on détermine soigneusement les procédés de combat. De nombreuses tribus de l'Amérique du Nord observaient des usages analogues. Les Gannawaris du Nigéria laissent passer un délai de trois jours entre la querelle et les hostilités : c'est le temps dit de « l'affûtage du couteau ». Chez les Maoris la coutume du préavis est générale. En outre, ils ne frappent pas un ennemi endormi, accordent des trêves et, victorieux, appellent par leurs noms certains guerriers de marque qui, s'ils répondent, sont traités en hôtes, et non en prisonniers (5). A Madras, les Khonds laissent à leurs adversaires le temps d'invoquer le dieu de la guerre, et s'acquittent eux-mêmes du même devoir (6). Parfois, et notamment en Malaisie, une ambassade est envoyée, porteuse d'objets parlants destinés à informer l'adversaire des griefs qu'on a contre lui, des armes qu'on emploiera pour le vaincre, du traitement qu'on compte lui faire subir : une plume annonce la rapidité de l'invasion, une botte de paille ou un morceau de bois calciné indiquent qu'on mettra le feu, un couteau de bambou qu'on coupera les gorges (7).

Plus la culture est raffinée et aristocratique, plus le combat est légalisé. Dans l'Inde brahmanique où la tripartition de l'ordre social entre prêtres, guerriers et tiers-état est des plus rigides, les lois de la guerre sont rigoureusement codifiées. Les règles de Manou défendent l'usage des armes perfides telles que bâtons renfermant des stylets aigus, flèches barbelées ou empoisonnées, traits enflammés. Elles énumèrent longuement

les cas où le guerrier digne de ce nom doit retenir son bras : « qu'il ne frappe ni un ennemi qui est à pied, quand lui-même est sur un char, ni un homme efféminé, ni celui qui joint les mains pour demander merci, ni celui dont les cheveux sont défaits, ni celui qui est assis, ni celui qui dit : je suis ton prisonnier, ni un homme endormi, ni celui qui n'a pas de cuirasse, ni celui qui est nu, ni celui qui est désarmé, ni celui qui regarde le combat sans y prendre part, ni celui qui est aux prises avec un autre, ni celui dont l'arme est brisée, ni celui qui est accablé par le chagrin, ni un homme grièvement blessé, ni un lâche, ni un fuyard » (8).

Au Japon, les règles du Bushido obligent les nobles à des gestes du même ordre. Le prince Kenshin est en guerre avec le prince Shingen, qu'un troisième feudataire prive de sel. Kenshin lui en envoie une grande quantité : « Je ne lutte pas avec le sel, dit-il, mais avec l'épée ».

Je réserve le cas de la Chine qui mérite un rappel moins sommaire, mais en Occident aussi, depuis le Moyen Age jusqu'à la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle, le même type de société, le même courant chevaleresque aboutissent à la même générosité et au même formalisme : la violence est limitée par les règles de l'honneur courtois. Jusqu'à la stratégie s'en ressent.

En 1415, à Azincourt, Henri V dépasse le village où il devait passer la nuit. Or il vient d'ordonner que les chevaliers envoyés en reconnaissance quittent la cotte de mailles afin de ne pas paraître reculer en armure. Lui-même est revêtu de la cotte de mailles. Aussi décide-t-il de passer la nuit où il est et il modifie en conséquence le dispositif de son armée.

Il avait édicté les règlements suivants : « Aucun homme, quel qu'il soit ne sera si hardi de pénétrer en la chambre ou au logis d'une femme en travail d'enfant pour la voler ou piller des vivres lui appartenant et ne lui fera nul effroi qui la puisse mettre, elle ou son enfant, en maladie ou en danger... Aucun homme quel qu'il soit ne sera si hardi de s'emparer sans paie-

ment ou agrément de la charrette, du cheval, du bœuf ou de tout animal domestique appartenant à l'homme qui laboure ou qui herse... Aucun homme quel qu'il soit ne détruira d'habitation pour la brûler, il ne détruira non plus aucun pommier ni poirier ni noyer ni autres arbres porteurs de fruits » (9).

A la bataille de Brémule où Henri I<sup>er</sup> d'Angleterre bat Louis VI de France, on compte 140 prisonniers et 3 tués. Odeuric en donne la raison : « Les mailles qui les protégeaient de la tête aux pieds, la crainte qu'ils avaient de Dieu et le fait qu'ils entretenaient depuis longtemps entre eux de longs rapports de camaraderie, firent qu'il n'y eut point de massacre ».

En général, les batailles ne sont pas meurtrières : il arrive qu'on ne perde ni un homme ni un cheval. La guerre est une entreprise qu'on adjuge, qu'on afferme. Les mercenaires se battent mollement et désertent à la première occasion, les batailles des condottieri sont fréquemment des simulacres. Machiavel cite une bataille de quatre heures entre deux armées de 20.000 hommes où l'on ne compte qu'un mort, et encore est-ce des suites d'une chute de cheval.

Les guerres déciment parfois la population civile, mais elles ne font pas beaucoup de victimes parmi les combattants : les nobles s'épargnent ; l'idéal est de faire des prisonniers bien plus que d'exterminer l'adversaire. On tire rançon des chevaliers. On achète les mercenaires. Le style de la guerre change peu à peu : les cimiers, les heaumes, les écus, les blasons, les bannières, les couleurs, les devises, les cris, rapprochent la mêlée sanglante du cérémonial des tournois. Mais dans la lice ou sur le champ de bataille, le protocole et la morale demeurent identiques : le respect des conventions fonde le prestige attaché à la prouesse. Une prouesse est une action courageuse et difficile accomplie conformément à un code, arbitrairement fixé, qui réduit considérablement la libre initiative du héros. Emu-

lation et législation constituent les deux pôles de cet étrange concours. Il s'agit d'être le meilleur à l'intérieur de certaines limites. La guerre continue le jeu, elle en exalte les éléments fondamentaux : le champ clos, les règles, la rivalité. A l'extrême, il n'est que la mort pour les distinguer, encore qu'on meure dans les tournois, mais par accident, et que les chevaliers meurent rarement à la guerre. Les effectifs sont réduits ; les engagements plus confus que sanglants ; et, au premier fléchissement de l'ennemi, on considère que la bataille est gagnée, et lui-même se reconnaissant vaincu, se retire du terrain.

Les intérêts en jeu demeurent médiocres, les passions sont inexistantes. L'opinion ne s'intéresse pas aux péripéties ni même à l'issue des conflits. On enregistre de nombreuses et importantes innovations entre la Renaissance et la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle. Aucune ne modifie essentiellement la nature de la guerre. Elle reste un conflit limité, où l'on ne perd pas de vue l'importance somme toute réduite de l'objet de la contestation ; celle-ci détermine avec assez d'exactitude la grandeur des moyens et des ressources qu'on consent à exposer pour gagner la partie. Jamais d'obstination, de fureur ni de démesure (sauf quand s'en mêle le fanatisme). Les ministres de la guerre forment des soldats qu'ils veulent excellents, qui sont coûteux, rares, difficiles à retenir.

Courtoisie, modération, formalisme, goût du combat singulier où l'on rivalise de bravoure et de générosité ne constituent d'ailleurs que l'aspect noble de la guerre. Tant de civilité n'empêche nullement les assassinats, les viols, les pillages et les incendies. Le chevalier cherche à faire une prise et, sitôt qu'il y est parvenu, l'entraîne hors de la mêlée pour la mettre en sûreté : le prisonnier noble est source de profit. Mais on tue le valet d'armes, le goujat, le *soudoyer*, ou on le mutilé afin de le rendre impropre au service. On vit sur l'habitant et sitôt qu'on entre en pays conquis, il n'est pas d'horreur qui

ne soit commise. Massacres de paysans sont ordinaires, et incendies de villages et rapt de troupeaux. On sait notamment ce qu'étaient les sacs de villes. Mais ces excès ne portent que sur les manants, paysans ou bourgeois, qui n'entrent pas dans le jeu et contre lesquels le noble, qui les méprise, laisse volontiers se déchaîner la fureur du soudard. D'une façon générale, on ne détruit pas l'ennemi, on le châtie, c'est-à-dire qu'on brûle ses récoltes et ses maisons. La guerre courtoise, elle aussi, reflète et souligne les structures sociales. Elle les maintient et les accentue. Ses lois, si délicates, n'ont de sens qu'entre gens de même niveau et de même culture, élevés dans les mêmes conventions et qui se piquent de les respecter. Le peuple reste en dehors. Je ne dis pas les étrangers, mais ceux qui vivent suivant d'autres coutumes, apparaissent comme des barbares. On constate plus de solidarité entre ennemis de même caste qu'entre compatriotes de classes différentes.

Les populations primitives distinguent parfois deux sortes de guerres : la guerre réglée qui oppose les différents clans d'une tribu : guerre formelle et peu meurtrière, proche du jeu ; et la guerre exterminatrice sans limitations ni quartiers, qui peut surgir de la première, mais dont on n'use guère qu'à l'égard d'une peuplade inconnue. Même en Chine, à côté des nobles joutes où se mesurent les feudataires de l'Empire, il exista de tout temps des guerres implacables qui sont menées aux frontières contre les Barbares. Ceux-ci sont réputés avoir la nature des Bêtes et des Démon. Aussi tous les moyens sont-ils bons pour les exterminer. Plus tard, on les incorpore aux armées des provinces. La nature de la guerre en est bientôt changée : les luttes qui mettent aux prises les Royaumes Combattants sont rudes et sanglantes. Ce ne sont plus de simples rivalités de prestige. C'est le heurt de nations ennemies. On recourt à la ruse et à la violence. On cherche cette fois à détruire l'adversaire. Le massacre devient fréquent et il se développe une morale de puissance qui accompagne ou remplace les usages chevaleresques naguère en vigueur.

Il faut bien penser d'ailleurs que les règles courtoises ne représentent qu'un idéal : elles équilibrent et contiennent imparfaitement le désir de vaincre. Elles sont toujours en péril et ne subsistent qu'autant que des facteurs favorables les perpétuent : l'indépendance des possesseurs des fiefs, la solidarité qui les unit au-delà de leurs incessantes querelles, les surenchères du sentiment de l'honneur chez les nobles et, plus tard, l'avarice des condottieri loués pour quelque expédition et pour qui la guerre est une entreprise à forfait, conduite sans haine ni enthousiasme par un personnel onéreux qu'il importe de ménager. Même quand l'État entretient enfin des armées permanentes, il s'en faut que la guerre engage les ressources de la nation. C'est seulement un moyen de pression du gouvernement. Pratiquement les effectifs sont donnés une fois pour toutes au début : on ne peut guère les augmenter au cours du conflit. Aussi convient-il de ne risquer ses forces que le moins possible. On estime folie d'exposer aux hasards d'une bataille le capital certain que représente une armée entraînée.

« La guerre, déclare Clausewitz, était alors un véritable jeu où le temps et le hasard mêlaient les cartes ». Quand il écrit cette formule, les progrès des armes à feu, de l'infanterie et de l'esprit démocratique ont déjà abouti à engendrer une tout autre sorte de guerre. Avant d'examiner cette transformation capitale, il convient de s'arrêter un instant sur la tentative, sans doute la plus persévérante et la plus méthodique que l'humanité ait connue, pour tempérer la violence des conflits armés. Je veux parler des lois de la guerre dans la Chine classique.

## NOTES

(1) Cf. L. Frobenius, *Menschenjagen und Zweikaempfe*.

(2) R. Holsti, *The Relation of War to the beginning begin of the State*. Helsingfors, 1913.

(3) H. Spencer, *Principles of Sociology*, II, 365.

(4) Cf. Ellis, *The Ewe-speaking Peoples*, cité dans Maurice R. Davie. *La Guerre dans les Sociétés primitives*. Paris, 1934.

(5) Tregear, *The Maori Race*, pp. 155, 344-347.

(6) Farrer, « Savage and Civilized Warfare », *Journ. of Anthrop. Inst.*, IX, p. 362.

(7) Maurice R. Davie, pp. 432-433.

(8) *Manava Dharma Sastra*, VII, 90-93. Trad. Loiseleur-Deslongchamps, Paris, 1833, pp. 225-226.

(9) H. Nicolas, *Azincourt*, 1833, appendice 31. Cité par Fuller : *L'Influence de l'armement sur l'histoire*, trad. franç., Paris, 1948, p. 73.

LOIS DE LA GUERRE  
EN CHINE CLASSIQUE

EN 1772, paraît à Paris, chez Didot l'aîné, due au P. Amiot, la traduction de plusieurs traités chinois d'art militaire antérieurs à l'ère chrétienne (1). Les plus importants auraient, selon lui, pour auteurs les généraux Sé-ma, Ou-tsé, et Sun-tsé, sur lesquels il ne donne pour ainsi dire aucun renseignement. En réalité, il s'agit non de trois généraux, mais de trois courts traités sur la conduite de la guerre, composés en effet par des militaires. Le plus ancien, le *Souen-tseu* (Sun-tsé), qui remonte environ à 500 avant J.-C., fut écrit, semble-t-il, par le général Souen-Wou, capitaine au service de l'Etat de Wou. Le traité intitulé *Wou-tseu* (Ou-tsé), écrit vers 400 avant J.-C., est l'œuvre de Wou-Ki, stratège originaire de l'Etat de Wei, mais passé au service de Ts'in, puis de Tch'ou, où il aurait été assassiné en 381 par des envieux. Enfin *Se-Ma* paraît le titre abrégé du *Sseu-ma ping fa*, compilation due à l'initiative du roi Wei de Ts'i. On peut en situer la rédaction vers 378 avant J.-C. Des textes qu'elle rassemble, le plus important est attribué à T'ien Jang-tsin, général de

Ts'i qui vivait autour de 540 avant J.-C. Ces précisions données, je continuerai, pour la commodité des lecteurs qui dési-reraient se reporter à l'ouvrage du P. Amiot et en hommage à sa mémoire, de nommer les traités qu'il a traduits comme il a fait lui-même.

§ 1. *La guerre est une calamité.*

Les trois études sont unanimes à regarder la guerre comme une calamité. Pour Sun-tsé : « Faire la guerre est en général quelque chose de mauvais en soi ; la nécessité seule doit la faire entreprendre ». C'est la marque d'un mauvais souverain, d'un mauvais général, la preuve qu'ils ignorent leur devoir, la science du gouvernement et le dévouement à l'Etat (art. XII et XIII). Les seules guerres permises sont les guerres défensives : on ne saurait s'y résigner que contraint et forcé. Envahir le territoire ennemi, troubler le repos de ses habitants, est *a priori* coupable. Sun-tsé le dit en propres termes et ses commentateurs sont formels :

« Conserver les possessions des ennemis est ce que vous devez faire en premier lieu, comme ce qu'il y a de plus parfait ; les détruire doit être l'effet de la nécessité. Veiller au repos et à la tranquillité des villes, bourgs, villages et hameaux de vos ennemis est ce qui mérite toutes vos attentions, et les troubler et les inquiéter, c'est ce que vous devez regarder comme indigne de vous... Si un général agit ainsi, sa conduite ne différera pas de celle des plus vertueux personnages ; elle s'accordera avec le Ciel et la Terre, dont les opérations tendent à la production et à la conservation des choses plutôt qu'à leur destruction... Le Ciel n'approuvera jamais l'effusion du sang humain. C'est Lui qui donne la vie aux hommes ; Lui seul doit être le maître de la trancher ».

A peine moins rigoriste, Ou-tsé énumère les principales circonstances où il est inopportun de faire la guerre : ce sont les

cas où les ennemis éventuels 1) vivent dans l'abondance ; 2) sont bien gouvernés ; 3) sont vertueux ; 4) honorent les sages ; 5) sont nombreux et mieux armés ; 6) disposent d'alliés ou de protecteurs (art. II = Frgt. 1) <sup>(2)</sup>. En outre, il souligne que la guerre entraîne inmanquablement la ruine de la nation qui s'y livre : « Quelque royaume du monde que ce soit, je n'en excepte aucun, s'il est en guerre et qu'il ait gagné jusqu'à cinq grandes batailles, il est nécessairement dans le désordre » (art. 1).

Se-ma ne juge pas autrement : tout conflit est funeste et la sagesse consiste à y mettre fin le plus tôt qu'il se peut et en payant le prix qu'il faut (art. V, §§ 16 et 17 = Frgt. II). Le premier chapitre de son traité est intitulé « De l'humanité ». Il y rappelle que les cinq vertus fondamentales sont : l'humanité, la justice, l'ordre, la prudence et la droiture. Elles ont besoin de l'appui de l'autorité. Celle-ci, pour se faire respecter, pour se défendre et pour se venger, est parfois conduite à recourir aux armes. Si elle entreprend la guerre, elle n'en doit pas moins la mener avec l'*humanité* pour principe, la *justice* pour objet, la *droiture* pour règle, et sans cesser de se conformer aux commandements de l'*ordre* et de la *prudence*. « On ne doit vouloir que ce qui est dû légitimement, ne le vouloir que parce qu'il est dû, ne l'exiger que comme il est dû ». Il convient, d'autre part, d'aimer ceux contre qui on combat et de sacrifier, s'il y a lieu, la bravoure à la vertu. Il est conseillé d'oublier ses propres intérêts pour rendre aux peuples, vainqueurs ou vaincus, leur première tranquillité, la paix dont ils jouissaient et à laquelle ils ont droit. Car la guerre est pour le peuple ce qu'est une violente maladie pour le corps. La paix est la guérison : il convient de la rechercher par les moyens les plus appropriés et les moins douloureux. Il n'est à la fin permis de recourir à la guerre que pour une seule raison : les exactions d'un chef indigne dont il devient urgent de débarrasser le peuple. Encore est-il obligatoire d'épuiser auparavant tous les

procédés d'apaisement et de médiation. Le Prince envoie des ambassadeurs au feudataire injuste. Ils lui font entendre des chants « dans lesquels, sous le nom de quelque seigneur supposé, on blâme tous les écarts dont on prétend le corriger ». Car on prend soin de ne pas l'irriter inutilement. S'il persévère dans ses iniquités, le Prince le fait comparaître devant lui et l'admoneste. S'il passe à la rébellion ouverte, la guerre devient inévitable. Le Prince réunit ses vassaux et leur explique leurs devoirs au moment où ils vont se mettre en campagne. Il leur prêche la vertu et la modération. Il leur commande de respecter la personne et les biens de ceux qu'ils s'efforcent de délivrer de la tyrannie (*Se-ma*, art. I = Frgt. III).

Encore est-il interdit de commencer une expédition militaire hors saison, c'est-à-dire pendant les semailles, les récoltes, les grandes chaleurs, les grands froids, le grand deuil (qui dure trois ans après la mort du père ou de la mère du monarque), en période de calamité, d'épidémie ou « lorsque, par l'intempérie de l'air ou le dérangement des saisons, la terre, soit de votre côté, soit du côté de l'ennemi seulement, refuse aux hommes ses dons les plus ordinaires » (*Se-ma*, *ibid.*). Le but de la guerre consiste exclusivement à rétablir la douceur et la prospérité de la paix : le prince intronise un nouveau feudataire, fait choix de nouvelles cérémonies et d'une nouvelle musique, détermine les neuf crimes à punir, fixe les neuf châtimens correspondants, publie les neuf préceptes qui précisent la vertu et les devoirs de soumission envers le nouveau chef.

Parcille conception de la guerre, tout idéalisée qu'elle paraît, n'est pas aussi irréelle et chimérique qu'elle peut sembler d'abord. Elle correspond aux principes fondamentaux de la civilisation chinoise. Ceux-ci, on s'en souvient, réprouvent l'emploi de la force coercitive, le recours aux sanctions pénales ou militaires. La maxime essentielle de l'administration est que les lois ne doivent pas donner matière à application. Un crime, un esclandre, une émeute dans la circonscription d'un

magistrat, dans le domaine d'un feudataire, démontrent la vertu déficiente, l'efficacité insuffisante du responsable de l'ordre. Le magistrat dont l'incapacité est ainsi manifestée, est alors destitué, pour les mêmes raisons que celui qui tombe malade, cesse aussitôt de payer son médecin. A plus forte raison, une insurrection dans l'Empire dénonce la corruption de la lignée impériale. Les descendants de Chen-nong, le dernier des Augustes, s'étaient pervertis, *puisque* T'ch'e Yeou suscitait des troubles. Houang-Ti substitua alors sa jeune vertu à la vertu décadente de la race périmée. Il y réussit en s'exerçant au maniement du bouclier et de la lance : « et les seigneurs vinrent tous (rendre hommage) avec respect et obéissance ». L'ordre, souligne Granet, fut restauré « non par une expédition effective, mais par une *parade militaire*, en fait par l'exécution d'une danse des armes » (3).

C'est pourquoi la guerre est manifestement une maladie et une calamité. Dans l'antiquité, par principe toujours digne d'éloges, on la conduisait sans animosité et on savait la terminer promptement, car chacun était assuré que ne pas faire la guerre était supérieur à la faire.

« On se dispensait même de combattre, quelques préparatifs qu'on eût faits et quelque favorable que fût l'occasion, si, par artifice ou autrement, on pouvait engager les ennemis ou les rebelles à rentrer dans le devoir ; et cette victoire était réputée la plus glorieuse, parce qu'elle était la victoire propre de la justice et le triomphe de l'humanité. » (*Se-Ma*, Art. II).

La loi d'humanité demeure en effet la règle suprême. On n'est pas dispensé de la suivre à l'égard des ennemis eux-mêmes. Il faut les secourir s'ils sont dans le besoin. Ce n'est pas leur faute, en effet, si leur souverain vous a déclaré la guerre. Une anecdote rapportée par Sun-tsé lui sert de prétexte pour rappeler cette obligation (*Sun-tsé*, art. X = Frgt. IV). La vie est estimée le bien le plus précieux. On reconnaît, on comprend que personne n'en fasse le sacrifice de gaieté de

cœur. « L'homme, quel qu'il soit, n'est jamais bien aise de mourir, lorsqu'il peut sans ignominie conserver des jours qui ne lui sont point à charge ». Et Se-ma précise qu'une répugnance naturelle au cœur du plus brave le fait trembler à l'instant fatal (*Se-ma*, art. IV).

### § 2. Ethique de la guerre.

Si un prince ou un général se trouve obligé à la guerre, il doit du moins s'efforcer de la gagner sans verser le sang, c'est-à-dire sans livrer bataille. Il prouve de cette manière son habileté. Sun-tsé lui explique qu'il parviendra ainsi à l'excellence (art. III = Frgt. V). Un stratège averti sait vaincre sans courir le risque du combat, où il compromet tout, inutilement et sans profit. Il a pour principe qu'on n'est jamais vaincu que par sa faute et qu'on n'est jamais vainqueur que par la faute des ennemis. Il regarde la victoire comme le résultat naturel du savoir-faire et de la vertu. Il dédaigne les vains titres de vaillant, de héros, d'invincible. Il met plutôt sa gloire à éviter la moindre faute : le triomphe suit nécessairement. L'art de la guerre consiste à humilier, à déconcerter et à lasser l'adversaire. La bravoure est mauvaise conseillère : il faut empêcher qu'un guerrier valeureux se hasarde seul hors du retranchement pour lancer un défi en vue d'un combat singulier. Pareille prescription n'est point inutile, car la prouesse hasardeuse paraît l'usage et le fondement même de la gloire héroïque : l'exploit téméraire est preuve de noblesse.

Parmi les cinq périls dont un général doit se garder figurent avec l'excès de prudence et la complaisance envers la troupe, la colère, le point d'honneur et jusqu'au goût d'affronter la mort (*ibid.*, art. VIII). En revanche, Sun-tsé recommande d'aplanir les obstacles sur le chemin qu'on désire voir prendre à l'adversaire ; il conseille de le troubler, de l'inquiéter, de l'affamer, de le corrompre par des cadeaux et les flatteries ; il engage même à l'amollir par des airs de musique voluptueuse

et en introduisant des courtisanes dans son camp, procédé que le P. Amiot réproouve avec indignation (*Sun-tsé*, art. VI ; art. VIII = Frgt. VI). Tous les stratagèmes sont louables, s'ils aboutissent à décourager l'ennemi de combattre. Sun-tsé ne cache pas les profits qu'un général ingénieux retire de la ruse, de l'achat des troupes ou des officiers adverses, de l'espionnage, de l'art de semer la discorde dans le camp opposé. Il y parviendra notamment en répandant de faux bruits, en employant la calomnie, en faisant naître des soupçons injustes, en spéculant sur les passions, les faiblesses et les ambitions des chefs.

Sun-tsé revient à plusieurs reprises sur cet arsenal de subterfuges, auquel le dernier chapitre de son traité est consacré tout entier. Il y distingue cinq formes de division, au moyen desquelles on peut affaiblir et miner la puissance de l'ennemi : la division au dehors, en travaillant la population ; la division au dedans, en achetant les soldats ; la division entre les inférieurs et supérieurs, en excitant les premiers contre leurs chefs ; la division de mort, en intriguant à la Cour de l'adversaire ; et enfin la division de vie, en comblant de faveurs les transfuges. De la sorte, conclut le théoricien : « Vous pourrez faire des conquêtes sans être obligé de monter à l'assaut, sans coup férir, sans même tirer l'épée ». (*Sun-tsé*, art. XIII). L'aversion pour les rencontres sanglantes devait évidemment avoir pour contrepartie une telle casuistique de la ruse et de la trahison, où l'argent et le mensonge jouent les principaux rôles. Pourtant le courage n'en demeure pas moins tenu pour la qualité principale du guerrier et même comme la condition de son salut : « Tout homme de guerre doit regarder le champ de bataille comme le lieu où il doit finir ses jours ; s'il cherche à vivre, il périra ; s'il ne craint pas de mourir, sa vie est en sûreté. » (*Ou-tsé*, art. III).

Il n'est pas besoin d'une armée nombreuse. Ou-tsé envisage bien une sorte de levée en masse où une sorte d'enthousiasme,

à la fois civique et guerrier, soulèverait les grands, le peuple et les femmes, mais il refuse aussitôt une pareille multitude, inexpérimentée et versatile. Il préfère une petite armée de métier, de 50.000 hommes environ. Il se flatte de remporter avec elle la victoire sur les 500.000 hommes de Tsin (*Ou-tsé*, art. VI). Sun-tsé défend une opinion analogue : il faut une armée réduite et bien disciplinée, commandée par un bon général. Une armée trop nombreuse est plus nuisible qu'utile (*Sun-tsé*, art. VI). Se-ma en énumère les inconvénients : il est difficile de la tenir en main, de la nourrir, de la manœuvrer. Le général ne peut en disposer à son gré : « La machine est en mouvement, il faut qu'elle aille ». De telle sorte qu'il ne peut réparer le mal qu'il aperçoit, ni éviter celui qu'il prévoit. (*Se-ma*, art. III).

Dans la conduite de la guerre, dans l'art militaire en général, la vertu principale est la modération, le souci du juste milieu : les armes ne doivent être ni trop pesantes, car les soldats, employant toutes leurs forces pour les porter, n'en auraient plus assez pour combattre ; ni trop légères, car ils ne seraient en condition ni d'enfoncer l'ennemi ni de lui résister ; ni trop longues, car elles seraient d'un maniement difficile ; ni trop courtes, car leur efficacité en souffrirait. (*Se-ma*, Art. II). Il ne convient pas de poursuivre les fuyards au-delà de cent pas, les étapes ne doivent pas excéder 9 licues et il est mauvais que l'armée marche plus de trois jours de suite (*ibid.*, Art. I<sup>er</sup>). S'il est indiqué de mettre à profit le manque de préparation de l'adversaire, la fatigue ou la distraction des troupes ennemies, l'absence ou la maladie d'un de leurs chefs réputés, la direction du vent ou la position du soleil, il est encore plus important de rester maître de soi, de savoir se contenter d'un avantage médiocre et de ne pas pousser l'ennemi au désespoir (*ibid.*, Art. III = Frgt. VII). Le grand facteur de discipline est l'exemple. Forcer l'admiration, tel est le premier devoir du chef, car l'homme est porté natu-

rellement à tout imiter, soit le bien, soit le mal. Un général irréprochable suscitera parmi ses officiers une foule d'imitateurs qui deviendront eux-mêmes des modèles (*Se-ma*, Art. III = Frgt. VIII).

Ainsi la guerre devient une école de vertu. Il faut que les soldats apprennent à rougir : « Quiconque sait rougir ne fait jamais rien qui puisse le couvrir de honte aux yeux des hommes, il évite même jusqu'à l'ombre du mal. » (*Se-ma*, Art. III). Mais le chef n'a pas seulement la responsabilité morale de ses troupes, il doit veiller à leur confort matériel et les aimer assez pour toujours avoir présents à l'esprit leurs besoins et leurs sacrifices : « Aimez vos troupes et procurez-leur tous les secours, tous les avantages, toutes les commodités dont elles peuvent avoir besoin. Si elles essuient de rudes fatigues, ce n'est pas qu'elles s'y plaisent ; si elles endurent la faim, ce n'est pas qu'elles ne se soucient de manger ; si elles s'exposent à la mort, ce n'est point qu'elles n'aiment pas la vie. Faites-en vous-même de sérieuses réflexions sur tout cela » (*Sun-tsé*, Art. X).

Quelles que soient leurs vertus, les gens de guerre sont exposés à trop de tentations pour qu'on puisse avoir en eux une confiance aveugle. Aussi un souverain avisé veille-t-il sans relâche à contenir leurs prétentions et à limiter leur nombre. Il fait en sorte qu'ils ne disposent ni des richesses ni de l'autorité. C'est assez qu'ils aient la force. Surtout, il leur préfère les lettrés et les philosophes, auxquels il donne la mission de les rappeler à l'ordre et de les guider dans le bon chemin (*Se-ma*, Art. II = Frgt. IX).

Telle apparaît l'éthique de la guerre. Elle témoigne d'un sens si jaloux de l'humanité, elle se montre si attentive à prévenir toute effusion de sang et même toute violence, qu'on peut demander ce qu'il reste de la guerre elle-même, quand des

stratèges s'appliquent à la régler par des prescriptions si opposées à sa nature. En fait, les dispositions qui président à l'organisation de l'armée et à la technique des opérations militaires ne sont guère moins surprenantes. Une curieuse scholastique domine l'ensemble. Ou-tsé distingue cinq sortes de troupes, les vertueuses, les disciplinées, les téméraires, les opiniâtres et les cruelles. Destinées chacune à des circonstances différentes, il est intéressant que les premières soient indiquées pour acquérir de la gloire et les dernières réservées aux dissensions intestines. (Art. 1). Le chapitre XI du traité de Sun-tsé, qui concerne les campements, connaît 9 sortes de terrains. Il a été précisé, dès le chapitre IX, que camper au midi est un signe de victoire, parce qu'on y est égayé par le soleil. Les commentateurs distinguent également 9 manières d'employer les troupes, 9 de vaincre, 9 de tirer parti de ses avantages, 9 de tirer parti de ses propres pertes. Bien entendu, toutes se correspondent.

Les étendards, les gongs et les tambours jouent le principal rôle dans les manœuvres et dans le combat. Les étendards sont en couleurs vives et contrastées. Ils portent des symboles spectaculaires. Ils servent à déconcerter l'ennemi par leur étrangeté et à indiquer aux unités les places respectives qu'elles doivent occuper : les Dragons Noirs à gauche, les Tigres Blancs à droite, Oiseaux Rouges à la tête, les Esprits-qui-président-aux-armes en queue, les Sept Étoiles au centre. La nuit, les ordres sont donnés au moyen de roulements de tambour et de coups de gong. Comme l'agitation des étendards, leur bruit (qui doit être le plus assourdissant possible) remplit une double mission : transmettre les directives du commandement, remplir l'adversaire de perplexité et d'épouvante. Il est en effet censé « lui inspirer d'éternelles frayeurs » (*Ou-tsé*. Art. III ; *Sun-tsé*. Art. VII - Ergt. X) (4).

Les exercices consistent surtout à passer de la disposition circulaire à la disposition carrée, afin de se trouver, suivant les cas, en harmonie avec la « rondeur du Ciel » ou avec les « coins

de la Terre ». Il est excellent de combiner les deux figures, par exemple d'inscrire des cercles de fantassins et de cavaliers à l'intérieur de deux carrés entrelacés (5). Les soldats sont groupés par cinq : ils représentent alors « les cinq tigres prêts à sortir de la forêt » (6). Au signal et en poussant un grand cri, ils se tapissent derrière leurs boucliers ajustés de façon à former un abri. Ils sont alors devenus « les cinq fleurs de Meï-hoa touchant la terre » (7). D'autres fois, ils dessinent les deux Y et les huit Koua (8). Les deux Y sont le ciel et la terre, les huit Koua sont les signes divinatoires, inventés par Fou-hi. Ils permettent en principe de « trouver tout ce qui est possible ». Les porteurs de boucliers sont invités à se disposer suivant la forme de la projection de la lune, sous prétexte que celle-ci sert de bouclier aux montagnes (9). Un carrousel compliqué parvient même à combiner les 9 Appartements et les 8 signes de Fou-hi.

Ces différentes évolutions correspondent bien plus à des figures de ballet qu'à des manœuvres guerrières. Il n'est pour s'en convaincre qu'à feuilleter les planches si délicatement coloriées à la main, qui illustrent le texte du P. Amiot : s'il n'y avait pas les légendes, on imaginerait que ces diagrammes symétriques dessinent les motifs d'une subtile chorégraphie. Le raffinement n'est pas seulement dans la morale, il est aussi dans la technique et la décoration. Sur les chars, flottent les étendards, portant emblèmes et blasons. « Arcs, carquois, brassards, genouillères, sont peints de couleurs vives. Les boucliers sont décorés de peinture. Sur le poitrail des chevaux pendent des ornements ciselés. Les chars s'avancent avec majesté, conduits par des cochers habiles à tenir leur rênes bien unies, s'appliquant à faire avancer de front leurs quatre bêtes dont les ornements et les sonnailles doivent tinter d'accord. » (10) Se-Ma (Art. II) précise que « les chars ne doivent pas être partout ni toujours de même ; il doit y en avoir de différentes formes, suivant les différents usages auxquels on les destine.

Sous les trois premières Dynasties, il y avait les chars à *crochets*, les chars à *tête de tigre*, les chars *précurseurs*, les chars *accouplés* et les chars à *tête de dragon*. Chaque espèce de char avait, outre cela, des marques distinctives particulières, déterminées par le Souverain lui-même. Sous les Hia c'était une figure d'homme noir qu'on représentait sur les étendards ; sous les Yn, ce furent les nuages, et sous les Tcheou, on y peignait des portions d'une terre jaune ». Ici l'horreur de violence, là le goût du cérémonial se conjuguent pour humaniser ou, si l'on veut, pour civiliser la guerre.

Certes, il est vraisemblable que les traités attribués par le P. Amiot à Se-ma, Ou-tsé, et Sun-tsé traduisent surtout un idéal, mais celui-ci est significatif. D'autre part, il est accordé à l'esprit général d'une culture. Officiellement affirmé, enseigné, répandu, il n'a pas manqué d'influer sur les mœurs. Il est plus méritoire de se conformer aux rites que de se montrer le plus fort, puisque nul n'ignore depuis Confucius que « la force des hommes n'est pas égale ». Aussi, dans le concours de tir à l'arc, l'attitude correcte du concurrent compte-t-elle davantage que le fait d'atteindre le centre de la cible.

L'opinion des philosophes va dans le même sens. Selon Confucius : « Un général vraiment grand n'aime pas la guerre. Il n'est ni vindicatif ni passionné ». Meng-Tseu (Mencius) déclare de la même façon : « S'il y a un homme qui dise : je sais parfaitement livrer une bataille, cet homme est un grand coupable ». Un tel sage ne se fait pas d'illusion sur l'efficacité du triomphe militaire : « Celui qui dompte les hommes et se les soumet par la force des armes ne subjugué pas les cœurs. Pour cela, la force, si grande soit-elle, demeure toujours insuffisante ». Un autre maudit les généraux victorieux : « Ne rendez aux vainqueurs que des honneurs funèbres. Accueillez-les avec des pleurs et des cris, en mémoire de leurs homicides »<sup>(11)</sup>. Les champions qui, dans un concours, traversent sept cuirasses d'une seule flèche, s'attirent, non pas des

compliments, mais une réprimande : « Vous infligerez un grand déshonneur au pays ! Demain, en lançant des flèches, vous périrez victimes de votre art »<sup>(12)</sup>. En effet, l'adresse ni la force ne sont en elles-mêmes des mérites.

### § 3. Les règles de l'honneur.

Dans une grande mesure, l'idéal semble être passé dans les mœurs. Les historiens modernes, interprètes critiques des *Chroniques* et des *Annales* traditionnelles, sont d'accord pour décrire la guerre de l'époque féodale (VIII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) comme réglée presque tout entière par l'esprit de modération et par le code de l'honneur courtois.

H. G. Creel la définit comme un système de conventions inspirées, les unes par les lois de l'étiquette, les autres par l'esprit chevaleresque. Le but est d'humilier l'adversaire à force de politesse et de générosité. Les armées sont effectivement peu nombreuses. Il les évalue entre 3.000 et 5.000 hommes. Les généraux tiennent compte des augures. Le rôle de la divination semble particulièrement important. Les campagnes commencent au printemps. L'armée se déplace dans un ordre immuable<sup>(13)</sup>. On échange des messages pour fixer l'heure de la rencontre. Les chefs récitent des prières propitiatoires. Les premiers assauts ont valeur de présages. L'héroïsme de parade se combine toutefois avec des incursions, des coups de main, des embuscades, des attaques de nuit<sup>(14)</sup>.

Marcel Granet, dans le plan d'une conférence prononcée en 1936 à Oslo, et que la mort l'empêcha de rédiger, résume ainsi, pour sa part, les caractères principaux du combat féodal : « 1. l'art militaire est soumis à des règles qui font de la bataille un tournoi ; 2. la bataille est un échange de bravades et de politesses : le rituel du défi et celui de la reddition montrent que le but est de gagner de l'honneur ; 3. démonstration de prestige, la bataille aboutit à des prestations alternées et à des

communions (rançons, compositions, échanges de femmes, festins de bon accord) ; 4. le suzerain n'interdit pas la bataille, il se borne à faire respecter les règles du jeu et à blâmer les outrepassements du vainqueur. » (15)

Il importe d'ailleurs de prévenir que ces caractères n'intéressent que les hostilités qui ont lieu à l'intérieur du monde chinois. Au contraire, avec les Barbares ou avec ceux qu'on entend retrancher ainsi de la loi chinoise et par conséquent de la civilisation, c'est la guerre au sens fort du terme : il y a lutte à mort, combat opiniâtre et persécution du vaincu. Alors les règles d'humanité, de pitié, de modération sont écartées de parti pris ; alors, on recourt aux magies les plus sinistres, aux malédictions irrémédiables. Comme dans la *devotio* romaine et pour les mêmes raisons, des guerriers qui se vouent à la mort sont envoyés au-devant de l'ennemi. A la vue des rangs adverses et le plus près possible, ils se coupent la gorge en poussant un hurlement. Leur suicide attache un sort néfaste à l'armée ennemie et la destine à une destruction complète.

Ce cas mis à part, il reste que le formalisme semble bien avoir fait de la guerre une joute de prestige plutôt qu'un combat véritable. Seuls s'affrontent des guerriers de haut rang : on s'incline devant un plus grand seigneur que soi ; on fait assaut de courtoisie ; on échange des armes, des victuilles, des boissons, des offrandes qui commémorent et prolongent les relations du temps de paix. Granet confirme la règle de Se-Ma, suivant laquelle on ne poursuit pas les fuyards au-delà de cent pas. Il en rapporte d'autres, issues du même idéal de modération : il est méritoire pour le noble de décocher sa flèche les yeux fermés, pour laisser faire au destin. D'une anecdote du *Li-ki*, l'historien infère que le guerrier bien né ne consent pas à lancer plus de deux flèches mortelles. Un jugement attribué à Confucius tire la morale de cette attitude réservée : « Même dans les occasions où l'on tue les hommes il y a lieu d'observer les rites » (16). En revanche, il convient de s'exposer

bravement, d'aller effleurer de la pointe de son étendard les retranchements de l'ennemi, ou de compter de la cravache les planches de sa porte. Les rencontres ne sont pas très meurtrières. Elles sont échanges de bravades, de défis, d'hommages, de sortilèges, de politesses contraignantes et de générosités efficaces : « Bien moins qu'un choc d'armes, conclut Marcel Granet, c'est un tournoi de valeurs morales, c'est une rencontre d'honneurs qui se mesurent ». Le but est de « se qualifier en disqualifiant les autres », et non pas seulement ses adversaires, précise-t-il, mais aussi, et parfois davantage, ses compagnons d'armes. Il s'agit pour chacun d'établir sa supériorité, de témoigner sa noblesse et sa magnanimité. La guerre fournit au seigneur l'occasion de se classer dans son propre parti, d'y conquérir et d'y maintenir un rang.

Les guerriers nobles se connaissent, ce sont souvent des hôtes et des amis du temps de paix. Se rencontrant sur le champ de bataille, ils se saluent en s'inclinant à trois reprises ou, pour mieux marquer leur respect, descendent de char et retirent leur casque. Le *Tso Tchouan* rapporte le cas d'un archer de Tch'ou, pressé par l'ennemi et dont le char est arrêté par un cerf. Il n'a plus qu'une flèche. Il la tire sur le cerf, qu'il tue. Le lancier qui l'accompagne descend et offre le cerf aux guerriers de Tsin, en s'excusant que ce ne soit pas encore la saison de la chasse. Ceux de Tsin admirent leur courtoisie et renoncent à les poursuivre (17).

Toute rencontre apparaît comme soumise aux lois du duel, où il est de règle de laisser sa chance à l'adversaire. Une autre anecdote du *Tso Tchouan*, également commentée par Granet, en fournit une parfaite illustration. Deux chars vont s'affronter. Le conducteur de l'un d'eux cherche à éviter le combat. L'autre lui crie son nom pour le défier. Le premier, dès lors, forcé d'accepter la lutte, fait face à son ennemi qui décoche sa flèche et se prépare aussitôt à tirer une seconde fois. Mais le guerrier provoqué l'arrête : « Si vous ne me laissez pas échan-

ger (mes flèches avec les vôtres), ce sera laid ». L'adversaire comprend la leçon, interrompt son geste meurtrier et s'offre, immobile, au trait fatal <sup>(18)</sup>.

Une autre fois, le duc Siang de Song attend pour lui livrer bataille l'armée de Tch'ou qui traverse une rivière. On lui conseille de profiter du passage pour attaquer l'ennemi, supérieur en nombre. Il refuse. On le presse de ne pas attendre qu'il soit déployé. Il refuse encore. Il est battu. Il dit : « Un vrai chef ne cherche pas à accabler un adversaire dans l'infortune. Il ne bat pas le tambour quand les rangs ne sont pas formés ». Il est vrai qu'on lui répond que le succès seul est méritoire.

Générosité sarcastique, courtoisie insolente jouent un rôle important : au cours d'une bataille contre Tch'ou, un char de Tsin est embourbé. Les guerriers de Tch'ou se donnent le luxe de conseiller l'adversaire. Ils lui suggèrent d'abord de retirer la barre où sont fixées les armes, puis d'enlever l'étendard. Le char est remis en marche. Le conducteur, qui se doit de répliquer à une faveur humiliante par une politesse non moins capable de blesser, remercie en ces termes : « Nous ne sommes pas comme ceux de votre grand pays, entraînés à (l'art de) fuir ! » <sup>(19)</sup>.

L'essentiel reste le respect de la mesure. Dans une bataille contre Tsin, la voix mal assurée du héraut de Ts'in a démontré que sa nation n'espère pas la victoire. Pourtant Tsin épargne un adversaire que la crainte condamne d'avance. C'est que quelqu'un a fait remarquer : « Ne pas recueillir les morts et les blessés, c'est inhumain. Ne pas attendre le moment convenu, serrer l'ennemi dans un passage dangereux, c'est lâche » <sup>(20)</sup>. D'une façon générale, on ne cherche ni lutte à mort, ni victoire décisive. On n'humilie pas un vaincu. On s'emploie au contraire à le reconforter. Son désespoir épouvante le vainqueur. Tch'ou, en 593, investit Song. Les assiégés mangent les enfants et brûlent les os des morts. Ils en informent Tch'ou. Celui-ci, effrayé de ce double sacrilège, qui l'engage dans un

pari trop redoutable avec la destinée, recule de trente stades et se hâte de leur accorder une paix honorable.

D'autres événements, rapportés dans les Annales, confirment que cette attitude correspond, sinon à l'usage, du moins à l'attente. Ainsi, quand la capitale de Tch'eng est prise par l'armée de Tch'ou, le prince vaincu fait une confession exemplaire. Son humilité est totale. Tch'ou, impressionné, admire et pardonne. Inversement en 547, Tch'eng est victorieux de Tch'en : on apporte au conquérant la vaisselle des Ancêtres, le prince captif se présente lui-même avec une coiffure de deuil ; tout autour, ses vassaux sont couverts de liens. Le général ennemi tend aussitôt une coupe à son adversaire malheureux. Il lui signifie de cette manière que sa défaite n'aura pas d'autres conséquences que celles qu'on essuie dans les concours de tir à l'arc et qui précèdent des festins communiels. Par cette modération, Tch'eng désarme l'esprit de vengeance et la hargne du destin. Les Textes lui prédisent en récompense un bonheur durable <sup>(21)</sup>.

#### § 4. Germes de violence.

Dans ces conditions, l'exégèse des historiens modernes n'apparaît pas très éloignée des traités anciens. Ceux-ci, qui pouvaient sembler traduire seulement les vains désirs de quelque école de philosophes, donnent même des mœurs guerrières, au moins sur certains points, une image plus réaliste que la critique contemporaine. Ainsi quand Sun-tsé (Art. X) conseille aux généraux de ne pas permettre qu'on tire des augures sinistres de tout ce qui peut arriver d'extraordinaire, un commentateur explique : « Si les devins et les astrologues de l'armée ont prédit le bonheur, tenez-vous-en à leur décision ; s'ils parlent avec obscurité, interprétez en bien ; s'ils hésitent ou qu'ils prédisent

des choses désavantageuses, ne les écoutez pas, faites-les taire ». Et un autre, plus cynique : « Dans le cas de quelque phénomène, ordonnez aux astrologues et aux devins de prédire le bonheur » (22).

Surtout Sun-tsé, Sé-ma, Ou-tsé accordent une importance singulièrement plus grande que Creel ou Granet à la duplicité, aux procédés déloyaux, à l'achat des consciences, en un mot, aux différents moyens pacifiques de réduire l'adversaire, dont les plus aimables, on l'a vu, révoltaient le P. Amiot. Ils les classent, les énumèrent, en précisent l'emploi et se félicitent de les voir réussir. Ils décrivent une lutte qui, à côté d'une rivalité proprement chevaleresque, fait une large place à une surenchère d'astuce et de perfidie, quand ce n'est pas à la simple concurrence de fonds qui ne paraissent même pas avoir été secrets. Sans approuver ce déploiement de fourberie, de trahison, et de cupidité, on peut le tenir ici pour l'inévitable revers de la médaille. Sans doute, l'humanisation de la guerre ne pouvait pas être menée à bien dans la seule direction de la vertu, de la mansuétude et de la magnanimité. Il est déjà extraordinaire d'avoir pu éliminer à ce point les compétitions sanglantes, le rôle normalement dévolu à la force brutale, aux sentiments de haine, à la violence, à tout ce qui provoque et appelle le massacre généralisé.

A l'effusion de sang ne sauraient être entièrement substituées des prescriptions d'humanité. Quelque chose dans la nature de la guerre s'y oppose avec évidence, à quoi donne sans doute une satisfaction nécessaire l'arsenal des ruses préconisées par les stratèges du Céleste Empire. Les règles jusqu'aux plus généreuses sont d'ailleurs entachées de cette tare inévitable : elles sont volontiers proposées sous le couvert de l'esprit pratique, comme si l'on soupçonnait qu'elles n'avaient pas à elles seules assez de force persuasive. On engage tel ou tel à les suivre, en lui faisant miroiter qu'il pourrait bien se trouver dans le cas d'en bénéficier à son tour. De même, si l'on

fait assaut de grandeur d'âme, ce n'est pas sans agressivité. Si l'on porte secours à l'adversaire, si on l'épargne, ce n'est pas sans quelque insultant dédain : il s'agit de prendre l'avantage sur lui et de le contraindre à reconnaître son infériorité. Tel est le tribut payé à l'essence de la guerre, qui reste combat et désir de vaincre. Comment empêcher d'ailleurs que l'admiration pour la bravoure ne développe le goût de la bravade, et que le point d'honneur mis par les uns à respecter les maximes les plus désavantageuses pour eux n'entraîne chez les autres la tentation de profiter de la marge concédée, bientôt celle d'ériger en doctrine leur décision de bafouer le contrat ?

L'antiquité chinoise n'en demeure pas moins une des époques de l'histoire où la guerre fut le plus complètement dominée et pour ainsi dire dénaturée, détournée de sa sauvagerie fondamentale à des rivalités plus raffinées. En Occident, comme on le verra dans le chapitre suivant, une demi-réussite du même ordre préside aux mœurs militaires entre le moyen âge et la Révolution française. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on redoute également comme encombrantes et peu maniables les armées trop nombreuses. Les campagnes consistent en sièges de places fortes, en manœuvres savantes et peu meurtrières. On admet également que les batailles ne sont jamais nécessaires et qu'elles résultent le plus souvent de la maladresse du capitaine. Elles sont livrées aux frontières, avec discrétion, avec courtoisie, et on n'insiste jamais, le combat terminé. Alors non plus, on ne poursuit pas les fuyards, et peut-être pour les mêmes raisons : le sens de la mesure et la crainte des désertions (sur lesquelles insistent également Maurice de Saxe et Sun-tsé). Il n'existe ni haine ni passion au sein des armées qui combattent. Ravitaillées par l'Intendance, elles respectent l'habitant et ses biens. Les souverains sont économes de la vie des guerriers, qui sont rares, qui coûtent cher, dont l'instruction est longue et délicate. Ils désirent d'abord des automates qui soient impeccables au cours de parades, défilés et carrousels dont la

complication et l'éclat ne le cèdent en rien aux évolutions les plus harmonieuses des armées chinoises. En somme, il est peu de caractéristiques de la guerre selon Sun-Tsé, Se-Ma et Outsé qui ne se retrouvent dans la guerre selon Puysegur, Joly de Maizeroy, Montecuculli ou Maurice de Saxe.

Le rapprochement serait encore plus significatif avec la guerre féodale, où le classement des honneurs entre les chevaliers joue le rôle fondamental, cependant que les fantassins n'apparaissent guère que comme les domestiques des seigneurs. En Chine aussi, les piétons ne comptent pas. Ce sont à peine des militaires. Valets d'armes et goujats, palefreniers et terrassiers, ils sont occupés aux travaux de retranchement et aux soins des montures et des chars. On les bâillonne au moment de former les rangs : leur voix vile n'a pas d'efficace. Les chevaliers d'Europe n'ont pas moins de mépris pour les vilains qui les assistent.

\*\*

J'ai dit que les traductions du P. Amiot avaient paru en 1772. La même année, un militaire qui était en passe de devenir célèbre et influent, Hippolyte de Guibert, publiait un *Essai général de tactique*, où il s'en prenait à l'aspect limité, convenu et cérémonieux de la guerre de son temps. Il s'impatientait de la voir faite par des recrues indifférentes et difficiles à garder sous les drapeaux, alors que la nation, matériellement et moralement, demeurait en dehors du conflit. Il dénonçait l'inutilité des manœuvres et le ridicule des simulacres de combat. Il s'indignait que les soldats fussent surtout exercés à écrire « Vive le Roi » en lettres vivantes sur une esplanade. Comme tout changerait, imaginait-il, si, des sujets du prince, on faisait des citoyens ; et des citoyens, des soldats.

Tout avait changé en Chine, deux mille ans auparavant, et sous l'influence de conceptions après tout très proches parentes

de celles qui, inspirées par un croissant désir de réformes, devaient se répandre dans les milieux avancés du Siècle des Lumières : Mō-Tseu entend assurer une répartition équitable des emplois, des profits et des biens ; le mérite doit permettre l'accès aux plus hautes fonctions. Bientôt, l'Ecole des Légistes préconise un code anonyme qui n'admet ni privilèges ni exceptions. Elle ne tient le Souverain que pour le chef de la hiérarchie administrative. L'ordre féodal, en même temps, est fortement atteint, quand la nécessité de soutenir des hostilités effectives contre les Barbares impose une transformation des lois de la guerre : les nobles descendent de leurs chars pour servir comme fantassins, des milices sont créées dans les seigneuries où la doctrine des Légistes a suffisamment pénétré pour que prenne corps la notion d'*Etat*. Au même moment les paysans deviennent propriétaires des terres qu'ils cultivent, les villes prennent de l'importance, le commerce se développe. « Fait significatif, conclut Granet, c'est par un ensemble de réformes réalisées en bloc que les seigneurs de Ts'in (qui devaient fonder l'Empire chinois) créèrent une armée nouvelle, donnèrent la terre aux paysans, proclamèrent le principe que la loi promulguée par le prince est souveraine et décidèrent qu'il n'y a point d'autre noblesse que celle que le Prince (ou l'Etat) accorde pour services rendus et sous forme de grades » (23).

La ruine de la féodalité entraîne la ruine de l'ordre aristocratique et des valeurs courtoises. La guerre change de nature. Elle devient implacable et brutale. Elle aboutit à la destruction de l'ennemi. On ne cherche plus à faire des prisonniers qu'une rançon réhabilite pour un nouveau combat. On exécute les captifs. Le triomphe est désormais le but de tout combat, et non plus le désir d'acquérir prestige et noblesse par un assaut de vaillance, de loyauté, de grandeur. Les luttes se terminent par des annexions et des massacres. La volonté de puissance, la passion nationale remplacent les règles d'honneur et de mesure qui qualifiaient les gentilshommes.

Epreuve d'honneur, le métier des armes était le monopole de l'homme d'honneur capable de les porter et de s'en servir vaillamment et honorablement. Des combats où s'affrontaient des pairs, se trouvaient donc d'avance exclus femmes, malades, enfants, vieillards, mais aussi vilains et étrangers indignes. Maintenant, les guerres ambitieuses et acharnées n'épargnent personne. « Tous ceux qui ont ou conservent de la force sont nos ennemis, fussent-ils des vieillards... Pourquoi s'abstenir de blesser à nouveau ceux dont la blessure n'est pas mortelle ? » (24). Une telle maxime donne la mesure de la transformation.

En Occident, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une évolution étrangement analogue se produira au moment où des réformes décisives, de manière presque identique, ont pour conséquence de remplacer la hiérarchie des privilèges féodaux par la puissance régulatrice de l'Etat et par la participation des citoyens à son administration.

Aux deux extrémités du monde, à deux millénaires de distance, des révolutions symétriques ont eu lieu, répondant sans doute aux mêmes besoins, entraînant certainement des conséquences parallèles. Dans les deux cas, l'égalité des droits nouvellement acquise, paraît avoir inauguré un style de guerre inédit et farouche. De fait, quand le peuple est admis à combattre, la guerre doit nécessairement cesser d'être un jeu, un tournoi et une parade. Elle devient sérieuse.

Il est temps d'essayer de tracer les grandes lignes d'une aussi remarquable évolution et de mettre en lumière les facteurs qui l'ont rendue inéluctable.

## NOTES

(1) *Art Militaire des Chinois, ou recueil d'anciens traités sur la guerre composés avant l'ère chrétienne par différents généraux chinois*, traduit en français par le P. Amiot, Paris, 1772. Réimprimé dans *Mémoires sur les Chinois*, par les missionnaires de Pékin, Vol. VII, Paris, 1872. Il existe du Souen-tseu une traduction anglaise due à Lionel Giles (Londres, 1910). Je remercie très vivement M. Galen Eugen Sargent d'avoir bien voulu identifier pour moi les trois auteurs des traités traduits par le P. Amiot.

(2) L'indication *Prq I*, comme les autres du même genre, renvoie aux fragments des traités chinois rassemblés dans le choix de textes qui constitue l'Appendice I.

(3) Marcel Granet, *La féodalité chinoise*, Oslo, 1952 (Instituttet for Summenlignende Kulturforskning, A. XXII, p. 87).

(4) Selon le *Li-Ki*, en arrière est placée la bannière du Guerrier Sombre (Tortue et Serpent), emblème du Nord. L'armée est toujours censée progresser vers le Sud, direction faste. C'est pourquoi la bannière de l'Oiseau Rouge, emblème du Sud, est portée en avant.

(5) Plaque XIV du recueil du P. Amiot.

(6) *Ibid.*, Pl. IV\*

(7) *Ibid.*, Pl. V\*

(8) *Ibid.*, Pl. X\*

(9) *Ibid.*, Pl. X.

(10) M. Granet, *La Civilisation chinoise*, Paris, 1929, p. 310.

(11) *Hia-Meng*, II, 8. *Chang-Meng*, I, 3, etc... Cités par Ch. Letourneau, *La guerre dans les diverses races humaines*, Paris, 1895, pp. 234-235.

(12) Marcel Granet, *Civil. Chin.*, p. 315.

(13) Voir ci-dessus note 4.

(14) H. G. Creel, *Naissance de la Chine*, trad. franç., Paris, 1937, pp. 135-150.

(15) M. Granet, *La Féodalité Chinoise*, p. 192.

(16) *Li-ki*, trad. Couvreur, t. I, p. 234.

(17) Granet, *Civil. Chin.*, p. 315.

(18) Granet, *Ibid.*, p. 316.

(19) Granet, *ibid.*, p. 317.

(20) *Tso-Tchouan*, trad. Couvreur, t. I; p. 509 — cité par Granet, *Civil. Chin.*, p. 321.

(21) Granet, *ibid.*, pp. 327-329.

(22) Recueil du P. Amiot, p. 135.

(23) Marcel Granet, *La Féodalité Chinoise*, Oslo 1952, pp. 25-26; 79-80.

(24) Granet, *Civil. Chin.*, pp. 333-334.

## ARMES A FEU, INFANTERIE, DEMOCRATIE

**L**E fondement de la guerre courtoise est à la fin l'*escrime*, c'est-à-dire la rencontre où l'arme est le prolongement du bras et ne tient sa capacité meurtrière que de la vigueur et de l'adresse du combattant. Les différentes armes qui apparaissent successivement et qui permettent de tuer à distance en utilisant une force extérieure — tension d'une corde ou déflagration de la poudre — sont vilipendées et interdites avant d'être adoptées à contre-cœur. En outre, ce sont armes de vilains, d'hommes qui combattent à pied.

L'histoire de la disparition de l'arme blanche et de la guerre noble coïncide ainsi avec celle du développement de l'infanterie.

## § 1. De la lance à l'arquebuse.

« Le moulin à vent fit la société féodale, le moulin à vapeur la société capitaliste ». Cette phrase du *Manifeste communiste* contient peut-être l'argument le plus dangereux et le plus pertinent contre la théorie de la lutte des classes. Elle tend à sub-

stituer comme moteur principal de l'histoire au jeu des antagonismes sociaux les conséquences des inventions techniques. Déjà, on a souligné l'importance de l'invention de la poudre : pour la première fois l'énergie chimique est mise au service de l'homme, qui jusqu'alors ne disposait que de sa propre force motrice ou de celle des animaux. Plusieurs siècles avant la vapeur, la déflagration est utilisée comme source de mouvement. Des historiens contestent que la puissance royale ait pu s'établir sans la bombarde. On sait d'autre part que Fuller dérive la démocratie de l'emploi du mousquet : « Le mousquet, écrit-il, a fait le fantassin, qui a fait le démocrate ».

Les procédés de la fabrication des canons sont si coûteux qu'un particulier ne peut guère songer à devenir propriétaire du moindre parc d'artillerie. Seul le trésor royal, alimenté par l'impôt, est capable de telles dépenses. En 1550, les premiers hauts fourneaux apparaissent en France. A la fin du siècle, il existe treize fonderies dans le royaume, elles travaillent toutes pour l'État et toutes sont consacrées à la fabrication de canons (1). Ceux-ci ne valent pas grand-chose en rase campagne : leur tir, qui est lent, n'a ni portée ni précision. En revanche, comme ils font merveille contre les châteaux-forts, les rois abattent à leur aise les murailles des féodaux. Détail significatif : les artilleurs ne sont pas considérés comme des soldats, mais comme des ingénieurs. Quant aux fantassins, jusqu'à ce qu'ils disposent d'engins qui les rendent dangereux pour les chevaliers en armure, ils ne passent pas non plus pour des combattants dignes de ce nom. Ce ne sont que valets d'armes. Le mot même de fantassin vient de l'italien *fante*, qui désigne justement le *gonjal*, le domestique militaire. Le mot *infanterie*, qui n'apparaît pas sous cette forme avant la fin du XVI<sup>m</sup>, au moment de la victoire définitive de l'arme à feu, désigne l'*extraordinaire de la guerre*, par opposition à la cavalerie qui en constitue l'*ordinaire*. On compte les troupes par *lance*, où il n'y a en principe qu'un combattant : le chevalier

pesamment armé, assisté de deux archers montés, mais qui mettent pied à terre au moment du combat, et de trois valets. L'armée médiévale est une armée de cavaliers servis par de nombreux domestiques à pied qu'on ne tient pas pour des guerriers, puisqu'ils sont inoffensifs. En outre, ce sont des roturiers qu'on massacre à plaisir, qu'on mutilé pour les rendre inaptes au service et dont leurs maîtres eux-mêmes font peu de cas : dans Froissart, Philippe VI de Valois ordonne à ses chevaliers de se frayer un passage à travers sa propre infanterie : « Or tôt, tuez toute cette ribandaille, car ils nous empêchent la voie sans raison. »

\*

\*\*

Le progrès de l'arme à feu et de l'infanterie sont constants jusqu'à la fin du XVIII<sup>m</sup> siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où la Révolution Française fait de chacun à la fois un fantassin par la levée en masse et un citoyen par le suffrage universel, indissolublement un homme libre et, bon gré mal gré, un défenseur de la liberté.

Jusqu'alors, il subsiste deux types de guerre, entièrement distincts, quoi qu'on puisse les rencontrer juxtaposés : une guerre de cavaliers, celle des seigneurs, où l'on combat rarement et à cheval, qui suit les règles *chevaleresques*, si bien nommées, et la guerre des fantassins, celle des peuples, toujours acharnée et implacable, où il faut vaincre ou mourir. Pour que celle-ci remplace l'autre, et l'élimine de l'histoire, il n'a fallu rien de moins qu'une refonte totale des cadres de la nation, du régime politique et des principes mêmes de fidélité et d'obéissance. Mais cette refonte était dès le début en germe dans la capacité meurtrière de l'homme à pied, que le mousquet assure, mais qui ne commence pas avec lui.

A Crécy, en 1346, la chevalerie française est décimée par une arme nouvelle : l'arc gallois haut de deux mètres, portant à deux cents et dont les flèches traversent l'armure. C'est une arme de paysans et d'outlaws : les barons anglais en avaient éprouvé, lors des jacqueries, les terribles effets. A Crécy, ils la retournent contre les ennemis extérieurs. Ceux-ci sont d'autant plus indignés qu'ils se sont pour leur part conduits selon les règles de la plus stricte courtoisie : le Roi de France a donné le choix à son adversaire entre deux champs de bataille et lui a proposé quatre dates différentes. Aussi les Français s'étonnent-ils qu'on recoure contre eux à une arme roturière et déloyale, qui permet à un lâche à l'abri de décocher un projectile aveugle contre le vaillant qui, lance en arrêt, recherche naïvement le combat singulier avec un égal. Surtout, la même arme permet au serf de tuer le seigneur. L'arbalète, qu'on préfère longtemps à l'arquebuse moins pénétrante, le mousquet accroissent bientôt et complètent la puissance de l'arc. Les nobles ont parfaitement conscience du danger et du scandale : on estropie systématiquement les tireurs, on les fusille à bout portant, appliqués à la bouche de leurs propres armes (et on applique le même traitement aux armuriers qui fabriquent les nouveaux engins). Il est remarquable d'ailleurs que l'on connaisse depuis le IX<sup>me</sup> siècle la recette de la poudre : elle constitue (salpêtre, soufre et charbon mêlés), la 32<sup>e</sup> formule du *Livre des feux* de Marcus Graecus. Mais on ne l'utilise guère avant le XV<sup>me</sup> siècle. Un tel ajournement est significatif.

En 1139, le concile de Latran frappe d'anathème ceux qui se servent d'arbalètes, à moins que ce ne soit contre les Infidèles. La XXIX<sup>me</sup> décision est formelle : « *Deo odibilem ballistorium adversus Christianos et Catholicos exerci de coetero sub anathemate prohibemus* ». Or l'arbalète, réduction portative de la baliste, est connue, au moins comme arme de chasse, depuis le 1<sup>er</sup> siècle. Végèce (*De re militari*, VIII, 9) signale

son adaptation comme arme de guerre par l'armée romaine sous Valentinien II (375-392). Mais les lois de l'honneur chevaleresque avaient fait que nul baron n'avait le front de s'en servir. Elle était devenue l'apanage « d'une pègre enrégimentée de routiers, plus brigands que soldats ». La paix revenue, ils l'utilisaient pour terroriser les manants. C'est dans ces conditions que les plaintes avaient afflué à Rome et que le Concile fut saisi. Quelques années auparavant, Louis VI de France s'était servi de l'arme nouvelle contre Drogon de Mauriac et Henri de Puiset contre lui. L'intervention de l'Eglise ne fut efficace que peu de temps. Richard Cœur de Lion, Philippe-Auguste admirent les arbalétriers dans leur armée et Saint Louis leur accorda à la fois un statut légal et une solde de faveur.

Entre-temps, pour répondre à des exigences analogues, Innocent III (1198-1216) avait interdit l'usage de l'arquebuse. L'Arioste, Milton, Shakespeare le tiennent pour déshonorant et criminel. Cervantès confie à Don Quichotte (I, XXXVIII) le soin de prononcer un réquisitoire motivé contre les armes à feu qui permettent à l'homme lâche et vil de donner la mort au plus brave des gentilshommes : « Bénis soient les siècles heureux qui n'ont pas connu l'épouvantable furie de ces instruments endiablés de l'artillerie, à l'inventeur de laquelle je tiens, pour moi, que l'enfer donne la récompense de son action diabolique, de l'artillerie, par laquelle une balle à la débandade, venant on ne sait d'où, lâchée on ne sait trop comment par quelque fuyard épouvanté peut-être par la flamme et la détonation de son arme infâme, tranche en un instant les pensées et la vie de celui qui méritait d'en jouir durant de longs siècles ».

Le condottiere Gian Paolo Vittelli, qui meurt en 1499, Bayard tué en 1524 précisément d'un coup d'arquebuse, se montrent sans pitié pour ceux qui emploient les armes prohibées.

bécs : ils les exécutent sur-le-champ ou leur crèvent les yeux et leur coupent les poignets.

La noblesse française répugne longtemps à munir ses valets de l'arc gallois : d'où les désastres de Poitiers, Azincourt, etc... Plus tard, elle montre la même résistance à employer elle-même les armes à feu. Elle ne s'y résigne qu'au milieu du XVI<sup>m</sup> siècle, devant les pertes sévères que lui firent subir les *reitres* allemands armés de plusieurs pistolets qu'ils déchargeaient à brûle-pourpoint avant de tourner bride, en *caracolant*, comme on disait, afin de permettre aux suivants d'effectuer la même manœuvre.

Ainsi, à l'origine, l'arme à feu est arme de vilain et de fantassin. Le noble la dédaigne et la répudie. Elle fausse les règles du tournoi, qui continuent de valoir à la guerre, où les champions mesurent des vertus toutes personnelles : la vigueur, l'adresse, la bravoure. Au contraire, les milieux bourgeois l'adoptent d'instinct et de nécessité, de même que les armées royales, dans la mesure croissante où le monarque préfère des hommes qu'il recrute, qu'il paie et qui n'appartiennent qu'à lui, à une noblesse turbulente, capricieuse et indépendante.

### § 2. Infanterie et démocratie.

Les progrès de l'infanterie coïncident curieusement avec les institutions militaires des régimes où, pour la première fois en Europe, le principe démocratique se fait jour. Il n'en est pas d'exemple où l'on ne remarque la même préférence accordée à l'homme à pied, le même esprit égalitaire, le même mélange enfin de discipline stricte et de fanatisme religieux ou de sentiment national. A ce point de vue, les guerres des Hussites apparaissent comme une remarquable anticipation. Certes, elles ne font pas souche, n'inaugurent pas de tactique ni de transformation durable. Mais ces bourgeois et ces paysans qui défendent leur foi et qu'une espèce de conscription a rassemblés

trouvent le moyen de résister efficacement à l'assaut des chevaliers bardés de fer. Ils ajustent leurs chars les uns aux autres et, de leur matériel roulant, construisent un rempart que renforcent un fossé et une levée de terre. Pareille manœuvre ne sera pas reprise. Les Hussites ne parviennent pas à fonder un Etat. Leur stratégie ne constitue qu'un épisode de l'histoire militaire. Cependant l'esprit dont ils étaient animés ne semble nullement accidentel. Au fond, c'est celui qu'on retrouve dans la Confédération Helvétique et dans les Provinces-Unies. Deux pays protestants qui sont aussi les deux seuls pays où prospère un régime bourgeois, les deux seuls pays enfin où l'infanterie prépondérante donne à la guerre un aspect inédit et conduit à la victoire le peuple en armes. Une telle coïncidence ne peut être fortuite, surtout si on y ajoute Cromwell et les Suédois, eux aussi protestants, eux aussi fanatiques, disciplinés et « démocrates ».

En Suisse, chacun est soumis à la conscription à partir de sa seizième année. Chaque canton envoie sous les drapeaux son contingent de paysans. L'armée est composée de carrés de fantassins qui combattent contre des cavaliers. Ils sont munis de la hallebarde, arme qui conjugue la pique et la hache. La force centrifuge donne au tranchant de l'arme la force de traverser l'armure. De même, grâce au rouet qui accroît notablement la tension de la corde, le carreau de l'arbalète acquiert la même redoutable vertu. Dans ces milices, l'esprit démocratique est vivace. On y célèbre les victoires remportées sur les « seigneurs ». Le port de l'arme entraîne le droit de vote qui lui est indissolublement lié. Aujourd'hui encore, dans les cantons de démocratie directe, la loi demande qu'on soit armé sur le lieu du scrutin pour pouvoir prendre part au vote.

L'organisation très stricte implique une discipline d'une extrême sévérité : tout soldat a le droit d'abattre son voisin qui parle de s'enfuir. Pareille rigueur contraste avec la bravoure anarchique des chevaliers. En outre, les Suisses ont la supé-

riorité du nombre et ils mènent un combat où leur existence même est intéressée. Aussi ne font-ils point de quartier. Ils massacrent ceux qui demandent merci. Avec eux, la guerre cesse d'être un jeu. Ce n'est plus une partie de barres où l'on fait des prisonniers pour en tirer rançon. C'est une lutte pour le sol, la vie, la foi, où on achève les blessés et où les conventions n'ont pas cours.

Les Suisses sont vainqueurs à Morat le 22 juin 1476. On admet que cette victoire d'un corps tactique, discipliné, national, de fantassins régulièrement mobilisés et encadrés, sonne, avec le glas de l'armée médiévale, celui de la prééminence militaire de l'aristocratie féodale.

Un siècle plus tard, dans les Provinces-Unies, pays bourgeois, Maurice d'Orange crée contre l'Espagne l'infanterie néerlandaise. Il prend pour modèle l'armée romaine, elle-même calquée sur les cadres de la cité. Il réalise ainsi les conceptions que Machiavel avait préconisées en vain dans l'aristocratie Florence. La leçon fut bientôt entendue en Allemagne, en Espagne et en France. Les lansquenets de Maximilien, les francs archers organisés par Louis XI, l'infanterie formée par Gonzalo et qui servit à Charles Quint, reproduisent avec plus ou moins de fidélité le modèle helvétique. Mais si on empruntait l'armement, si on imitait la tactique, on se gardait d'adopter le principe même auquel les bataillons suisses devaient leur existence : la conscription, l'égalité devant l'obligation militaire, ses charges et ses honneurs, l'ardeur démocratique et nationale.

Aussi ces troupes répondent-elles seulement à la nécessité de disposer d'une infanterie ; les défaites des chevaliers en démontraient l'urgence avec assez d'éclat. Les monarques veillent à la qualité, à l'instruction, à la cohérence, à la discipline des régiments. Mais là se borne la ressemblance avec la milice des Cantons. Les fantassins royaux demeurent des mercenaires au service des princes qui les emploient, qui les payent,

qui les méprisent et qui mettent des seigneurs à leur tête. François I<sup>er</sup> a beau encourager l'enrôlement dans les *légiions* par la promesse de l'immunité fiscale, la valeur guerrière de celles-ci reste minime. La cavalerie demeure pour longtemps l'arme essentielle : jusqu'à la Révolution, la France ne connaîtra pas d'infanterie à recrutement national.

### § 3. Une tentative d'infanterie noble.

Particulièrement intéressante apparaît la tentative de Maximilien. Par une chance que l'histoire offre rarement, elle fournit comme une contre-épreuve qui permet d'assurer solidement les rapports entre infanterie et démocratie. Le Habsbourg aperçoit bien que le problème consiste à vaincre la résistance des nobles à combattre *à pied* contre les vilains. Aussi a-t-il l'idée de faire des lansquenets un corps d'élite, glorieux, où les seigneurs tiendraient à honneur de servir. Les lansquenets étaient gens de sac et de corde, pillards, incendiaires et brutaux, comme tous soudards de l'époque. Maximilien entreprend d'abord d'en transformer la composition. Il en exclut les serfs, les repris de justice et pratiquement les indigents, car chaque soldat doit fournir ses armes et son équipement. Lui-même donne l'exemple. Pour manifester que personne, fût-ce l'Empereur, ne saurait déchoir en s'engageant dans les contingents renouvelés, il entre solennellement à Cologne, en uniforme de lansquenet, la pique à la main, *à pied*, précédant princes et seigneurs.

Ces mesures et cette démonstration donnent d'abord le résultat espéré. Dans les régiments, les nobles remplacent en grand nombre les paysans, qui n'y sont maintenus qu'en sous-ordre et comme soldats d'espèce inférieure. L'Empereur ne néglige rien pour faire du régiment une sorte de communauté où resurgissent des règles analogues à celles de la chevalerie. L'admission des nouveaux membres donne lieu à des cérémonies im-

posantes : ils se présentent individuellement devant leur futur chef en passant sous une voûte formée de trois hallebardes ; d'après leur tenue, on décide de la solde qu'ils recevront ; puis l'aumônier leur fait prêter serment et on distribue les insignes militaires. Le colonel, toujours seigneur de grande réputation guerrière, a sur la troupe un pouvoir illimité qu'il exerce non seulement par l'intermédiaire de la hiérarchie des officiers, mais aussi au moyen d'une police de campagne, comprenant un prévôt, des argousins et un bourreau souvent appelé *l'homme libre*.

Les régiments se composent de dix-sept à dix-huit fanions de quatre cents lansquenets chacun. Parmi eux, une centaine perçoivent une solde plus élevée, ce sont des nobles ou des bourgeois de vieille souche. Au lieu de la pique, ils portent l'espadaon ou la hallebarde. En outre, ils sont casqués et cuirassés. L'organisation du corps est précise et méticuleuse ; il existe dans chaque régiment services d'intendance, chapelain, trésorier, chirurgien, musiciens, etc... Un sergent du train s'occupe des femmes et des enfants qui, éventuellement, accompagnent la troupe ou vivent dans le camp.

L'appareil judiciaire est très précis, particulièrement développé et complexe. Son fonctionnement révèle à merveille la nature profondément ambiguë des lansquenets impériaux. C'est là, peut-être, qu'apparaît le plus clairement le mélange d'institutions égalitaires et d'étiquette chevaleresque. Les peines sont prononcées par le juge militaire assisté d'une sorte de jury de douze lansquenets à double solde, choisis à raison de un par fanion. Le coupable est exécuté à l'épée en cas de crime non infamant. Il est pendu en cas de crime infamant. La roue ou l'écartèlement punissent la trahison. Certaines fautes relèvent de la « loi des longues piques ». C'est alors le fanion entier qui est juge : quarante lansquenets délibèrent trois fois. En cas de condamnation à mort, une liturgie spectaculaire règle l'exécution. Voici la description qu'en donne Ullrich :

« ... Les lansquenets formaient alors une double haie, au bout de laquelle se tenaient les cornettes. Le prévôt y conduisait le délinquant, après que celui-ci se fut confessé, et lui faisait traverser la haie à trois reprises, pendant quoi le condamné devait faire ses adieux et demander pardon à l'assistance. Puis, les lansquenets abaissaient les piques ; les cornettes faisaient converger vers la haie les pointes des drapeaux ; le prévôt arrêta le délinquant à l'autre extrémité de la haie, le frappait trois fois sur l'épaule droite et le sommait de courir. Saignant de ses nombreuses blessures, le condamné s'affaissait à la fin sur le sol. La communauté s'agenouillait, priait pour le pauvre pécheur, faisait en ordre à trois reprises le tour du mort, tandis que les tireurs faisaient partir, au nom de la Sainte Trinité, trois coups d'arquebuse par-dessus sa dépouille ». (*La guerre à travers les âges*, pp. 111-112).

L'entreprise de Maximilien fit long feu. Malgré tout, les lansquenets restaient des mercenaires, gentilshommes sans ressources, artisans ou aventuriers groupés sous la tutelle de seigneurs, pour constituer une infanterie efficace et instruite. Petit à petit, les nobles se retirèrent d'un corps où les rebutaient la sévérité du règlement, l'obligation de l'exercice et la promiscuité. A la fin, il n'y avait presque plus de chevaliers dans les rangs des lansquenets. L'esprit civique apparaît bien comme la condition même de l'infanterie. Là où il fait défaut, celle-ci retourne vite à son état sauvage de bande indisciplinée, pillarde, d'autre part aussi peu belliqueuse que possible.

Au début, encore proches du modèle suisse et sous l'influence de Maximilien, les lansquenets, avant la bataille, s'agenouillaient pour chanter un cantique ou réciter une prière. Puis ils répandaient du sable derrière eux, comme pour s'interdire de reculer. C'était en pleine Réforme, en un temps où le fanatisme religieux pouvait suppléer le dévouement à l'Etat. Mais bientôt l'esprit aristocratique d'une part et l'esprit mer-

cenaire de l'autre l'emportèrent. Leur association ne suffisait nullement à susciter une milice de patriotes. En général, les lansquenets ne firent qu'aux Suisses la *mauvaise guerre*, celle où l'on se bat pour tuer. Encore n'était-ce que forcés par la décision de leurs ennemis. Pour le reste, comme les autres armées et comme les troupes des condottieres, ils préférèrent vite les usages de la *bonne guerre* où, conformément au code de la lutte courtoise, on se garde de tuer, afin de procéder à des captures que la coutume du rachat rend fort avantageuses. A la fin du siècle, les choses en sont au point qu'après un choc plus symbolique que réel, les deux partis procèdent au dénombrement de leurs effectifs et que les plus faibles se rendent aux plus nombreux. Il s'agit surtout, entre les deux, de se mettre d'accord pour extorquer par la menace des tributs substantiels à la population civile.

Tel fut l'essai le plus remarquable et, à vrai dire, le seul de constituer une infanterie noble. L'échec en est significatif. Au contraire les initiatives de Maurice et de Louis-Guillaume d'Orange rencontrèrent un plein succès. Dans les Provinces-Unies, ils n'ont pas de peine à organiser une infanterie homogène où ils doublent la proportion des mousquetaires et des arquebusiers. Ils adoptent en même temps une tactique compliquée entièrement nouvelle. Elle suppose une exceptionnelle capacité de manœuvre, un entraînement intensif, mécanique, continu, qui achemine les gestes du soldat vers l'automatisme indispensable. Les cadres subalternes sont renforcés. La solde est régulièrement payée. Les villes, au lieu de le redouter, se disputent le privilège d'abriter une garnison. De cette façon, une solidarité organique est obtenue entre le peuple et l'armée, où les éléments étrangers demeurent cependant importants. Décidément, protestantisme, démocratie et infanterie se composent bien.

Contrairement à l'apparence, une nouvelle preuve en est fournie par Gustave-Adolphe. C'est qu'en Suède, la cohésion

est sans fissure entre la monarchie, l'aristocratie et le peuple. La féodalité est tempérée par les conditions de vie. Les luttes soutenues en commun contre les Danois pour l'indépendance ont donné à la population un patriotisme précoce. Aussi n'y a-t-il pas de péril à établir la conscription. Gustave-Adolphe y recourt et fonde ainsi la première armée moderne et essentiellement nationale, principalement pour l'infanterie. La foi luthérienne renforce l'esprit civique. Seuls les Suédois sont pointilleux sur la confession des mercenaires qu'ils engagent. Elle aide à la cohésion de l'armée, comme la pratique du culte aide à sa discipline. A la même époque, Cromwell, autre protestant démocrate et guerrier, fait aussi reposer la discipline sur « l'ardeur et la vérité de la foi » ; il commande une armée civique de volontaires qui combattent contre des gentilshommes. Homme de guerre, Gustave-Adolphe rompt avec la stratégie du temps. Il augmente la puissance de feu de ses troupes, compose des régiments entiers de mousquetaires, perfectionne la technique du feu roulant, augmente enfin l'importance et la mobilité de l'artillerie. Surtout, il ne s'attarde pas aux sièges, qu'il abandonne bientôt en cas d'insuccès. Il recherche la décision en terrain découvert par l'offensive et en imposant la bataille, contrairement aux théories de l'époque qui jugent le génie d'un capitaine sur son habileté à vaincre sans combat.

#### § 4. La guerre en dentelles.

Gustave-Adolphe livra trois batailles en sept mois. Le fait est extraordinaire dans un temps où il se livre rarement plus d'une bataille par campagne et où il est fréquent qu'il ne s'en livre pas du tout. De fait, la guerre qui, durant près de soixante ans, oppose l'Espagne aux Provinces-Unies ne donne lieu qu'à un seul choc de grande envergure. Car, dans le même temps, l'art de la guerre a fini par devenir celui de la conduire à moindres frais, en évitant les rencontres sanglantes. Tout se passe comme si, au fur et à mesure que l'arme de

trait, puis l'arme à feu, donnent une puissance meurtrière accrue au fantassin, par conséquent au roturier, la noblesse, par une sorte d'instinct de conservation, tendait à éliminer la violence et la mort des opérations militaires. Les théoriciens conseillent de se battre rarement, seulement à la fin des campagnes et lorsqu'on a su mettre toutes les chances de son côté. Les ministres de la Guerre envoient des instructions analogues aux généraux : il ne faut livrer bataille qu'à la dernière extrémité et ne pas aventurer à la légère les régiments du Roi. Le but est de conserver, le plus longtemps possible, la puissance de choc : un général avisé développe une série de manœuvres et de feintes destinées à envelopper l'ennemi et à lui couper la retraite. Surtout, on investit les places fortes. On cherche à enlever à l'ennemi ses points d'appui, les positions « clés » qu'on imagine « commander » toute une région. On entend ainsi l'amener à s'estimer vaincu.

Le système des magasins de vivres échelonnés, qui permet le ravitaillement des troupes, aboutit, d'autre part, à réduire considérablement l'ampleur et la rapidité des manœuvres. En revanche, les récoltes et les fermes sont respectées. Chaque soldat emporte sur soi trois rations journalières, les voitures à pain en contiennent pour six jours. La stratégie consiste alors à harceler les lignes de communication de l'adversaire. Il est considéré comme de la dernière témérité de trop s'éloigner de ses bases. Il ne passe pas, non plus, pour prudent, d'engager toutes ses forces. Clausewitz cite, avec un étonnement scandalisé, plusieurs batailles perdues parce qu'un général a gardé en réserve un ou deux corps d'armée, plutôt que de les engager au moment décisif. En hiver, les opérations sont interrompues : on emploie la mauvaise saison à instruire les recrues. La campagne reprend en juin, quand le fourrage vert permet de nourrir les chevaux. En outre, de fréquentes conventions d'armistices à court terme coupent la période active. Quand la campagne approche de sa fin, on songe à combattre. On offre la

bataille, que l'ennemi accepte ou refuse, et qu'on prépare comme une revue. C'est une sorte de parade qui a lieu dans un endroit ouvert et accessible. Pour la livrer, on sort d'un camp retranché. Il est de mauvais ton de forcer l'adversaire à se battre. On choisit, de préférence, une date importante pour le prince : l'anniversaire de sa naissance ou de son mariage, dont le capitaine s'efforcera de rehausser la célébration par l'hommage d'une victoire. Au jour dit, il dispose ses troupes en ordre linéaire, rigide, de façon à présenter une façade géométrique impeccable, qu'il importe de ne rompre sous aucun prétexte. Un contemporain la compare à une garniture de cheminée en porcelaine (\*). Tout au plus l'installe-t-on sur quelque éminence ou élévation de terrain qui semble réserver un avantage au parti qui l'occupe. L'autre, alors, est excusable de refuser un combat inégal. A Einbeck, Broglie range ses troupes sur une colline escarpée. Guibert lui-même trouve naturel le désarroi de Brunswick qui se retire, voyant « devant lui une position formidable occupée par une armée dont la contenance ne paraît pas incertaine ».

Pour le reste, personne ne songe à mettre les combattants à l'abri, à les accrocher au sol, à les dissimuler dans un bois, dans un ravin, dans une tranchée. On recherche, au contraire, les terrains nus et plans, sans obstacles ni dénivellations, afin de ne pas troubler la belle ordonnance des lignes. Les hommes sont rangés, épaulement contre épaulement et la poitrine à découvert, à une distance suffisante, il est vrai, pour que le feu ne soit pas trop meurtrier. Ils combattent debout. Il n'est d'ailleurs pas question de faire autrement avec des fusils que l'on bourre par le canon et qu'il est, déjà, assez lent et compliqué de charger en position verticale. Le combat ne comporte aucune initiative : deux lignes parallèles s'affrontent en bloc, dans un rituel immuable. Aucune variante n'est concevable : les soldats se bornent à accomplir, au commandement, des gestes automatiques toujours les mêmes. Car ils ne sont pas sûrs.

Pour cette raison, on les aligne en rangs serrés, au coude à coude, et le moindre détail de leur comportement est réglé d'avance.

Le même motif interdit la poursuite, qui d'autre part répond mal aux mœurs délicates du temps. Il est admis que le vainqueur est celui qui passe la nuit sur le terrain. Maurice de Saxe ne poursuit pas les Alliés après Raucoux et Lawfeld ; Daum bat Frédéric à Kollin, le 18 juin 1757 : il retourne aussitôt à son camp pour y faire chanter un *Te Deum*. La poursuite d'ailleurs deviendrait aisément une catastrophe pour le poursuivant avec des soldats qui n'attendent qu'une occasion pour désertir. La désertion demeure, en effet, le souci général du commandant en chef. Il en est obsédé jusque sur le champ de bataille. C'est cette crainte qui lui interdit le combat en ordre dispersé et l'emploi de voltigeurs et de tirailleurs : tout soldat hors de la vue des officiers est un soldat perdu. Or, la difficulté des recrutements le rend à peu près irremplaçable au cours d'une campagne. D'où l'insistance d'un Frédéric détaillant dans les *Principes généraux de la Guerre* (1748) les moyens d'empêcher la troupe de désertir. On répugne d'ailleurs à grossir démesurément les effectifs de l'armée : on admet pour celle-ci un chiffre limite, au-delà duquel les avantages du nombre sont dépassés par les inconvénients. Ce chiffre est bas : 30.000 pour Montecuculli, 40.000 pour Maurice de Saxe, 50.000 pour Turenne, 80.000 pour Puysegur.

Ainsi les forces en présence demeurent médiocres : non seulement, elles ne représentent pas une partie appréciable des ressources de la nation en hommes ou en biens, mais on peut affirmer qu'elles ne rentrent même pas dans leur décompte : elles constituent une masse accessoire et, au fond, étrangère au corps social, que le souverain a péniblement réunie, qui lui coûte cher, et dont il dispose pour appuyer sa politique. Naturellement, il la ménage le plus possible et tient à la garder

intacte. La guerre ressemble à une sorte de partie d'échecs, que l'on joue sans passion et où il est élégant, d'ailleurs avantageux, d'arriver au but sans hécatombe de pièces. De cette manière, les moyens mis en œuvre, ne sont jamais disproportionnés à un enjeu lui-même limité au démantèlement de quelques forteresses où à la cession d'une bande de territoire, au pire, à la perte d'une province que l'on récupère à la génération suivante par un heureux mariage. Dès lors, c'est l'habileté du joueur qui compte plus que le résultat de la rencontre. Le chevalier de Pamat l'avoue ingénument dans un mémoire qu'il adresse, le 8 mars 1785 au ministre de la Marine. Il y vante les manœuvres de Guiches :

« Ce beau mouvement fut le dernier de cette campagne savante et qui n'a pas été assez admirée, peut-être parce qu'elle n'a rien produit de décisif, et que la plupart des hommes n'attachent de prix qu'à ce qui les frappe fortement. La multitude n'a guère d'autre regard pour juger une bataille que le sang qui y a été répandu. Les grandes combinaisons sont perdues pour elle » (3).

Il s'agit d'une bataille navale, mais précisément, les règles et les conditions de la stratégie terrestre sont identiques à celles qui ont subsisté jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle pour la guerre maritime. Quelques années auparavant, un officier allemand remarquait que « dans la mesure où la tactique se rapproche de la perfection et que les officiers progressent en pénétration et en dextérité, les guerres se font de plus en plus rares » (4). Maurice de Saxe, dont l'autorité est grande en matière de science militaire, écrit : « Je ne suis pas pour les batailles, surtout au début d'une guerre. Je suis persuadé même qu'un bon général peut la faire toute sa vie sans s'y voir obligé ».

De même, Joly de Maizeroy : « La science de la guerre ne consiste pas seulement à savoir combattre, mais encore plus à éviter le combat, à choisir ses postes, à diriger ses marches de manière qu'on arrive à son but sans se compromettre... que l'on ne se détermine à livrer bataille que lorsqu'on le juge indispensable ». Et Massembach faisant l'éloge de Henri de Prusse : « Il sut attirer la fortune à lui par des marches hardies ; plus heureux que César à Dyrrachium, plus grand que Condé à Rocroi, il remporta, semblable à l'immortel Berwick, la victoire sans bataille ». Et, en 1799, Henri de Bülow, après les guerres de la Révolution, affirme encore dans son *Espirit du nouveau système militaire* que, « lors qu'on se croit dans la nécessité de livrer bataille, c'est que des fautes ont été commises ». D'une façon générale, on ne discute pas qu'il soit grossier, aventureux et un peu sot de tout risquer sur l'issue nécessairement incertaine d'un combat « quand il est possible d'engager et de constamment diriger avec une rigueur mathématique des campagnes militaires sans jamais en être réduit à l'obligation de frapper ».

Delbrück, dans son histoire géante de la guerre, observe que, pour obtenir le même but, un général conserve ou devrait conserver, en principe à tout moment, le choix entre une bataille et une manœuvre équivalente. C'est ce qu'il appelle la stratégie bipolaire. Il en déduit la possibilité de la guerre sans combat, où l'on ne cherche pas l'anéantissement de l'adversaire, mais le simple aveu de son infériorité. Nul doute que la guerre aristocratique n'ait choisi délibérément cette seconde solution. Elle l'a même poussée jusqu'au paradoxe. Tout se passe comme si, dans sa répugnance pour l'arme à feu et le combattant à pied, la noblesse avait senti que le sérieux de la guerre appartenait à la démocratie. Etrange situation que la sienne. Classe guerrière par excellence, elle justifie sa morgue et ses privilèges par sa vocation militaire. Mais, parce que les engins de mort efficaces ne répondent pas à sa table des valeurs, elle les aban-

donne au vulgaire. Comme elle se regarde comme une élite naturelle, elle s'interdit de recourir au nombre, à la masse, dans les conflits armés. Enfin, comme elle met sa gloire dans son raffinement et sa délicatesse, elle s'efforce d'enlever à la guerre ses caractères de brutalité et d'acharnement. Elle la rend formelle, conventionnelle, à la rigueur purement combinatoire : ensemble de manœuvres ingénieuses dont mille clauses exprimées ou tacites restreignent la liberté. De loin en loin, subsistent seuls des chocs rares, solennels et calculés où un héros trouve l'occasion, par ses prouesses, de démontrer sa valeur et de manifester sa naissance. C'est pourquoi chaque progrès de la guerre réelle, passionnée, implacable et sanglante coïncide avec une poussée de la démocratie et se traduit par l'importance accrue de l'infanterie et de la puissance meurtrière des armes à feu.

### § 5. Symptômes d'une transformation.

Par elle-même, l'armée n'est pas démocratique, mais elle est, indirectement, égalitaire. Comme l'autorité doit y être plus exacte et plus indiscutable qu'ailleurs, elle s'y montre aussi plus exclusive : la hiérarchie militaire ne souffre pas d'autre échelle de valeurs qui la limite ou qui la contrarie. Seuls comptent les grades : les privilèges, naturels ou sociaux, ne sont rien. On ne conçoit pas un subalterne qui refuserait d'obéir à son officier parce qu'il le trouverait moins riche ou moins bien né que lui. En ce sens, l'armée apparaît comme la première formation sociale où l'obéissance se conjugue avec l'égalité, où l'excès même de la discipline abolit toute différence qui n'est pas expressément conçue pour l'instituer ou la favoriser. C'est pourquoi, dans l'armée d'Ancien Régime, les commandements sont si jalousement réservés à la noblesse : il faut que tout officier soit noble et tout noble officier. C'est la seule façon de faire coïncider les deux ordres de prééminence.

Aussi quand Choiseul, par économie, réduit le nombre des compagnies, Broglie proteste : il est impossible que la noblesse demeure dans les grades inférieurs, « il faut donc beaucoup de régiments pour pouvoir en donner à tous les gens de la Cour, aussitôt qu'ils ont atteint l'âge prescrit par l'ordonnance. Il faut donc un nombre de régiments proportionné à celui des personnes qui y prétendent... *Cela tient à la constitution de l'Etat* ». Le dernier mot est significatif. Choiseul tombe et une ordonnance du 17 avril 1772 fait si bien les choses qu'il y a dorénavant un officier par huit ou neuf hommes. Et bientôt, c'est l'ordonnance du 22 mai 1781, promulguée malgré l'opposition du ministre de la Guerre : elle exige quatre quartiers de noblesse pour devenir officier.

Il ne faut pas s'y tromper. La réaction nobiliaire se manifeste si vivement dans l'armée à la veille de la Révolution, parce qu'on y sent mieux que c'est dans l'armée d'abord que la structure sociale court les plus grands risques, que la tension est la plus grande entre les exigences de la pratique et le maintien de la tradition. Là, plus clairement qu'ailleurs, « les uns méritent tout sans rien obtenir, les autres obtiennent tout sans rien mériter ». Les rapports de classes sont exacerbés. L'officier gifle ou bâtonne le soldat. Maurice de Saxe remarque qu'en Prusse un officier qui se conduirait de la sorte serait cassé sur la plainte du soldat. En France, celui-ci est tenu dans le plus profond mépris. Le Comte de Saint-Germain, appelé comme ministre de la Guerre en 1775, croit encore que seuls les éléments bas et inutiles de la population doivent être enrôlés. Pour faire la guerre, dit-il, « il ne faut pas détruire la nation » (5). Des consignes de police à Nancy, à Besançon, à Metz interdisent au soldat l'accès de certains lieux publics : « ni filles de joie, ni chiens, ni soldats, ni pauvres » est-il précisé. Cependant chez les officiers, le luxe de la table et du train de la vie ne cesse de s'accroître : un maréchal entretient une suite de plus de cent personnes. Tout conspire pour que

les soldats voient dans l'officier indistinctement le supérieur hiérarchique, l'homme de naissance noble et l'employeur. Car les colonels passent contrat avec l'Etat et les capitaines avec les colonels pour le recrutement, l'équipement et l'entretien des régiments ou des compagnies, absolument comme un entrepreneur embauche les ouvriers et achète le matériel dont il a besoin pour exécuter le travail qu'on lui a confié.

Les compagnies sont couramment mises aux enchères : leur prix, soumis aux fluctuations de l'offre et de la demande, est en hausse et en baisse comme une simple valeur de bourse. Cependant, à l'exception du commandement et de la propriété des régiments et des compagnies, presque rien ne subsiste de la fonction guerrière de la classe qui jadis détenait le monopole du métier des armes.

Depuis plusieurs siècles, l'évolution tout entière des conditions mêmes de l'efficacité joue contre elle : à chaque génération, la noblesse se voit déplacée un peu plus par l'importance prise par l'infanterie, l'artillerie, l'intendance, les bureaux et les ingénieurs. L'administration de l'armée a cessé de lui appartenir : il n'y a plus de connétable, mais un secrétaire d'Etat à la Guerre, qui n'est pas un soldat, mais un bureaucrate, non pas un grand seigneur, mais un commis du roi que sa charge anoblit plutôt qu'il ne l'occupe à cause de sa naissance. En outre, Louvois introduit l'uniforme : le soldat ne porte plus la livrée de son colonel, mais la tenue de serviteur du monarque et de l'Etat. Rétrospectivement, il semble qu'on prépare déjà la recrue à se concevoir le défenseur de la nation. En tout cas, on travaille à le désaccoutumer de se croire le domestique d'un puissant.

L'uniforme renforce aussi l'appareil économique et industriel de l'Etat, en ce sens qu'il faut une production dirigée pour tailler et coudre des dizaines de milliers de vareuses semblables. Lewis Mumford le constate avec raison : c'est en fait la première grosse commande standardisée passée à l'industrie.

De même, en 1775, Le Blanc fabrique des mousquets à pièces interchangeables : innovation décisive qui tend à remplacer l'artisanat empirique par la construction mécanique de pièces détachées. Elie Whitney en tirera les conséquences dès 1800 pour satisfaire une commande des États-Unis. A cette date, on n'a pas encore songé à la moissonneuse-lieuse, ni à la machine à coudre. D'ailleurs, quand Thimmonnier invente celle-ci à Lyon, c'est l'armée qui s'y intéresse : elle seule travaille et fait travailler en série.

Il y a longtemps qu'on tend à adopter un calibre unique pour chaque type d'armes à feu, fusils ou canons. Depuis le XVII<sup>me</sup> siècle, le soldat ne loge plus chez l'habitant, mais dans une caserne, propriété de l'État. Le développement de l'administration militaire aboutit à la construction d'arsenaux, de magasins, d'hôpitaux. L'armée offre le premier modèle moderne d'une organisation complexe à grande échelle. Les problèmes de production, de transport, de ravitaillement, d'équipement, l'établissement du plan de campagne, la coopération des différents services pour son exécution, ont pour conséquence une hypertrophie sans précédent des organes administratifs, même civils. La structure centralisée de l'État démocratique contemporain tire son origine lointaine de l'appareil mis en place pour satisfaire aux nécessités militaires.

En 1772, Hippolyte de Guibert, futur rapporteur du Conseil d'Administration de la guerre, publie à Londres son *Essai général de l'art de la guerre*. A-t-on suffisamment remarqué qu'il portait sur la première page en caractères énormes la dédicace : *à ma patrie ?* et qu'il n'y est question que des droits et des devoirs du citoyen ? et qu'il prédit l'hégémonie de l'Europe au peuple qui, avant les autres, saura organiser et entretenir une armée nationale ? En 1780, paraît « au pays de la liberté », c'est-à-dire à Neuchâtel, un ouvrage, également anonyme, intitulé : *Le Soldat Citoyen* ». Imagine-t-on alliance de mots plus significative et, à l'époque, plus scandaleuse ? L'auteur, Joseph

de Servan, major, puis général, puis maréchal de camp, deviendra ministre de la guerre en 1792.

Ce dernier ouvrage, malgré son titre retentissant, est d'ailleurs relativement terne et timide. Il n'en est pas de même de l'œuvre de Guibert.

## NOTES

- (1) Cf. Lewis Mumford, *Technique et Civilisation*, trad. franç., Paris, 1950, p. 86. Il va de soi que ces fonderies fabriquent également des cloches.
- (2) Lt. de Vaisseau Castex, *Les idées militaires de la marine au XVIII<sup>e</sup> siècle. De Ruyter à Suffren*, Paris, s.d., pp. 144-145.
- (3) Archives Nationales (Marine) B<sup>4</sup> 296, f<sup>o</sup> 66 sqq. Cf. Castex, *op. cit.*, p. 334.
- (4) Ullrich, *La guerre à travers les âges*, trad. franç., Paris, 1942, p. 185.
- (5) John V. Nef, *La Route de la guerre totale*, Paris, 1949, p. 49, cf. Hans Speier, « Militarism in the Eighteenth century » *Social Research*, Vol. III, 1936, pp. 310-311.

HIPPOLYTE DE GUIBERT  
ET DE L'IDEE DE LA GUERRE REPUBLICAINE

Jacques - Antoine - Hippolyte de Guibert a laissé quelque trace dans l'histoire de la littérature française, non pour avoir écrit, mais parce qu'on lui écrivit : en effet, la réputation des tragédies qu'il composa et, parfois, fit représenter, ne lui survécut pas. Au contraire, les lettres d'amour que lui adressa M<sup>me</sup> de Lespinasse garantissent à son nom obscur une gloire durable, quoique de reflet.

Ce personnage, qui est la coqueluche de Paris, fréquente le clan des philosophes, en soutient la coterie qui le soutient à son tour. Il juge de haut Montesquieu et Helvétius, dont il estime les œuvres trop décosues, trop désinvoltés. Fils du général gouverneur des Invalides, maréchal de camp en 1786, élu à l'Académie française la même année, collaborateur direct et inspirateur du comte de St-Germain, ministre de la Guerre, il avait publié fort jeune, en 1772, à Londres, un ouvrage anonyme dont, suivant la règle du temps, chacun savait qu'il en était l'auteur : *l'Essai général de Tactique*, qui le fit aussitôt regarder par toute l'Europe comme le premier théoricien mili-

taire de l'époque. De fait, pour les raisons que je vais dire, cette œuvre paraît passer de loin en lucidité celle de Clausewitz. Elle prévoit, elle propose même (et, très curieusement, elle abomine, mais sans le savoir) ce qui va se passer : la transformation de la guerre sous l'influence des institutions démocratiques. Un demi-siècle plus tard, Clausewitz ne fera, après tout, qu'enregistrer et analyser.

L'ouvrage connaît un grand succès littéraire : on en admire le style. Voltaire écrit une lettre chaleureuse à l'auteur pour le féliciter. Frédéric II, à qui d'Alembert le recommande, le reçoit bien, malgré les réserves que contient le volume sur l'armée prussienne à laquelle Guibert reproche de n'être pas « nationale ».

Le 6 octobre 1787, Brienne crée le Conseil d'Administration de la Guerre. Guibert en est « l'âme et le rapporteur ». Bientôt, les États Généraux sont convoqués. Il se présente pour la noblesse au baillage de Bourges. Hué et chassé de la salle des séances comme traître à sa classe, il publie le discours qu'on ne lui a pas laissé prononcer. Le texte en est incendiaire. Si les États Généraux sont convoqués, Guibert reconnaît sans doute que c'est grâce à la droiture du prince, mais c'est « avant tout et surtout » grâce « ... à cette même force publique qui presse et qui environne de toutes parts le Trône et son Conseil, et qui leur font sentir que la politique des Rois doit être de diriger le mouvement général, quand il ne dépend plus d'eux de le donner, et qu'ils seraient exposés à le recevoir » (1).

Guibert flétrit les plans du Gouvernement et ses projets de « despotisme inexécutable ». Il fait allusion à la révolution qui se prépare, affirme sa confiance dans le Tiers-Etat qui « peut, à lui seul, faire une Nation », revendique pour les états généraux la puissance législative, demande une Constitution, c'est-à-dire un contrat entre le Roi et la Nation, non une Charte : « car une charte est une concession, et, une concession semblerait reconnaître que nous tenons ces droits du Roi.

tandis que ces droits nous appartiennent ». Il tient beaucoup à ce point : « Vous les rayerez sans doute, Messieurs, des instructions de vos Députés, des cahiers que vous formerez, ces mots avilissants de doléance et de vœu, l'un et l'autre n'appartenant qu'à des esclaves qui se prosternent aux pieds d'un Maître, et qui font abnégation de leur force et de leur volonté. *Demandes fondées sur des droits ; demandes fondées sur la raison ; demandes fondées sur la justice* : voilà le seul langage qui convienne aux descendants des Francs ; et quand ce ne serait pas aux descendants des Francs, à des hommes que le glaive de la conquête n'a pas terrassés, et qui portent la face vers le Ciel » (2). Il est difficile de faire confiance aux Monarques. Saint Just dira : « On ne règne pas innocemment ». Guibert est convaincu que le pouvoir royal entraîne une fatalité de tyrannie : « ... car, ainsi que vous cherchez la liberté, les Rois tendent à la puissance, et même quand la conscience de leur cœur et la justesse de leur esprit les élève au-dessus de son attrait, il se trouve autour d'eux des esclaves et des parasites qui, jouissant ou vivant des abus du pouvoir, les y rattachent sous mille prétextes » (3).

La réaction ne se fait pas attendre. La Cour s'indigne que l'homme entre les mains de qui se trouve l'armée professe publiquement des opinions si scandaleuses. Elle exige et elle obtient sa démission. Guibert meurt de chagrin l'année suivante, en mai 1790, à l'âge de quarante-sept ans.

Futile victoire. Les dés sont jetés. L'armée tout entière, sauf les régiments suisses qui défendront les Tuileries, sera fidèle à l'Assemblée et Mirabeau jouera sur le velours en défiant une force de baïonnettes à la dévotion du parti des réformes.

Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit des illusions et des contradictions d'un officier noble qui s'est mis dans la tête, peut-être en dirigeant en Corse les mercenaires du Roi contre les patriotes de Paoli, qu'il n'y avait d'armée valable et digne que nationale, que le soldat devait être citoyen et le citoyen

soldat, et qui, pour rendre la troupe plus efficace et la guerre moins meurtrière, eut l'idée qui devait se révéler à la fois géniale et désastreuse, de préconiser quelque chose d'analogue à la conscription et qui y conduisait tout droit.

§ 1. *Le théoricien d'Ancien Régime.*

L'*Essai général de Tactique* est précédé d'un *Discours préliminaire sur l'Etat actuel de la Politique et de la Science militaire en Europe*. Le langage, certes, n'est pas celui de la Convention, mais, avec une vingtaine d'années d'avance, c'est celui de la Constituante. Dans la dédicace, l'auteur souhaite que le maître et les sujets du royaume puissent s'honorer du titre de citoyens. Il la conclut en ces termes : « Le délire d'un citoyen qui rêve au bonheur de sa patrie a quelque chose de respectable ». Dans le *Discours préliminaire*, il imagine un souverain idéal remettant au peuple des pouvoirs dont il n'a pas abusé et acceptant de se soumettre aux lois que la nation choisira.

L'auteur tient la guerre pour une calamité. Mais elle est éternelle. L'art de se nuire est le premier qu'inventèrent les hommes (4). Heureusement, avec le temps, la fureur aveugle des premiers chocs s'est atténuée et, petit à petit, s'est introduit un nouveau genre de guerre où l'on use plus de science et de mouvements que de combats (5). Les batailles des premiers âges sont grossières, acharnées et meurtrières : on lutte multitude contre multitude, hasard contre ignorance. Les pertes sont effroyables :

« Chacun voulait combattre : chacun voulait avoir part au danger et à la gloire ; de là ces batailles si terribles et si sanglantes, que nos combats actuels, qui ne sont que des jeux auprès d'elles, nous les font presque regarder comme fabuleuses. Qu'on voie encore aujourd'hui deux nations sauvages violemment animées l'une contre l'autre, et ne con-

naissant pas l'usage de nos armes à feu : leurs braves s'assembleront, marcheront les uns aux autres, se joindront, et là, leur disposition sera de s'étendre pour pouvoir tous combattre et chercher chacun son homme. Ainsi se battent dans l'Amérique Septentrionale toutes les nations que les Européens n'ont pas formées et armées ; aussi leurs guerres finissent-elles quelquefois par la destruction entière du peuple vaincu ; ainsi ont combattu toutes les premières races d'hommes qui ont habité l'Europe jusqu'à ce que le hasard, l'ambition et le raisonnement aient fait naître parmi elles quelques lumières » (6).

Les progrès de la philosophie et de la tactique militaire ont contribué à faire disparaître ces hécatombes :

« On vient de voir comment la science militaire a substitué l'ordre oblique à l'ordre parallèle, et a rendu les batailles plus savantes et moins sanglantes. C'est un jeu de calcul et de combinaison qui a succédé à un jeu de hasard et de ruine. Il est heureux que la science militaire, qui est la science de la destruction, rende la guerre moins destructive en se perfectionnant. Il est heureux que ce puisse être l'habileté des généraux qui décide le sort des batailles, plutôt que la quantité de sang répandu. Enfin, dans un siècle où tous les arts ont fait des progrès, il est honorable, il est encourageant pour les militaires, que celui de la guerre se ressente de la propagation générale des lumières » (7).

Guibert s'en réjouit sincèrement, quand il s'abandonne à un amour de l'humanité, caractéristique de son temps et du clan des Encyclopédistes dont il fait partie. Mais quand il entre plus avant dans le détail de l'évolution militaire, il se montre moins enthousiaste. Avec la même bonne foi, il aperçoit soudain une décadence dans ce qu'il désignait à l'instant comme

un progrès. Il ne remarque même pas la contradiction, car c'est maintenant un autre aspect de la réalité qui le frappe. Pour mieux dire, tout à l'heure il s'exprimait en croyant, voici qu'il analyse en historien, qu'il tranche en moraliste, qu'il juge en expert. Certes, il admire une sorte de guerre où l'habileté des manœuvres décide de la victoire. A deux reprises, il donne en exemple Turenne et Montecuculli qui lors de « leur belle campagne » de 1765, s'observent, se côtoient, se menacent, se tâtent sans jamais se heurter, dans un pays de dix à douze lieues de long, sur quatre ou cinq de large. Pourtant, n'est-ce pas ? « ces grands hommes savaient bien précisément en quoi consistaient la honte et la gloire » (8).

Guibert les loue d'éviter la bataille plutôt que de la subir dans des conditions défavorables. Mais, quand il constate que depuis la fin du dernier siècle, on ne pourrait citer une bataille « où les armées aient engagé le combat sur tout le front », quand il explique comment il n'arrive plus que des « affaires de postes », à cause de « la nécessité où sont les Etats de ne pas compromettre au hasard d'une action générale des armées qui font toutes leurs forces et leurs destinées » (9), il se rend compte que cette sorte de guerre ne peut être décisive. Celle des âges barbares était efficace, « elle était sans art, tandis que les batailles actuelles, avoue-t-il, quand elles sont livrées par des généraux habiles, ne peuvent jamais avoir de grands résultats ».

Cependant, les soldats sont toujours mieux armés et les troupes toujours plus nombreuses. Mais Guibert n'est pas persuadé que ce soit là des progrès. Pour lui, l'arme courte est l'arme du brave : les armes s'allongent quand la vaillance diminue ; on recourt aux armes de jet, « on cherche à mettre le plus d'intervalles qu'on peut entre l'ennemi et soi » (10). L'invention de la poudre fut désastreuse pour l'art militaire :

« elle ne fit que fournir de nouveaux moyens de destruction, et porter le dernier coup à la chevalerie : institution

que nos siècles de lumière doivent envier à ces temps d'ignorance ! Les armes à feu retardèrent vraisemblablement le progrès de la tactique ; parce qu'alors les armées s'approchèrent moins, et qu'il entra encore plus de hasard et moins de combinaisons dans les batailles » (11).

Tous les peuples ont adopté les armes à feu. Sans doute, celles-ci ont-elles assez prouvé leur supériorité, mais Guibert soupçonne une autre cause à leur engouement : c'est que les nations « étant toutes devenues molles, oisives, maladroites, inexpertes aux exercices de corps, elles ont dû préférer de concert une arme qui n'exige ni courage, ni force, ni adresse ». Sur ce point, Guibert demeure bien de sa caste. Il l'est davantage encore dans sa sévérité à l'égard de l'artillerie. Il ne veut pas qu'on l'appelle une arme, elle n'est, à ses yeux, qu'un *accessoire* utile et important : « Cette distinction entre *arme* et *accessoire* paraîtra peut-être un peu sophistiquée. Elle est cependant nécessaire pour donner une idée précise de l'objet de l'artillerie ; car, par le mot d'*arme*, on ne peut précisément entendre que l'infanterie ou la cavalerie ; tandis que celui d'*accessoire* convient parfaitement à ces moyens étrangers dont l'imagination humaine a cherché, dans tous les siècles, à augmenter la force des combattants » (12).

Il énumère ces moyens étrangers : éléphants, chars armés de faux, catapultes, balistes, onagres, etc... Il ne les tient pas en haute estime. Ils lui apparaissent chaque fois comme un signe de décadence. Les Romains les multiplièrent quand la vaillance leur fit défaut. S'il ne suit pas ceux qui jugent l'artillerie un moyen « plus embarrassant qu'utile, plus bruyant que meurtrier », il approuve encore moins le mémoire manuscrit d'un groupe d'officiers, qu'il a eu sous les yeux, où les canons sont nommés l'âme de l'armée et qui désigne l'artillerie comme l'arme qui décide de la victoire (13). Il admet tout au plus que, placée où il faut pour interdire un débouché, elle peut

faire « beaucoup de mal et encore plus de frayeur ». Mais il consacre un chapitre entier aux « Inconvénients d'une artillerie trop nombreuse », où il trace un tableau impressionnant des divers malheurs qui guettent le général assez imprudent pour s'être confié à cette arme <sup>(14)</sup>. Il a demandé 400 canons lesquels exigent 2.000 voitures pour leur service. Il est donc encombré de 2.400 attelages qui font, au moins, 9.600 chevaux et plus de 2.000 conducteurs : « Voyez, triomphe Guibert, le ruineux entretien de tant d'attirail » <sup>(15)</sup>. Et il faut, en outre, compter les canonniers et leurs servants.

L'auteur est indigné : il consent difficilement à voir « la même quantité de soldats qui, du temps des Turenne et des Gustave composait une armée, ne servir aujourd'hui qu'à la manœuvre des machines de guerre d'une de nos armées » <sup>(16)</sup>. A cause de l'artillerie, toutes les opérations sont subordonnées à des calculs de subsistance : « Dès lors, plus rien de grand, plus de science militaire ». Cette fausse et dangereuse puissance qui paralyse les manœuvres met celui qui s'en sert à la merci de l'ennemi <sup>(17)</sup>.

L'importance croissante de l'artillerie paraît à Guibert, avec le gonflement des effectifs, les deux vices qui nuisent le plus à la perfection de la tactique militaire, et, d'autre part, les plus « funestes à l'humanité » <sup>(18)</sup>. Il invoque l'autorité de Turenne écrivant : « Toute armée de plus de 50.000 hommes est incommode pour celui qui commande et pour ceux qui la composent » <sup>(19)</sup>. Tout au long de son ouvrage, il souligne les défauts des armées nombreuses, difficiles à manier, à entretenir, à faire manœuvrer avec aisance et rapidité.

Par ces différents traits, le comte Jacques Antoine Hippolyte de Guibert révèle ses origines et les préjugés de sa classe, de son temps, de sa profession. Dans le même esprit, il n'approuve pas que le premier rang de l'infanterie s'agenouille pour tirer : « Je ne vois rien de si ridicule et de si peu mili-

taire que cette gémulation ». Il doute qu'on parvienne ensuite à faire quitter cette posture aux soldats. Il déconseille, d'autre part, le feu de charge, il craint que de tirer en marchant ne détruise l'alignement de la troupe. Alors la ligne ne serait plus que « masse et désordre ». Un demi-siècle avant Clausewitz, il imagine et il énonce le principe de l'ascension à l'extrême, mais il n'y voit qu'une *fausse combinaison* : « C'est toujours l'ennemi qui donne la loi. S'il met deux cents escadrons en campagne, on se croit battu, dès qu'on ne lui en oppose pas au moins deux cents » <sup>(20)</sup>. Enfin, une certaine préférence sentimentale et tenace pour l'arme blanche « seul genre de combat favorable au courage et à l'adresse » <sup>(21)</sup>, achève de démontrer à quel point il est éloigné d'avoir complètement dépouillé le vieil homme. A chaque instant, mais dans les détails exclusivement, ses opinions reproduisent celles de la presque unanimité des théories militaires du XVIII<sup>me</sup> siècle. L'étonnant n'est pas qu'il les partage, c'est qu'à côté d'elles, il en professe d'autres, qu'il est seul, peut-être, à concevoir et par où il se montre le représentant du parti des Philosophes dans le domaine militaire, et le héraut de la Révolution.

## § 2. *Le révolutionnaire.*

Guibert estime la tactique en usage à la fois savante et sans portée pratique. Tantôt il l'apprécie d'épargner les vies humaines. Tantôt, il regrette qu'elle se présente comme une manière de jeu, où les intérêts de la nation n'entrent pas en ligne de compte et dont on ne saurait espérer de victoire véritable.

Comment en espérer, si le soldat, l'instrument de la guerre, est un misérable que chacun méprise et qui n'a pas de quoi subsister ? Guibert affirme la vanité de toute réforme qui ne commencerait pas par augmenter une solde « immobile depuis deux cents ans, tandis que les denrées et les salaires ont, de

toute part, triplé et quadruplé autour d'elle ». Il trace une peinture éloquente et effroyable de la condition de l'homme de troupe, misérable, haï, vexé de toutes les façons. Il la conclut ainsi :

« ... c'est cet homme, souvent exténué par une modique nourriture, toujours réduit à boire de l'eau, privé de toute espèce de divertissements, humilié par l'indolente fainéantisme de la livrée, par le mépris du dernier bourgeois, par la dépense que le plus pauvre artisan fait pour sa récréation, les jours de dimanches et de fêtes ; c'est ce soldat, n'ayant au-dessous de lui, dans la classe des malheureux, que l'homme manquant de tout, ou ce journalier de nos campagnes, qui partage, avec sa famille, un pain trempé de sueur et de larmes ; c'est lui qui doit défendre la patrie et verser son sang pour elle ; c'est de lui qu'on a l'injustice d'exiger de l'honneur et des vertus » (22).

Comment s'étonner alors que les armées soient composées de la partie la plus vile et la plus décriée de la population, d'étrangers, de vagabonds, de hors-la-loi qui guettent le plus léger motif de quitter les drapeaux ? Guibert passe en revue les armées européennes et n'en découvre guère dont la base soit l'honneur et le patriotisme. Il voit partout les armées des gouvernements, nulle part celles des nations. Il admire Frédéric et, autant que ses amis, il en écrit l'éloge, mais il ne se leurre pas sur la nature de son armée. Il l'assimile à celle des gouvernements dont l'aveuglement militaire le déconcerte et qu'il reprend de ne pas calculer le nombre et la constitution de leurs troupes à partir de la population du pays et sur le génie national du peuple. Il n'existe pas d'Etat, selon lui « où la profession de soldat soit honorée ; où la jeunesse reçoive une éducation guerrière ; où les lois inspirent le courage et flétrissent la mollesse ; où la nation, en un mot, soit préparée par ses mœurs et ses préjugés à former une milice vigoureuse. Dans

cet Etat même [la Prusse] que nous appelons militaire, parce que son roi est un guerrier habile ; dans cet Etat qui s'est agrandi par les armes, qui n'existe et ne peut se flatter de conserver ses conquêtes que par elles, les troupes n'y sont pas plus vigoureusement constituées qu'ailleurs ; elles n'y sont point citoyennes ; elles y sont, plus qu'en aucune autre pays, un assemblage de stipendiaires, de vagabonds, d'étrangers, que l'inconstance ou la nécessité amène sous les drapeaux, et que la discipline y retient » (23).

Le soldat qui fait la guerre est au ban de la société. Le peuple, de son côté, n'a pas d'intérêt dans des querelles qui le concernent à peine. « Ne gagnant rien à vaincre, ne perdant rien à se laisser battre », il cherche avant tout à éviter la fatigue et le péril (24). La guerre est douce, elle n'est pas plus dure que la paix. Le vainqueur n'exige de l'habitant que des contributions moins lourdes, la plupart du temps, que les impôts réclamés par le souverain.

Reste le commandement : il est confié aux incapables, qui recherchent à la cour la faveur du monarque ou des ministres. C'est le brevet du roi, non le savoir, qui fait le général (25).

Guibert augure mal de l'avenir des pays où « presque toutes les grandes récompenses sont surprises par l'intrigue ; où la plupart d'entre elles deviennent des apanages héréditaires ; où le mérite languit, quand il est sans appui ; où le crédit peut s'avancer sans talents ; où faire fortune ne signifie plus acquérir de la réputation, mais amasser des richesses ; où l'on peut, en un mot, être à la fois couvert de dignités et d'infamie, de grades et d'ignorance ; servir mal l'Etat, et en posséder les premières charges ; avoir le blâme public, et jouir de la faveur du souverain » (26).

Dans ces conditions, comment ne pas condamner à la fois la guerre telle qu'elle se pratique et le principe même de la constitution des armées ? Guibert commence à mépriser une

manière de se battre qu'il continue pourtant à louer de sauvegarder les vies et les biens. Il accuse les gouvernements de consumer leurs forces sans décider leurs querelles :

« Ce sont des athlètes timides, couverts de plaies, et toujours armés, qui s'épuisent à s'observer et à se craindre ; s'attaquent de temps en temps, pour s'en imposer mutuellement sur leurs forces ; rendent des combats faibles comme eux ; les suspendent quand leur sang coule ; et conviennent d'une trêve, pour essayer leurs blessures » (27).

Pour lui, la solution n'est pas douteuse, elle figure à chaque page de ses deux volumes, en clair et entre les lignes. C'est la république. Il ne prononce pas le mot mais, constamment, il suggère ou définit la chose. Il fait preuve d'une constance et d'une divination miraculeuses. Il pressent, il se rappelle que la guerre ne fut, ne redeviendra sérieuse, qu'autant que le peuple, que la nation y prendront part. C'est en ce point qu'il est plus révolutionnaire que tous les Philosophes réunis. On dirait qu'il sait qu'il existe entre la guerre et la démocratie une mutuelle connivence, une complicité naturelle et féconde, car c'est dans la république seule que l'Etat est tout entier militaire. Il sait choisir des exemples : il en appelle aux Romains et aux Suisses, aux pays où chaque habitant est un défenseur du sol parce qu'il participe au gouvernement de la nation (28). Quand il condamne les armées de son temps, il excepte les milices de Suisse, de Suède et d'Angleterre. Pour celles de Suède, il précise qu'il entend désigner les *régiments nationaux* dont les soldats sont payés en fonds de terre, sur lesquels ils habitent. De l'armée anglaise, il prend soin d'exclure les troupes professionnelles, car, dans cette dernière nation, remarque-t-il « toute républicaine, toute libre qu'elle se vante d'être, comme c'est la Cour qui dispose des emplois et des récompenses, on l'a vue, plus d'une fois, se servir de ces troupes contre le peuple et contre ses franchises » (29).

Guibert n'hésite pas à attribuer à la manière de conduire la guerre des motifs et des arrière-pensées où il anticipe, avec une audace extraordinaire, la doctrine de la lutte des classes. Rien de plus significatif à cet égard, que sa théorie des places fortes. Il ne croit pas à leur valeur, ni à celle des positions. Il ne se contente pas de les accuser de fixer inutilement les opérations militaires :

« Dans les pays couverts de places, comme la Flandre, la guerre prit un caractère de routine et de mollesse, qui n'est certainement pas celui du génie. On put à peu près calculer ce que chaque campagne devait produire. Une ou deux batailles, la plupart du temps conduites et décidées par le hasard, s'y donnent ou s'y reçoivent, soit pour couvrir des places, soit pour préparer ou couvrir des sièges. Celui qui les perd se retire derrière ces places, et celui qui les gagne, fait ou finit tranquillement quelques sièges. La campagne suivante, c'est la même chose, et ainsi des autres jusqu'à ce qu'un des deux partis se sentant à ses dernières ressources, se hâte de conclure la paix » (30).

Il insinue que l'importance qu'on leur accorde ne s'explique que par la nécessité où sont les gouvernements de maintenir la guerre hors du territoire national, où le peuple pourrait profiter de la présence des ennemis et du trouble des combats pour se retourner contre ses maîtres car, nul n'ignore qu'il est « mécontent, misérable et dans une situation qu'aucune révolution ne peut empirer » (31). En fait, rien de plus conventionnel que le rôle qu'on assigne aux places fortes. Qu'un capitaine audacieux les néglige et les voilà sans objet : « Reste à savoir si un général, homme de génie, à la tête d'une armée qu'il aurait accoutumée à la patience, à la sobriété, aux choses grandes et fortes, n'oserait pas laisser derrière lui toutes ces prétendues barrières, et porter la guerre dans l'intérieur des Etats, aux capitales même. Les doutes, que je propose ici,

serviront peut-être à faire voir que, si les places retiennent l'ennemi sur les frontières, et éloignent la guerre du cœur des Etats, c'est plutôt à cause de l'espèce et de la similitude de nos constitutions, à cause de la routine de guerre que nous avons adoptée, que par rapport aux obstacles réels qu'elles opposent. Mais il ne s'agit pas de la manière dont la guerre pourrait se faire, il s'agit de celle dont elle se fait » (32).

Pour la même raison, les gouvernements redoutent les vertus guerrières dans le peuple et même dans les troupes, car la contagion pourrait être rapide de l'armée à la population : en favorisant ces vertus redoutables, ils craignent qu'elles ne se répandent chez les citoyens et ne les arment « contre les abus qui les oppriment » (33).

Guibert croit ainsi découvrir la vraie raison de la guerre factice, où les rois opposent des régiments de mercenaires, qu'ils entretiennent à grands frais : la peur d'armer les citoyens. Mais il suffit de changer la nature du gouvernement et tout est résolu. L'armée devient invincible comme celle des Romains ou des Suisses, parce que du même coup les soldats chérissent une patrie qu'ils ne distinguent plus d'eux-mêmes ; ils aiment la gloire, ils recherchent les périls et les sacrifices.

L'état actuel s'explique aisément : « Dans la plupart des pays de l'Europe, les intérêts du peuple et ceux du gouvernement sont très séparés ; le patriotisme n'est qu'un mot ; les citoyens ne sont pas soldats ; les soldats ne sont pas citoyens ; les guerres ne sont pas les querelles de la nation, elles sont celles du ministère ou du souverain ; cependant elles ne se soutiennent qu'à prix d'argent et au moyen des impôts » (34). Au contraire, si la guerre devient l'affaire de la nation, si tout soldat est citoyen et tout citoyen soldat, c'est-à-dire si l'on établit le suffrage universel et le service militaire obligatoire, la situation est transformée du tout au tout. L'enthousiasme de Guibert se donne libre cours : « Mais qu'il existe un Etat libre, un peuple qui ait des mœurs, des vertus, du courage, du patrio-

tisme ; un peuple qui fasse la guerre à peu de frais, parce que tous les citoyens s'armeront pour la défense commune, sans exiger de salaire ; un peuple qui se gouverne par lui-même, et qui par conséquent, dans les temps de crise, mette nécessairement à sa tête l'homme le plus éclairé et le plus digne, je dirai qu'un tel pays peut se passer de places, qu'il doit même s'en passer, afin de conserver sa liberté, qu'en n'ayant point de places, il ne court aucun risque d'être subjugué : premièrement il y a à parier que ses armées plus braves, mieux constituées, mieux commandées, arrêteront l'ennemi sur la frontière ; si le contraire arrive, l'Etat ne sera pas en danger pour la perte de quelques lieues de pays, ses citoyens se rassembleront de toutes parts contre l'ennemi commun. Plus l'ennemi aura de succès, plus il faudra qu'il s'étende, et qu'il s'affaiblisse : où sera l'ennemi, là sera la frontière, parce que, si je peux m'exprimer ainsi, l'Etat ne fera que se replier sur lui-même, et que partout où il restera de la terre et des hommes, l'Etat subsistera encore » (35).

### § 3. *Presentiment de la nation en armes.*

A ce point, Guibert oublie les mérites qu'il reconnaissait à une guerre savante, civilisée, humaine. Il est guidé par la possibilité qu'il entrevoit d'un régime qui donnerait à l'armée la certitude de la victoire et qui justifierait la guerre elle-même en lui assignant comme fonction de garantir la liberté des citoyens contre les entreprises de la tyrannie, c'est-à-dire, qui la transformerait en facteur de progrès, qui la ferait servir à la diffusion des Lumières.

Toutefois, un scrupule passager, une nostalgie d'un instant retiennent l'auteur à la pensée que, dans la nouvelle guerre qu'il imagine, les belligérants ne se conduiront plus avec la mesure et la prudence des généraux manouvriers. Mais cet excès de délicatesse n'est-il pas contraire à la nature même de la guerre ? « A voir cela sous le point de vue de la philosophie

et de l'humanité, il peut être heureux que, soit l'effet des places, soit celui de la routine établie, les guerres se passent ainsi en petites opérations, en alternatives de places prises et reprises, au lieu de conquérir et de ravager comme elles faisaient autrefois. Mais à envisager l'objet militaire, l'art de la guerre y a sans doute perdu, puisque ses effets sont moins grands, puisque enfin ils ne remplissent pas le premier et le malheureux but qu'ils doivent avoir, celui de faire le plus de mal possible à l'ennemi, et de décider promptement les querelles des nations » (36).

A un peuple où les responsabilités civiles et militaires incombent à chaque habitant, la domination du continent est promise. Qui pourrait lui résister ? Il suffit d'imaginer son existence pour s'apercevoir qu'aucun obstacle ne l'arrêtera dans ses conquêtes : « Mais supposons qu'il s'élevât en Europe, un peuple, vigoureux de génie, de moyens, et de gouvernement ; un peuple, qui joignît à des vertus austères et à une milice nationale, un plan fixe d'agrandissement, qui ne perdît pas de vue ce système, qui, sachant faire la guerre à peu de frais, et subsister par ses victoires, ne fût pas réduit à poser les armes, par des calculs de finance. On verrait ce peuple subjugué ses voisins, et renverser nos faibles constitutions, comme l'aquilon plie de frêles roseaux » (37).

Ici, le futur rapporteur du conseil d'administration de la Guerre franchit le pas décisif. Son ardeur démocratique l'entraîne à faire bon marché des règles d'humanité et des tempéraments qu'il remerciait tout à l'heure la philosophie et les progrès de la raison d'avoir inventés, puis répandus, pour atténuer la brutalité des combats. Il prévoit qu'un nouveau genre de guerre va s'installer dans les mœurs et que les peuples prenant les armes pour leur propre compte, ne mèneront pas les opérations comme autrefois. C'en est fait de la circonspection et de la mollesse des ministres effrayés par les premiers revers et pressés de conclure la paix contre la cession de quelque

lambeau de territoire. Le temps est passé du détachement des généraux soucieux de prouver leur habileté et de ménager les effectifs qu'on leur a confiés, des opérations menées avec les ressources d'un trésor limité et des régiments irremplaçables. La guerre, cette fois, ne consistera plus en une série d'adroites manœuvres sans décision. On la fera avec fureur et avec passion.

Guibert ne recule pas au moment de l'imaginer implacable. Il légitime d'avance les violences et les excès mêmes des soldats-citoyens d'un peuple conscient de ses droits et sachant les exercer : « Terrible dans sa colère, il portera chez son ennemi la flamme et le fer. Il épouvantera, par ses vengeances, tous les peuples qui pourraient être tentés de troubler son repos. Et qu'on n'appelle pas barbare, violation des prétendues lois de la guerre, ces représailles fondées sur les lois de la nature. On est venu insulter ce peuple heureux et pacifique. Il se soulève, il quitte ses foyers. Il périra jusqu'au dernier, s'il le faut ; mais il obtiendra satisfaction, il se vengera, il assurera, par l'éclat de cette vengeance, son repos futur » (38).

Il ne s'agit pas d'un morceau d'éloquence isolé. Dans le détail aussi, à chaque occasion, Guibert conseille de changer les institutions militaires dans le sens exigé par une si grave transformation. Sans doute, il ne la croit pas imminente. A vrai dire, elle lui apparaît plutôt comme un idéal que comme une possibilité. Il ne recommande pas la conscription. Il se contente, en attendant ce qu'il nomme « une révolution presque miraculeuse » (39), de proposer les réformes qu'il estime réalisables. Il veut que le soldat soit honoré, qu'on l'instruise loin de Paris « tombeau des talents », centre de corruption, d'oisiveté, d'ambition et d'indiscipline, où se forment toujours « la Fronde et la Ligue ». Car il faut que le soldat soit robuste et moral. Il faut aussi qu'il soit bien payé. Guibert, on l'a vu, demande qu'on ajuste enfin le taux de la solde au coût de la vie. Il réclame aussi des secours pour sa vieillesse, pour ses

blessures, pour ses infirmités, pour sa femme, pour ses enfants, mais dans le but avoué d'attacher le soldat à sa profession et pour lui faire « désirer la guerre et trouver à la guerre des récompenses » (40).

De même, s'il est hostile aux forteresses, c'est qu'il croit qu'une armée citoyenne pourrait s'en passer, parce qu'elle serait offensive et plus mobile, parce qu'elle conduirait la guerre plus vigoureusement. Il critique le système des « entrepreneurs » pour assurer l'entretien de l'armée et constituer les magasins de vivres. Il le trouve trop coûteux, trop lent, trop embarrassant, source de mille mésententes entre le général et l'entreprise. Mais c'est pour conseiller de vivre sur le pays ennemi. Il entend que l'armée subsiste « du fruit de ses conquêtes ». Il déplore que ce soit un art tout à fait inconnu que « celui de savoir faire servir la guerre à nourrir la guerre » (41). Aussi préconise-t-il la réquisition de la nourriture, du fourrage, des moyens de transport, du personnel nécessaire à la distribution et à la manutention. Ses exigences sont étendues : « Enfin, si je suis dans un pays ennemi et que ce pays soit abondant, je suspends les dépenses de la régie pour tout le temps qu'il peut y fournir : je vis à ses frais. Je les suspends à plus forte raison, si j'y entre en quartier d'hiver : je fais faire les livraisons par le pays, ainsi que les emmagasineurs, les fournitures, les comptabilités. Là, je veux que les troupes soient dédommagées de la fatigue de la campagne, qu'elles vivent chez l'habitant, qu'elles mettent leur solde en réserve. Je règle ce qu'elles peuvent exiger, sur un pied raisonnable, et dans l'espoir de denrées que le pays consomme » (42).

En revanche, il prévoit une discipline de fer pour réprimer le moindre désordre, la plus vénielle exaction. Surtout, il pense à des troupes exemplaires qu'il imagine sur le modèle des légions romaines et qu'il voit volontiers irréprochables, inaccessibles à l'attrait du pillage et du butin.

Il n'empêche que cette initiative, comme les précédentes, aboutit à aggraver considérablement la portée, la nature, les conséquences d'un conflit. Il ne saurait en aller autrement, quand toutes supposent que la guerre est l'affaire de la nation et non pas qu'elle se livre sans que le peuple s'en préoccupe, sans qu'il y soit intéressé, sans qu'il y participe. En un mot, Guibert cherche à introduire la population dans l'armée et les nations dans la guerre. Par une étrange illusion, il se persuade à bon compte que la milice nationale sera peu nombreuse et peu coûteuse. Il accorde ses différents vœux en refusant de voir qu'ils sont incompatibles. Un proche avenir va ruiner cette partie trop ingénue de ses spéculations : l'armée citoyenne, c'est inévitablement celle que recrutent la levée en masse et la conscription.

\*\*

Guibert apparaît tour à tour comme un officier noble, militaire de carrière, comme un lecteur des Philosophes, rêvant au bonheur de l'humanité, comme un « patriote » au sens où la Révolution française va l'entendre et enfin comme le théoricien implacable dont les préférences sont susceptibles de déchaîner des maux infiniment plus dangereux que les vices qu'il reprend et qui, du moins, limitaient la quantité de sang répandu. s'ils irritaient le stratège avide de grandes actions. Ces trois aspects ne sont ni séparés, ni successifs. Ils apparaissent, au contraire, simultanés et inextricables : d'où, dans le même temps, sa prédilection pour l'arme blanche et ses réserves au sujet de l'artillerie, l'idéal d'une milice nationale, honorée et honorable, bien instruite et bien commandée, et aussi, la menace et la conception d'une guerre terrible et opiniâtre contre les ennemis de la patrie. Il s'exprime tantôt comme le Maréchal de Saxe, tantôt comme Montesquieu et tantôt comme Saint-Just, selon qu'il expose les vaines certitudes de son temps, les vœux de sa sensibilité ou la logique de son fanatisme.

En tout cas, on a peut-être trop communément et trop rapidement admis que, lors de la Révolution française, la levée en masse fut une sorte d'expédient désespéré auquel recourut un gouvernement affolé par la grandeur du péril. De même, il ne peut paraître entièrement exact que la tactique des armées de l'An II découle exclusivement de l'inexpérience des généraux et des soldats. La lecture de Guibert montre que l'une et l'autre correspondent à une doctrine déjà vieille de vingt ans, élaborée par un des théoriciens les plus admirés du siècle et, sans doute, objet de discussions passionnées et d'adhésions ferventes. D'avance, elle analyse les conditions d'un nouveau modèle de recrutement, elle élabore une nouvelle stratégie, elle peint l'état d'esprit du futur combattant. Elle prévoit la violence de la guerre, la mobilité des troupes, le dédain des conventions, la hardiesse des manœuvres, la réquisition des recrues, la fréquence et l'acharnement des batailles, leur caractère décisif. L'ouvrage connut un succès exceptionnel, il est impossible qu'il n'ait pas été médité par le corps restreint des officiers de fortune qui, au dire d'Ulrich, rassemblaient en leur groupe toutes les compétences et tout le dévouement de l'armée royale. C'est là qu'ils ont puisé, avec leur conception de la guerre et leur désir de réformes, des raisons plus générales de détester ces privilèges qui leur interdisent tout avancement, depuis que l'ordonnance du 22 mai 1781 exige quatre quartiers de noblesse pour l'accès aux grades supérieurs.

En 1789, dès le début, leur loyalisme est acquis à l'Assemblée et leurs émules animés de la haine des despotes décident bientôt d'affranchir les peuples de la servitude. Il ne s'agit pas, cependant, de nier la part des tâtonnements heureux ou malheureux, celle des initiatives hasardeuses ou forcées par les événements, celle du génie d'un Carnot ou d'un Bonaparte, dans la refonte des institutions militaires et la transformation de la pratique de la guerre au cours de la Révolution et de l'Empire. Simplement, il ne faut pas croire que ces grands

changements n'avaient pas été conçus auparavant et souhaités par contraste avec les mœurs de l'époque. Surtout, ils sont liés à la révolution politique.

Si les sujets deviennent des citoyens, la guerre devient l'affaire de la nation et non plus celle du gouvernement. Les citoyens sont enrôlés pour la défense ou le triomphe de la patrie. Et la guerre change de nature. Il est vain de se demander si Guibert est amené par l'ardeur de sa conviction philosophique à accepter d'envisager cette sorte atroce de conflit si différente de celle qu'il connaît ou si c'est à l'inverse, parce qu'il rêve d'une guerre sérieuse et d'une armée citoyenne, qu'il est conduit à désirer le régime politique qui les entraîne. Les deux métamorphoses sont jumelées et indissociables. Guibert les décrit et meurt avant qu'elles ne se produisent. Clausewitz y assiste et les analyse quand elles sont survenues. Mais c'est du même phénomène qu'ils s'occupent, l'un avec plus de présence et d'émotion, l'autre avec plus d'exactitude et de sang-froid.

Une fois de plus, la réalité a dépassé l'imagination. Il n'est pas sûr, que s'il avait vécu plus longtemps, Guibert n'aurait pas changé d'avis sur ce patriotisme qui l'anime d'abord.

Certes il ne partageait pas les stupéfiantes illusions du pasteur, député à l'Assemblée Constituante et futur Conventionnel Jean-Paul Rabaut - St-Etienne, qui écrit en 1791 :

« Tout nous annonce un temps où finiront les folies nationales appelées *guerres*. Déjà la rage des hordes primitives s'est affaiblie, les guerres sont moins acharnées que chez les peuples sauvages et ignorants ; les légions se foudroient avec politesse ; les héros se saluent avant de tuer ; les soldats ennemis se visitent avant la bataille, comme on soupe ensemble avant de jouer. Ce ne sont plus les nations qui se battent ni même les rois, mais les armées et des hommes payés ; ce sont des parties de jeu où l'on ne joue que sa mise

et non le tout : enfin les guerres, qui étaient jadis une fureur, ne sont déjà plus qu'une folie » (43).

Pourtant, il n'est nullement impossible que cet Encyclopédiste, témoin de la conscription et de la Terreur, n'ait souscrit à la révolte de Volney s'écriant dans ses *Leçons d'Histoire*, publiées en 1800, mais professées à l'École Normale en 1795 :

« Après nous être affranchis du fanatisme juif, repoussons ce fanatisme vandale ou romain, qui, sous des dénominations politiques, nous retrace les fureurs du monde religieux ; repoussons cette doctrine sauvage, qui, par la résurrection des haines nationales, ramène dans l'Europe policée les mœurs des hordes barbares » (44).

Aucun argument péremptoire ne permet de l'affirmer ou de le contester. Son œuvre contient trop de contradictions pour que l'une et l'autre opinions n'apparaissent pas également probables. Et l'on sait de reste que les Révolutions, d'ordinaire, désespèrent le plus ceux qui les ont rêvées.

## NOTES

(1) *Projet de Discours d'un citoyen aux trois ordres de l'Assemblée de Berry*, 1789, s.l., p. 15.

(2) *Ibid.*, p. 20.

(3) *Ibid.*, p. 27.

(4) Discours préliminaire, pp. XXV-XXVI.

(5) *Essai Général de Tactique*, t. II, p. 5.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 28.

(7) *Ibid.*, t. II, pp. 30-31.

(8) II, pp. 5, 74.

(9) II, pp. 29-30.

(10) I, p. 104.

(11) Discours Préliminaire, Partie II, p. XXIX.

(12) *Essai sur la Tactique de l'Artillerie*, p. 135.

(13) *Ibid.*, I, pp. 142-146.

(14) *Ibid.*, *Essai sur la Tactique de l'Artillerie*, ch. III, (t. I, pp. 142-146).

(15) *Ibid.*, p. 144.

(16) *Ibid.*, pp. 145-146.

(17) *Ibid.*, Discours préliminaire, I, XXX.

(18) *Ibid.*, p. 144.

(19) II, p. 41.

(20) I, p. 99.

(21) I, p. 45.

(22) *Essai général de Tactique*, pp. 16-17, n. a.

(23) Discours préliminaire, partie II, p. XXXVIII.

(24) *Essai général de tactique*, t. I, p. 10.

(25) *Ibid.*, II, pp. 38-40. Il y a là, en trois pages, une satire magistrale et digne d'une anthologie, de la façon dont une guerre est décidée, menée, poursuivie par un cabinet et des militaires incompetents.

(26) Discours préliminaire, partie II, p. XIX-XX.

(27) *Ibid.*, partie I, p. IX.

(28) I, p. 14.

(29) Introduction, pp. 8-9.

(30) *Essai général de tactique*, t. II, p. 88.

(31) *Ibid.*, t. II, p. 92.

(32) *Ibid.*, t. II, pp. 91-92. De même pour les positions, qu'on suppose invincibles seulement parce qu'on attaque toujours de front. Mais cet usage ne fait que traduire une convention purement arbitraire : « Telle est la routine des idées reçues que, comme on n'a pas encore vu d'armée attaquée par derrière, on ne songe pas que cela puisse être. Rien n'est cependant plus possible. » (*Essai général*, II, p. 104).

(33) Discours préliminaire, I, p. XVIII.

(34) *Essai général*, II, p. 92.

(35) *Ibid.*, loc. cit.

(36) *Essai général*, t. II, p. 89.

(37) Discours préliminaire, I, p. VII.

(38) *Ibid.*, I, p. XXIII.

(39) *Essai général*, t. I, p. 16.

(40) *Essai général*, I, p. 16.

(41) *Ibid.*, t. II, pp. 122-123.

(42) *Ibid.*, t. II, p. 125.

(43) J. P. Rabaut, *Réflexions politiques sur les Circonstances présentes*. Paris, 1791, Réfl. LX.

(44) Cité par Arnold Toynbee, *A Study of history*, vol. IV, Londres, 1939, p. 161, n. 2.

V

AVENEMENT DE LA GUERRE NATIONALE

**D**U strict point de vue militaire, la Guerre des Camisards, au début du siècle, aurait pu ouvrir les yeux sur les possibilités d'une armée populaire se battant par conviction. Elle fut, en effet, une « mauvaise guerre », une guerre non-conventionnelle, acharnée et impitoyable. Bâville, qui traquait les rebelles et qui était souvent battu par eux, ne leur reprochait pas seulement de tuer, mais aussi (de manière combien significative) de se faire massacrer plutôt que de se rendre. Il écrivait à Chamillart, Ministre de la guerre : « On a remarqué que pas un de ces scélérats n'a voulu demander quartier et qu'ils se sont laissé tuer avec une férocité extraordinaire ». Mais le ressort national avait fait défaut. La noblesse et la bourgeoisie « religionnaires » s'étaient montrées timides ou divisées. Les opérations, malgré leur ampleur, n'avaient jamais paru d'une guerre, mais d'une répression.

Au contraire, quand en 1789, soit dix-sept ans après la publication de l'*Essai Général de Tactique*, la convocation par Louis XVI des États Généraux déclenche un processus irréversible, la situation est toute différente. Après l'expérience

doublément probante de l'expédition de Corse et de la révolte des Américains, l'armée, cette fois, est convaincue : techniciens et idéologues sont d'accord pour souhaiter, sinon la République, du moins le régime qui assurera cette transformation radicale des institutions et des mœurs militaires qu'ils tiennent maintenant pour indispensable. Certes, les nobles émigreront en masse, mais ils n'appartiennent à l'armée que quelques jours par an. Au contraire, l'âme, l'intelligence et le squelette de l'armée, c'est-à-dire le petit corps des officiers de fortune, a très vivement conscience de la nécessité des réformes vite réclamées par les Etats généraux et des bienfaits qu'en retireront l'Armée et la Nation, désormais indissolublement unies.

Choix décisif et caractéristique : l'armée se soustrait au pouvoir royal et se met à la disposition de l'Assemblée Nationale. Il n'y aura que les régiments mercenaires suisses pour se faire tuer en défense de la monarchie. Entre-temps, les officiers aux idées avancées ont connu en Amérique la guerre réelle : ils ont assisté et contribué à la défaite des troupes anglaises par une milice civique et par des partis de rebelles pour la plupart dépourvus d'instruction, insoucieux des conventions et de la tactique traditionnelles, attaquant en ordre dispersé, s'abritant pour tirer et qui, invisibles, inaccessibles et meurtriers, retournaient contre les régiments anglais les ruses apprises des Indiens.

Toutes choses égales d'ailleurs, c'est la répétition de Morat : une irréfutable démonstration de la fragilité de la guerre formelle. Il devient clair qu'elle est un jeu, où il suffit pour gagner de ne pas respecter les règles, c'est-à-dire qu'il suffit de tenir pour un jeu. De fait, la stratégie du XVIII<sup>me</sup> siècle ne survivra pas à la Révolution Française. L'avènement de la démocratie est virtuellement celui de la guerre totale. Car la République ne différencie pas les droits du citoyen et les devoirs du soldat. Dès 1789, Dubois-Crancé s'écrie que « tout citoyen doit être soldat et tout soldat citoyen ».

### § 1. *Le Soldat-citoyen.*

Le 28 février 1790, la Constituante adopte une loi qui abolit la vénalité des charges dans l'armée, qui rend tout grade ou emploi militaire accessible à chacun, qui établit que nul ne peut être cassé ou destitué sans jugement. La lenteur des examens ne permet pas de combler assez vite les vides provoqués par l'émigration. On en abandonne le principe et on n'exige plus qu'un certificat de civisme pour nommer les sous-lieutenants. L'armée est recrutée par engagements volontaires. S'enrôler, c'est se montrer patriote et bon républicain. Les deux termes sont synonymes. Cependant, si le nombre demandé des volontaires est dépassé en 1791, on doit recourir dès 1792 au tirage au sort, à la désignation par le vote et même au racolage de naguère : on « excite le citoyen » par le tambour, le vin et les primes. Les « volontaires » deviennent de moins en moins volontaires.

En 1791, dans *l'Esprit de la Révolution*, Saint-Just demande l'abolition de l'armée de métier et l'établissement de la conscription : « Supprimez et rendez à la glèbe cette innombrable foule de gens à la solde des lois... que la jeunesse, au lieu d'user sa vie parmi les délices et le vice oisif des capitales, attende dans l'armée de ligne l'époque de sa majorité ; qu'on n'acquière le droit de citoyen qu'après un service de quatre ans dans l'armée ; vous verrez bientôt la jeunesse plus sérieuse et l'amour de la patrie devenu une passion publique » (1).

On ne saurait lier plus clairement l'exercice des droits du citoyen et le passage par le service militaire. L'égalité devant la loi, c'est aussi l'égalité devant l'obligation de servir. L'idée de la conscription naît de la volonté de forger la République, avant d'être imposée par les nécessités de la défense du territoire. En attendant, l'armée est l'école de la démocratie : les officiers sont élus par leurs hommes. L'enthousiasme des recrues est beaucoup plus civique que militaire : il s'agit de bien

mériter de la patrie, de défendre la liberté, de combattre les tyrans.

Les soldats restent le plus souvent en contact avec les clubs et les sociétés populaires de leur ville : ils correspondent avec les comités, et reçoivent des encouragements. Une exaltation réciproque, une effervescence politique continue en sont les conséquences naturelles. Le 1<sup>er</sup> janvier 1793, la *Société des Amis de l'Égalité et de la République* de Neufchâteau écrit ce qui suit aux 1<sup>er</sup> et 12<sup>mes</sup> Bataillons de volontaires du département : « Vous êtes nos enfants, nos frères, nos amis ; vos dangers sont les nôtres : mais une lâche désertion nous aurait tous déshonorés. Achevez la conquête de la liberté et, après l'avoir affermie, revenez alors, frères et amis, occuper la place que de vrais républicains ont marquée pour les soldats de la Patrie et jouir de notre tendre amitié et de notre éternelle reconnaissance ». De Mayence, le 15 janvier, le Commandant du 1<sup>er</sup> Bataillon répond en ces termes : « J'ai donné lecture de votre adresse au 1<sup>er</sup> Bataillon des Vosges au bivouac, dans la neige, à la barbe de l'ennemi, qu'il n'a jamais redouté. Si les fatigues et les dangers de la guerre avaient pu, un instant, ébranler le courage et la constance de nos braves compagnons d'armes, l'impression qu'a faite sur eux votre adresse aurait suffi pour les faire rougir de leur faiblesse, mais ils n'ont point de reproches à se faire ; ils se sont montrés partout dignes de vous ; ils n'aspirent à la douce récompense que vous leur promettez que lorsque la paix et la liberté seront consolidées » (2). Réciproquement, du front, les recrues envoient sans cesse à l'Assemblée des adresses, des pétitions, des délégations. A chaque événement important, les régiments prennent position sur le problème du jour et font connaître leur avis. En général, ils font preuve d'un état d'esprit belliqueux et volontiers extrémiste. Ainsi, le 8<sup>me</sup> Bataillon du la Côte d'Or, en garnison à Bordeaux, proteste en ces termes, à la Convention, contre tout projet de paix prématuré : « La paix ! Non ! Point de paix tant qu'il existera des rois !... Quoi ?

La paix, quand à peine la République s'affermirait ? Quand le sang des défenseurs de la Patrie fume encore de toutes parts et crie vengeance ?... Non. Non ! Il ne faut pas seulement humilier l'orgueil des tyrans et s'endormir. Français, songez à vos serments : guerre éternelle aux rois » (3). On est loin de l'attitude du soudard à demi hors-la-loi, enrôlé par surprise et qui, une fois sa solde touchée, ne songe plus qu'à désertir à la première occasion. Les « martyrs de la liberté », comme on les nomme, sont conscients de leurs droits, de leurs sacrifices, de la grandeur de leur mission. Convaincus et désintéressés, ils respectent avec ostentation le bien d'autrui. Ils ont un faible pour la Prusse qui passe pour démocratique et dont ils appellent le roi le Citoyen Guillaume. De fait, les rapports sont cordiaux : au siège de Mayence, les officiers prussiens font jouer par leurs cliques *la Marseillaise* et le *Ça ira*. A Kirchheimbolanden, des chasseurs se déguisent avec ce qu'ils trouvent dans le vestiaire du théâtre du prince de Nassau. Attaqués, ils n'ont pas le temps de changer d'habits. Les Prussiens s'arrêtent de tirer sur les pierrots et sur les arlequins. Finalement, ils s'attablent avec eux.

\*  
\*\*

Les républicains sont ardents et prosélytes. Surtout, ils sont nombreux. La levée en masse, puis la conscription tirent d'une réserve pratiquement inépuisable, des effectifs sans rapports avec les maigres armées traditionnelles : le grand rassemblement de Châlons fait sur les Alliés une impression prodigieuse. A Jemmapes, c'est le nombre qui décide. A Hond-schoote, les Français sont quatre fois plus que les Anglo-Hanovriens. A Wattignies, l'aile droite française qui compte vingt-quatre mille hommes est plus nombreuse que l'armée autrichienne tout entière : « les plans de tactique sont en pure perte, écrit Mallet du Pan, contre ce ramas immense et ce débordement tumultueux ».

En février 1793, l'amalgame de Dubois-Crancé « règle » la fusion entre l'armée de ligne, c'est-à-dire l'ancienne armée royale et les volontaires. Le projet est soutenu par Saint-Just, ainsi que le principe de l'élection des officiers par la troupe, sauf, toutefois, au grade de chef d'armée : « Ce n'est pas seulement du nombre et de la discipline des soldats que vous devez attendre la victoire ; vous ne l'obtiendrez qu'en raison des progrès que l'esprit républicain aura faits dans l'armée » (\*).

La fusion s'effectue dans une atmosphère de liesse, on boit le « vin de l'alliance », on échange des serments de fraternité. A la fin de la Convention, on comptera cent-quatre-vingt-quinze demi-brigades composées chacune d'un bataillon de ligne et de deux de volontaires. Une telle masse correspond à un chiffre non seulement inusité, mais presque inconcevable à l'époque. Quelques mois après l'amalgame, les délégués des assemblées primaires des départements à la Fête de la Fédération du 10 août 1793, réclament la levée en masse dans une pétition présentée à la Convention : « Il faut donner un grand exemple à la terre, une leçon terrible aux tyrans ». Le décret est pris le 23 août. Il institue une mobilisation de la nation entière : « Dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. Les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances, les femmes feront les tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux, les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République ».

La production n'est pas oubliée : ainsi, pendant trois mois, tous les cordonniers devront remettre à l'intendance trois paires de chaussures par décade. Elles seront à bouts carrés, afin qu'on puisse repérer les civils qui en auraient achetés à des trafiquants.

### § 2. La Guerre véhémement.

Certes, l'armée nouvelle apparaît comme une cohue turbulente, peu ou point instruite, mal équipée, et dont l'obéissance, consentie volontairement, reste capricieuse et toujours révocable. Cette obéissance est en tout cas plus enthousiaste que passive. Au temps de la moisson, les plus patriotes trouvent naturel de retourner à leur ferme. Les démissions et les congés abondent. Au début, on ne s'engage que pour une seule campagne et on se considère volontiers comme libre de quitter le service à sa guise, quand on estime en avoir assez fait pour la Patrie.

Cette attitude n'est pas surprenante : il faut penser que jamais le roi n'aurait imaginé pouvoir exiger le service militaire du moindre de ses sujets. La République, au début, ne songe pas davantage à s'arroger une prérogative aussi exorbitante. L'origine de la conscription, c'est la ferveur des citoyens. De même, la moralité militaire n'est pas transformée d'un coup. Certes, on châtie les pillards, mais la maraude est largement répandue et il arrive qu'on lève des contributions le « sabre sur la gorge ». Il est vrai que c'est pour le salut de la nation. Enfin, si la vertu républicaine est impeccable, la vertu tout court laisse parfois à désirer. A Spire, en mai 1795, Davout ne voit pas sans indignation « des femmes mises en réquisition dans plusieurs villages pour satisfaire d'infâmes désirs ».

\*

\*\*

L'inexpérience des généraux, le défaut de discipline et d'instruction de la multitude, n'entraînent finalement que des avantages : ils aboutissent à une stratégie mobile et belliqueuse qui houscule des formations paralysées. L'activité des tirailleurs et des voltigeurs déconcerte des soldats automates à qui la moindre initiative est interdite par le règlement. En face de

Cobourg, qui n'entreprend rien, qui fait la guerre paisiblement, en observant les conventions accréditées et qui, toujours, allègue qu'il lui manque cinq cents hommes, devant les vaines et savantes démonstrations d'un Wurmser ou d'un Brunswick qui, à Valmy, comme autrefois à Einbeck, se retire, sans avoir donné l'assaut, sur une simple impression morale, les généraux républicains manifestent une invention et une agressivité qui leur procurent la victoire.

D'ailleurs, les instructions de Carnot sont formelles. Elles contredisent mot pour mot celles des ministres de l'Ancien Régime : « Règle générale : agir en masse et offensivement. Engager à toute occasion le combat à la baïonnette. Livrer de grandes batailles et poursuivre l'ennemi jusqu'à l'entière destruction ». Saint-Just n'est pas moins belliqueux, pour qui « le pur amour de la patrie est le fondement de la liberté ». A Jourdan, commandant l'armée de la Moselle, il ordonne le 26 prairial an II (14 juin 1794) d'attaquer l'ennemi « avec fureur » et « sans cesse ». Car, « la guerre de la liberté doit être faite avec colère ». Représentant en mission, il rend les officiers responsables du bon ou du mauvais courage des troupes et le 29 prairial an II (17 juin 1794) décide, sur le rapport de Kléber, la mise en accusation des commandants et capitaines du 2<sup>m</sup> bataillon de la Vienne : « considérant... que, lorsqu'une troupe quitte son poste de bataille, la cause est dans la lâcheté des officiers ou dans la négligence qu'ils ont mise à maintenir la discipline ou à former les soldats qu'ils commandent à l'amour de la gloire, qui consiste à braver les dangers de la guerre et à mourir au poste que la Patrie leur a confié ».

Cette mesure n'est-elle pas légitime ? N'est-elle pas la seule raisonnable quand on tient pour assuré que « la bravoure et la haine des tyrans existent dans les cœurs de tous les Français ? » (5). Dans ces conditions, la guerre ne peut être qu'opiniâtre. L'évolution est rapide. Valmy est encore une bataille

d'ancien style : on échange des coups de canon et, voyant que les sans-culottes restent impavides, Brunswick trouve naturel de se retirer sans insister. Dumouriez néglige de le poursuivre. Un an plus tard, en 1793, Houchard est traduit devant le Tribunal Révolutionnaire : on le guillotine pour n'avoir pas donné la chasse aux ennemis après la victoire de Hondschoote. Désormais, passe pour saboteur et pour traître qui dédaigne d'être implacable. Les fraternisations du début sont vite de l'histoire ancienne. A l'extrême, on devient féroce. Un décret de prairial an II, défend de faire des prisonniers anglais ou hanovriens, c'est-à-dire ordonne de tuer les ennemis qui se rendent. Pour l'honneur de la Révolution, des instructions du Comité de Salut Public empêchent qu'il soit appliqué. C'était le dernier trait qui manquait aux soldats de la République pour ressembler tout à fait à leurs prédécesseurs suisses du XV<sup>m</sup> siècle. Il existe comme une fatalité de la guerre démocratique.

\*  
\*\*

### § 3. Guerre et démocratie.

Le mousquet a vaincu l'arme blanche. Le fantassin a supplanté le cavalier, et l'égalité a remplacé les privilèges. La Révolution a établi le suffrage universel et le service militaire obligatoire. Toute conquête implique son revers. Les droits acquis, les libertés obtenues supposent une organisation complexe et puissante : la conscription même n'en représente qu'un aspect. Elle signifie seulement que le citoyen participe désormais à la défense comme au gouvernement de la nation. Mais, comme l'a bien aperçu Ferrero, il n'est aucun des avantages de la démocratie qui ne se traduise par une contrainte correspondante, bénigne ou stricte suivant les ambitions de l'Etat. Pour peu que celui-ci tolère moins d'obstacles à ses entreprises et qu'il décide de tout sacrifier à leur réussite, ses

sons, ses interventions deviennent autant de moyens de pression et d'instruments de servitude. Pour l'ordinaire déjà, ni à l'école, ni dans sa profession, ni pour ses biens, ni à l'armée, le citoyen n'échappe à l'Etat. Enfant, il doit se laisser endoctriner par l'instituteur ; ouvrier, il est livré à l'exploitation du patron et à l'esclavage du travail mécanique ; contribuable, il doit au fisc une part de ses revenus ; conscrit, le caporal le vexa et le rudoie <sup>(6)</sup>.

Pour la guerre en particulier, et pour la préparation de la guerre, la démocratie exige l'argent, le travail et le sang de chacun, non plus l'application et la vaillance d'une poignée de professionnels spécialisés, les uns honorés, les autres perdus de réputation, et qui mènent de temps en temps des opérations limitées et peu sanglantes. La guerre désormais est pour l'Etat une activité totale, en vue de laquelle se trouve constamment mobilisable l'ensemble de la population, de ses ressources et de ses énergies.

Pareille transformation ne pouvait manquer de frapper les contemporains. Les uns la constatent avec nostalgie, d'autres avec appréhension. Joseph de Maistre regrette amèrement la formule aristocratique de la guerre : « On se tuait, sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même, si vous voulez, mille et mille crimes inutiles, mais cependant on commençait la guerre au mois de mai ; on la terminait au mois de décembre ; on dormait sous la toile ; le soldat seul combattait le soldat. Jamais les nations n'étaient en guerre, et tout ce qui est faible était sacré à travers les scènes lugubres de ce fléau dévastateur ». Cet homme d'Ancien Régime est d'abord frappé des exigences que la République ose présenter au peuple, exigences telles qu'aucune monarchie, selon lui, n'aurait pu en concevoir l'idée. C'est vrai, et cet aveu seul révèle l'irréparable faiblesse de l'ordre condamné par rapport aux institutions nouvelles. Cependant, l'émigré continue en des termes qui rappellent curieusement ceux du

révolutionnaire Rabaut St-Etienne : « Aucune nation ne triomphait de l'autre... ; une province, une ville, souvent même quelques villages, terminaient en changeant de maître, des guerres acharnées. Les égards mutuels, la politesse la plus recherchée savaient se montrer au milieu du fracas des armes. La bombe, dans les airs, évitait le palais du roi ; des danses, des spectacles servaient plus d'une fois d'intermèdes aux combats. L'officier ennemi invité à ces fêtes venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain ; et dans les horreurs même de la plus sanglante mêlée, l'oreille du mourant pouvait entendre l'accent de la pitié et les formules de la courtoisie » <sup>(7)</sup>.

Chatcaubriand, qui se fait d'étranges illusions, n'aperçoit de salut que dans un retour au passé : « En menant la France à la guerre, on a appris à l'Europe à marcher ; il ne s'est plus agi que de multiplier les moyens ; les masses ont équipollé les masses... Turenne en savait autant que Bonaparte, mais il n'était pas maître absolu et ne disposait pas de quarante millions d'hommes. Tôt ou tard, il faudra rentrer dans la guerre civilisée que savait encore Moreau, guerre qui laisse les peuples en repos tandis qu'un petit nombre de soldats font leur devoir ; il faudra en revenir à l'art des retraites, à la défense d'un pays au moyen de places fortes, aux manœuvres patientes qui ne coûtent que des heures en épargnant des hommes. Ces énormes batailles de Napoléon sont au-delà de la gloire ; l'œil ne peut embrasser ces champs de carnage qui, en définitive, n'amènent aucun résultat proportionné à leurs calamités. L'Europe, à moins d'événements imprévus, est pour longtemps dégoutée de combats. Napoléon a tué la guerre en l'exagérant » <sup>(8)</sup>. Les militaires sont plus perspicaces. Jomini prophétise au contraire qu'on est sur le point de revenir aux excès des Vandales, des Tartares et des Huns. Il se trompe. Ce n'est pas les invasions barbares qu'on vient de ressusciter, c'est la nation en armes, c'est Rome où la cité coïncide avec l'armée,

où chaque citoyen fait un soldat, où les institutions politiques doublent et suivent l'organisation militaire. Mais il prévoit juste quand il écrit : « La guerre allait devenir une lutte sanglante, n'obéissant plus à aucune loi, entre de grandes masses équilibrées d'armes d'une puissance inimaginable ! » (9).

Il est réservé à Carl von Clausewitz de faire la théorie des nouveaux conflits et de montrer « qu'ils ne pourront être conduits que par de tout autres principes que les anciennes guerres où tout n'était calculé qu'en raison des rapports existant entre les armées permanentes » (10). Lui-même dégage le plus important de ces principes : la loi de surenchère qui pèse désormais sur les belligérants et qui les pousse à s'affronter, si restreint que soit l'enjeu initial, avec la totalité de leurs ressources et jusqu'à la limite de leurs forces. Maintenant, tout ce qui est possible est inévitable. Justement les progrès de la science et de l'industrie vont permettre des destructions massives. On s'en acquitte sans cesse avec plus d'ampleur et de rapidité, à une plus grande distance, avec moins de risques pour les exécutants. Par conséquent, la victoire dépend d'abord de la puissance des machines et de la capacité de les produire.

Ces épreuves de forces collectives qui sont, avant tout, efforts de production, de transport et de destruction, n'offrent qu'une place minuscule au combat proprement dit, c'est-à-dire au corps à corps des adversaires et, dans celui-ci, aux qualités personnelles des combattants qui comptent beaucoup moins que la portée des engins. Le Spartiate Archidamos l'avait prévu, qui s'était écrié à la vue d'une arme de trait rapportée de Sicile : « Par Hercule, c'en est fait du courage ». En attendant la mitrailleuse, le bombardier à grand rayon d'action et la bombe atomique, le mousquet complète l'arc et la déflagration de la poudre, la tension de la corde. Henri de Bülow reprend la plainte du Lacédémonien quand il écrit en 1799 : « Maintenant que l'infanterie se borne à tirer et que les trajectoires des balles décident de tout, les qualités physiques et morales n'en

trent absolument plus en ligne de compte ». La guerre patriote reposait sur l'idéal de la prouesse et du combat loyal où triomphe le meilleur. Elle a reculé de plusieurs siècles, par une heureuse obstination, l'échéance de sa disparition fatale. Ce long succès tient du prodige et même, par la singulière conception de la guerre qui en est issue, du paradoxe. Mais il était vain sans doute de s'opposer à l'histoire. Le mousquet, le fantassin et, finalement, le démocrate l'emportèrent.

Il ne faut pas se lamenter d'une évolution irréversible. Au reste, elle continue : les formes de la guerre qui doivent tant à la démocratie continuent de l'instruire, de lui montrer le chemin et l'exemple. Une phase nouvelle s'accomplit aujourd'hui : celle du passage de la démocratie libérale à la démocratie totalitaire. L'analyse que je viens de tenter du rôle de la technique, des institutions, des opérations militaires, des problèmes et des solutions propres à l'armée, des données de la guerre et de la façon de la conduire, dans la révolution qui substitue le suffrage universel au bon plaisir du souverain et la loi au privilège, il me paraît qu'on pourra plus tard la transposer pour expliquer cette fois l'origine et la genèse de cette sorte d'Etat dont l'armée semble si évidemment le modèle : on n'y est plus propriétaire de rien, mais la subsistance et le vêtement sont assurés à tous suivant leur fonction et leur grade, l'autorité ne souffre ni jeu ni dissidence et la vertu consiste à obéir sans hésitation ni murmure. Enfin, la mobilisation est constante et universelle, l'égalité absolue, la discipline implacable. La justice s'y trouve sauvegardée, puisque tout est donné au mérite et que chacun peut accéder à la plus haute charge. C'est comme si l'existence civile et la vie privée du citoyen se voyaient soudain soumises à la rigueur et à la règle militaire.

Non que l'armée s'empare de la nation et la plie à ses mœurs. C'est au contraire la nation qui semble garder une si profonde empreinte des guerres souffertes qu'elle cherche à

s'ordonner spontanément et intégralement selon la formule éprouvée et prestigieuse que l'armée lui propose. Il faut avouer que l'histoire compte peu de conversions aussi complètes : l'armée d'abord fait à peine partie de la société, elle se trouve tout entière comme hors la loi : par les officiers, nobles que leurs privilèges placent au-dessus du commun et par les hommes de troupe, infâmes et sans statut civil. Puis l'armée devient partie de la nation, elle en représente un aspect et en remplit une fonction, de défense ou de conquête suivant les cas, il n'importe. Aujourd'hui, le rapport est parfois inversé. L'évolution contemporaine tend à faire de la nation un aspect temporaire et transitoire de l'armée, dont elle ne se distingue plus que par une imperfection relative, un degré moindre de cohérence et de cristallisation, un je ne sais quoi d'amorphe et d'insuffisamment strict. Elle en représente l'état dilué et, pour ainsi dire, le degré réduit, comme s'expriment les linguistes. Mais il suffit de la guerre pour qu'aussitôt s'accomplisse le passage au degré plein. Tout le prépare, tout l'a prévu, tout fut conçu et exécuté pour qu'il s'effectue aisément et rapidement.

Il aurait fallu désespérer, si l'échelle même des moyens de destruction, avec les missiles à ogive atomique et les bombes thermonucléaires, n'était soudain venue conférer aux techniciens plus d'importance qu'aux combattants et donner le pas sur les bataillons aux laboratoires les mieux outillés et aux plus abstraites des sciences. Certes, par ses effets ultimes, ce nouveau péril est plus radical que l'ancien. Mais, pour le train ordinaire de la vie, il laisse peut-être à l'homme plus d'espoir et de liberté que ne lui en consentait la voie où il se trouvait engagé et dont il convient maintenant de décrire la dernière étape.

## NOTES

- (1) Saint-Just. *L'esprit de la Révolution*, ch. XVI. (*Œuvres complètes*, Paris, 1908, t. I, p. 295).
- (2) Cité d'après Caron, *La Défense Nationale*, p. 57, par le Ct. P. Chalmrin. *Les rapports entre l'homme et l'Etat dans les armées de la Révolution Française* (manuscrit inédit).
- (3) Chalmrin (manuscrit cité) p. 48.
- (4) Discours du 12 février 1793 pour appuyer le rapport de Dubois-Crancé sur la réorganisation de l'armée. Saint-Just, *Œuvres complètes*, t. I, p. 415.
- (5) Saint-Just. *Œuvres complètes*, t. II, pp. 432-43.
- (6) G. Ferrero. *La Fin des Aventures*, trad. franç. Paris, 1931, pp. 268-272.
- (7) J. de Maistre, *Soirées de St-Petersbourg*. Septième Entretien.
- (8) *Mémoires d'Outre-Tombe*, Livre XX, ch. 10, Ed. de la Pléiade, t. I, pp. 772-773.
- (9) Cité dans Brinton. Craig and Gilbert, *Makers of Modern Strategy*, 1943, pp. 91-92.
- (10) *Théorie de la Grande Guerre*, Trad. franç., Paris, 1886-7, t. I, p. 98.

JEAN JAURES  
ET L'IDEE DE L'ARMEE SOCIALISTE

**E**N 1772, Guibert entend donner au soldat la conscience du citoyen. En 1789, l'histoire exauce ses vœux. Il en sort la nation armée. Cependant, pour un siècle et demi encore, en temps de paix du moins, l'armée n'est pas fondue dans la nation. Ses cadres constituent un corps honoré et prestigieux qui s'oppose à la population civile et qui mène au milieu d'elle une existence séparée. Cette caste a ses lois, ses principes, ses valeurs, ses préjugés, son orgueil propre. Le commandement militaire a cessé d'être le monopole de la noblesse, il n'empêche que le recrutement des officiers de métier demeure aristocratique pour une large part. La carrière des armes a remplacé le service du roi. Elle permet de défendre la patrie sans reconnaître le régime que la nation s'est choisi et à l'égard duquel il n'est pas de mauvais ton de professer des opinions frondeuses ou méprisantes.

En outre, l'officier est lié à son régiment, lequel est fréquemment changé de garnison. Il mène ainsi une existence de nomade qui l'empêche de prendre part à la vie locale et qui le rattache exclusivement à l'appareil de l'administration mili-

taire. Il sert le pouvoir en aveugle, en automate qui a renoncé délibérément à son libre-arbitre parce qu'il conçoit, au-dessus des vicissitudes de la politique, l'idéal d'un dévouement immuable à des réalités qui la dépassent. L'esprit critique, la réflexion sur les problèmes de l'heure, y compris sur les questions strictement militaires, sont sévèrement jugés. La discipline passe avant tout autre mérite. La première vertu du soldat est de savoir obéir sans raisonner. Raisonner semble le début de la rébellion.

Certes, le chef a cessé d'être un privilégié dont la naissance seule fait le mérite. Mais son grade ne lui confère pas moins une autorité absolue, plus forte d'être impersonnelle. Elle tient à ses galons plus qu'à sa valeur et à son ascendant. Il occupe anonymement une place déterminée dans une hiérarchie qui exprime la puissance militaire elle-même. Elle en est à la fois la condition et la fierté. L'officier doit à ses supérieurs la même obéissance et le même respect qu'il est en droit d'exiger de ses subalternes. Cependant il ne se sent rien de commun avec les recrues mal dégrossies : il leur commande l'exercice dans la cour d'une caserne interchangeable et il les renvoie dans leurs foyers, après un an ou deux de servitude sordide, à une vie qu'il estime sans grandeur. Comment ne les tiendrait-il pas pour du « matériel humain » ?

Du reste, durant le demi-siècle de paix relative dont jouit l'Europe entre les deux guerres franco-allemandes de 1870 et de 1914, l'armée est surtout employée contre les grévistes. Elle sert à maintenir l'ordre sous sa forme la plus simple, qui est souvent la plus inique, c'est-à-dire la tranquillité de la rue. La troupe constitue un instrument de répression d'autant plus docile qu'elle s'interdit de jamais prendre parti dans des querelles qu'elle tient *a priori* pour malpropres et misérables. Elle ne discute pas les ordres du gouvernement.

De cette façon, un peu partout en Europe, l'esprit de caste s'est composé tant bien que mal avec la conscription. D'un

côté, les officiers de carrière forment l'armée permanente ; ils ont sous leurs ordres des rengagés nécessaires et pour la plupart incapables, dont l'armée est la raison de vivre et la solde le seul moyen de subsistance. A mesure qu'ils montent dans la hiérarchie, eux-mêmes sont plus dociles aux politiciens dont alors dépend davantage leur avancement. De l'autre, se trouve la réserve, la masse des citoyens — paysans, ouvriers, commerçants, intellectuels — ayant accompli leur service militaire. Ils sont convoqués pour de rares périodes destinées à rafraîchir leur instruction et leurs réflexes. Ils n'ont avec l'armée proprement dite que des rapports intermittents et déplaisants. La méfiance et la mauvaise humeur règnent de part et d'autre.

L'armée s'est ouverte au mérite : en droit, c'est au point que le mérite seul y est facteur d'inégalité. En un sens, l'armée peut passer pour une démocratie pure, sans compromissions ni faiblesses, qui, parfois, s'enorgueillit d'avoir poussé à l'extrême les principes que l'observateur constate corrompus et hypocritement honorés dans l'univers civil où règnent l'argent, l'intrigue et la faveur. En même temps, elle apparaît comme une classe parasite, entretenue par le revenu national et servant davantage à maintenir l'injustice établie qu'à protéger efficacement de l'invasion les frontières de la patrie.

### § 1. L'armée du peuple.

Telle est la situation qui, à la veille de la première guerre mondiale, scandalise un réformateur non moins généreux et averti que Hippolyte de Guibert : Jean Jaurès, chef du parti socialiste français. Pour y remédier, il dépose à la Chambre des Députés une proposition de loi sur l'organisation de l'armée qui ne fut jamais votée, mais qui parut en édition parlementaire, accompagnée d'une substantielle *Annexe au procès verbal de la séance du 14 novembre 1910*. Cette annexe n'était rien d'autre qu'une longue étude théorique et historique de 600 pages environ, dont on fit également une édition destinée

au public sous le titre *L'Armée nouvelle*. En 1915, le journal *L'Humanité*, dont Jaurès, assassiné en 1914, était le fondateur, en procura une réédition sous le même titre. Dans les deux cas, l'ouvrage était présenté comme le fragment d'un travail plus important intitulé *L'Organisation socialiste de la France*.

La majeure partie de l'étude est consacrée à l'histoire de l'armée créée par la Révolution Française. C'est un excellent travail, remarquablement informé et fécond en aperçus originaux, mais dont on ne distingue pas assez les liens avec la proposition de loi qu'il est destiné à soutenir. Jaurès, sans doute, entend démontrer la valeur d'une armée populaire. Toutefois, il ne peut manquer de se rendre compte que la législation qu'il désire faire adopter par le Parlement n'a pas grand-chose de commun avec l'improvisation fiévreuse et démesurée dont il décrit en détail les grandeurs et les défaillances. Il s'aperçoit d'ailleurs que les milices helvétiques offrent de son projet un modèle singulièrement plus proche. Il ne se prive pas de se référer fréquemment à leur exemple.

Il se refuse premièrement à reconnaître la moindre antinomie entre armée et démocratie. L'armée, au contraire, constitue pour lui l'instrument qui réalise le plus efficacement l'égalité sociale :

« ... Riches et pauvres, patrons et ouvriers, les plus raffinés des intellectuels et les plus ignorants des hommes simples, sont soumis à la même obligation, participent comme soldats à la même vie, portent le même fardeau. Toutes les professions, toutes les classes sont confondues sous la même loi et la même discipline dans le même devoir, le même sacrifice, le même péril : ... » (1)

C'est pourquoi l'armée représente la nation à un degré éminent. Et comme la volonté générale, sanctionnée par la loi, fait la majesté du pouvoir, de la même manière l'armée aura d'autant plus de prestige et de puissance que ses liens avec la

nation apparaîtront plus étroits ; c'est-à-dire qu'elle sera mieux identifiée avec la nation même. D'ailleurs, l'origine et l'inspiration de l'armée moderne sont démocratiques, révolutionnaires. L'armée exprime l'essence de la société nouvelle, elle durera autant qu'elle.

Dès lors, il ne convient pas de chercher à séparer l'armée et la nation par la distinction de l'armée active et de la réserve. L'arme de la démocratie doit être pacifique, défensive et forte. Jaurès estime contraire à sa vocation qu'elle soit composée d'automates encadrés et isolés dans des casernes durant un service militaire long, inutile et coûteux. Il préconise une période d'instruction de cinq ou six mois, suivie de courtes périodes au cours desquelles cette instruction serait constamment rajeunie et complétée. Il souhaite que l'arme active se trouve absorbée dans la masse des soldats-citoyens, de telle sorte que l'armée et le peuple arrivent à coïncider véritablement. Ce sera l'ambition d'Hitler quand il devra arbitrer le conflit de la Reichswehr, armée de métier, et des Sections d'Assaut du parti National Socialiste, tenu pour l'émanation spontanée de la volonté nationale.

Jaurès se trouve ainsi conduit à combattre les théoriciens comme le capitaine Gilbert, qui prétendent réduire la guerre à ses formes anciennes. Celles-ci excluaient « toutes les inventions de la nation armée ». Jaurès dénonce dans le fait de désirer le retour de la vieille formule une irréductible méfiance à l'égard de la démocratie et du peuple. La préférence pour l'armée de métier et pour l'offensive lui apparaît comme la stratégie du désastre. Car elle néglige l'immensité de la force nationale disponible. L'organisation de milices populaires vouées avant tout à la défense du territoire, favorise en même temps le développement de l'esprit pacifique et par conséquent la *bonne conscience* du soldat, indispensable aux yeux du réformateur pour qu'on puisse demander aux citoyens « la perpétuelle activité d'esprit militaire que suppose le fonctionne-

ment sérieux des milices ». Le moindre doute sur la destination des forces armées paralyserait en effet l'élan guerrier, lequel estime Jaurès, n'est pleinement entraînant que s'il se sait réservé à la cause de la paix et du droit <sup>(2)</sup>.

Ici, l'idéalisme de Jaurès le met étrangement en contradiction avec les postulats de sa propre doctrine. D'où les objections qu'il oppose à Foch. Les positions prévisibles sont exactement inversées. C'est en effet le penseur socialiste qui reproche au militaire l'importance excessive que ce dernier accorde aux déterminations économiques. Il le loue sans doute de reconnaître que la guerre traduit la lutte pour la conquête des marchés, mais il lui reproche aussitôt une mentalité trop mercantile qui lui interdirait de se rendre compte de la complexité des problèmes. Le futur Maréchal a dénoncé dans le conflit qui met aux prises Napoléon et la Grande-Bretagne, l'effet d'une concurrence pour s'assurer des monopoles commerciaux. « Mais, remarque Jaurès, s'il n'y avait eu que ce mobile, la guerre aurait-elle eu des prises aussi étendues et aussi fortes sur les âmes anglaises ? ». Les Anglais luttèrent évidemment pour « la fierté, la liberté, l'indépendance » de leur pays menacé par l'Empire napoléonien.

De même, dans la guerre russo-japonaise, où on ne saurait nier les facteurs économiques, il ne faut pas négliger l'*orgueil jaune*, où le mysticisme joue plus de rôle que l'intérêt, où se révèle « une âme profonde, concentrée, religieuse, s'affirmant par le sacrifice » <sup>(3)</sup>. Foch se trompe : la véhémence des guerres n'est pas d'origine financière. Un conflit entre bourses de Commerce susciterait des résistances et aboutirait à des guerres civiles dans les pays belligérants. Dans un seul cas, une guerre nationale peut avoir une racine économique : si un peuple ayant accompli une grande réforme sociale est « attaqué par les pouvoirs d'oligarchie qui redoutent la contagion de l'exemple et qui veulent éteindre, en son foyer même, la flamme révolutionnaire dont tout le monde serait échauffé » <sup>(4)</sup>.

Dans ces conditions, on ne saurait surestimer l'importance de l'état d'esprit du soldat-citoyen. Il ne doit pas douter qu'il défend en même temps sa patrie, sa liberté et son salaire, un territoire et un niveau de vie. C'est pourquoi il importe à tel point d'identifier armée et nation. Jaurès regarde donc comme la base indispensable de sa réforme l'organisation de la masse des citoyens valides en unités territoriales, afin de rapprocher la vie civile et la vie militaire, au lieu de les séparer à l'extrême par des mutations continuelles de régiments composites. Les recrues seront instruites pendant six mois <sup>(5)</sup>. Ensuite, pendant les treize années d'un service actif qui dure de vingt à trente-quatre ans, chaque citoyen est appelé à différentes périodes d'exercices, de marche et de tir, de dix ou de vingt et un jours chacune. De trente-quatre à quarante ans, il passe dans la réserve ; de quarante à quarante-cinq ans, il fait partie de la territoriale.

Toutes les classes sociales contribuent à la formation de l'armée nouvelle sur un pied d'égalité absolue. Jaurès estime l'armée suisse encore trop censitaire : l'officier de cavalerie doit entretenir son cheval. Un pauvre ne peut donc pas servir dans un tel corps qui prend de ce fait « une physionomie oligarchique et bourgeoisement infatuée » <sup>(6)</sup>. Le tribun redoute vivement ce qu'il nomme l'aristocratie montée. A aucun prix, l'armée ne doit apparaître comme une caste séparée de la nation et surtout pas comme l'instrument du pouvoir conservateur pour réprimer la juste agitation ouvrière. Aussi faut-il faire comprendre au prolétariat la noblesse du métier militaire et lui donner le moyen de fournir des officiers. Ceux-ci seront éduqués grâce à des bourses auxquelles contribueront les organismes syndicaux. L'instruction n'aura pas lieu dans des écoles claustrales ; les futurs officiers la recevront à l'Université même, mêlés au reste des étudiants <sup>(7)</sup>.

Le recrutement à base régionale doit permettre le maintien des liens avec la population : sur l'initiative des municipalités,

des concours sportifs et des fêtes seront organisés à l'occasion de la clôture des cours de perfectionnement ou de la fin des périodes, avec l'aide des sociétés de tir et autres groupements locaux. On s'aperçoit que Jaurès n'a pas oublié le fragment très caractéristique d'un discours de Carnot qu'il a cité dans un chapitre précédent :

« ... ; il y aura des camps annuels dans les divers départements ; des fêtes militaires y seront célébrées avec la pompe des tournois, des carrousels ; des prix solennels seront décernés aux vainqueurs, à ceux qui, dans les examens publics, se seront distingués par leurs connaissances dans l'art militaire ; ces prix seront des casques, des lances, des chevaux. Les généraux, les chefs de l'armée ne pourront être choisis que parmi ceux qui auront remporté un certain nombre de prix ; chacun s'en retournera avec la gloire dont il se sera couvert et avec l'ardeur de se signaler, l'année suivante, par des succès plus brillants encore. Ces jeux, ces exercices dégagés des langoureuses puérités de l'ancienne chevalerie, et auxquels tous les citoyens indistinctement seront admis, enflammeront bientôt tous les cœurs de la jeunesse française. La passion des armes étouffera la cupidité, l'intrigue, toutes ces petites passions basses qui font naître l'esclavage » (8).

### § 2. La tentation totalitaire.

Le projet de loi du chef socialiste prévoit la promotion des officiers sur présentation des commissions régimentaires, puis divisionnaires, où tous les grades sont représentés et où siègent également des délégués des *conseils de perfectionnement*. Élus au suffrage universel des soldats. Les derniers articles de la loi déclarent enfin criminelle toute guerre qui n'est pas défensive. Ils rendent obligatoire l'arbitrage préalable en cas de conflit, proclament que la Révolution est un devoir, si le gouvernement

se refuse ou se dérobe à cet arbitrage, car il devient ainsi « l'ennemi public de la patrie et de l'humanité » (9). Il est entendu que la France négociera immédiatement des traités d'arbitrage avec les pays qui reconnaissent la Cour de La Haye (10).

De la sorte, toutes conditions sont remplies pour que l'armée soit démocratique et forte, identifiée à la nation et servant la paix universelle, comme la rêve le théoricien socialiste. Il ne peut alors manquer de naître un nouvel esprit militaire, que les instituteurs, les militaires et les conseils de perfectionnement auront à charge d'inculquer aux enfants et adolescents au cours de l'éducation préparatoire que ceux-ci recevront de dix à vingt ans, avant d'être appelés au service, et qui permettra d'en réduire la durée. Le jour venu, « l'enfance et l'adolescence françaises iront à la convocation des devoirs militaires comme à la plus noble des fêtes et à la plus joyeuse des disciplines » (11). Jaurès ne se dissimule pas que la réalité est encore loin du songe, mais il a confiance :

« Ces mœurs se créeront sans doute en France quand tous les citoyens auront compris, dans leur conscience renouvelée, la nécessité, la beauté du devoir militaire, débarrassé de toutes les souillures de l'esprit de caste et de classe et de toutes les violences de l'esprit de conquête, et ramené à ce sublime projet : la *protection de l'indépendance nationale pour la libre évolution de la justice sociale* » (12).

En attendant, il estime que la vigueur de la loi doit compenser le défaut des mœurs. Aussi son projet prévoit-il un certain nombre de sanctions contre les récalcitrants et les défaillants. La nature en est parfois inquiétante : ceux qui ne se rendent pas aux convocations d'exercices sont déclarés inadmissibles aux emplois publics de la nation (13). Un diplôme est décerné aux officiers civils à la fin des cours qu'ils sont tenus de suivre. S'il n'a pas ce diplôme, nul ne saurait être médecin,

avocat, ingénieur ou instituteur <sup>(14)</sup>. Personne enfin ne peut se dérober à sa désignation comme officier <sup>(15)</sup>.

\*\*

Comme la Révolution Française était venue exaucer les vœux d'Hippolyte de Guibert, mais d'une façon plus radicale et avec de tout autres effets qu'il n'avait prévus, les conséquences de la guerre de 1914-1918 aboutirent rapidement à la réalisation non moins défigurée et terrible des conceptions de Jean Jaurès. Tous deux étaient animés des intentions les plus généreuses. Guibert est persuadé qu'aucune nation n'osera attaquer celle qui saura la première constituer une armée de citoyens : cette multitude fervente, sans aucun doute, découragera l'invasion. Parallèlement, Jaurès est convaincu qu'une milice démocratique, où le peuple est identifié avec l'armée, démontrera une cohésion, une ardeur, une solidité qui décupleront sa puissance en face des armées d'ancien style.

Jaurès pense au danger allemand : voilà du coup la question résolue. Si l'Allemagne n'entre pas dans cette voie, elle est vaincue d'avance ; si elle y entre, ce sera en Europe une ère nouvelle et la cause de la paix sera gagnée. Car le chef socialiste ne doute pas qu'on ne réussisse à faire obstacle au « militarisme belliqueux » en mobilisant « les couches profondes de la nation » <sup>(16)</sup>. C'est par là que ses espoirs furent trahis, comme ceux de Guibert l'avaient été par le changement d'échelle et de nature qui transforme nécessairement les hostilités, quand ce n'est plus le prince, mais la nation qui fait la guerre. Les couches profondes de la nation se sont révélées des plus accessibles au militarisme belliqueux : elles ne l'ont nullement tempéré, elles lui ont ajouté le fanatisme et la démesure.

Guibert désirait essentiellement donner au soldat la conscience du citoyen. Les événements, avec le passage de l'ordre monarchique à l'ordre républicain, amenèrent également le règne de la nation armée et des guerres nationales, passionnées et meurtrières. Jaurès souhaitait identifier l'armée et la nation, faire coïncider le domaine civil et le domaine militaire. Le rapprochement se produisit et il en sortit la société militarisée où, dès son enfance, le citoyen est revêtu d'un uniforme, instruit aux exercices guerriers, élevé dans le culte et la pratique de la discipline.

Un parti unique s'arroge le monopole de la vie politique. C'est lui qui se charge de faire le lien entre l'armée et la nation, dont il entend cumuler les pouvoirs, les privilèges, les responsabilités. En concurrence avec l'armée régulière, il forme des milices issues du peuple et dont l'enthousiasme artificiellement provoqué est censé exprimer la volonté nationale. Elles aussi groupent les adolescents entre dix et vingt ans et, sous prétexte de préparer les recrues au service militaire proprement dit, les endoctrinent et les fanatisent. Elles reprennent ensuite les adultes, à chaque occasion, pour toutes sortes de parades et d'exercices qui, à la fois, perfectionnent l'entraînement et exaltent l'orgueil de servir. Elles entretiennent en eux l'enivrement d'incarner l'âme héroïque de la communauté nationale, la gloire d'être les interprètes et les instruments de son destin.

L'armée régulière est alors déchuée au rang d'un simple corps de professionnels, dépositaire de traditions contestables et suspect d'esprit réactionnaire, mais dont l'expérience et le savoir ne sont pas remplaçables sans péril. Les membres des milices ou des élites partisans ne tardent pas à fournir une sorte de citoyens supérieurs, à qui vont privilèges et récompenses et à qui sont dévolus des honneurs spéciaux, cependant que les autres se voient refuser, comme Jaurès, précurseur en ce domaine, l'avait déjà proposé dans son projet de loi, l'accès des fonctions publiques et des carrières libérales.

Le patriote de 1780, le socialiste de 1910 ont été curieusement victimes des mêmes illusions : l'un et l'autre ont imaginé une réforme de l'armée destinée à assurer la réalisation de leurs conceptions politiques. Il ne faut pas s'en étonner : il y a dans l'armée un principe égalitaire qui devait les séduire. Elle fournit même le modèle d'une société socialiste, car personne n'y est propriétaire, tout y est commun et soumis à une organisation qui ne tolère ni exceptions ni faveurs. Surtout, elle tend à réglementer les moindres détails et ne souffre ni opposition ni murmure. Il faut obéir, parce qu'on ne saurait avoir de bonnes raisons de n'être pas d'accord, à partir du moment où le mérite et la compétence sont en principe devenus les seules sources du commandement. Et le commandement, il va de soi, est seul informé et bon juge des décisions à prendre. C'est pourquoi l'essence de l'armée, comme celle du socialisme, est totalitaire.

Dans les deux cas, la réalité issue des événements aurait été cependant la plus propre à décevoir les espérances des réformateurs, s'il leur avait été donné d'en être les témoins. Mais la haine que leur générosité avait soulevée contre eux, causa leur perte l'année même où le déroulement de l'histoire amenait les transformations dont ils avaient pressenti la nécessité. Pourtant les nouveautés qu'ils avaient attendues ne se présentèrent pas sous la forme qu'ils avaient souhaitée. Elles en conservèrent néanmoins les caractères essentiels, comme pour accorder malgré tout comme un prix de consolation à la lucidité des prophètes.

Voici plus d'un siècle, l'avènement du nationalisme fut le revers des premières victoires de la démocratie. A l'autre échéance, la tyrannie totalitaire accompagna ou même précipita les premières législations qui tendaient à instaurer l'ordre socialiste. Les deux fois, il fallut un demi-siècle de guerres, de trêves ou d'attente anxieuse de la guerre pour l'emporter sur l'inertie de l'histoire. Les Révolutions arrivent, mais produites

par les forces réelles qui font éclater les sociétés qu'elles transforment, et non par l'attrait des avantages que les réformateurs en espèrent. Aussi leurs résultats sont-ils différents des prédictions, des vœux et des calculs. Ils sont singulièrement plus amers, parce qu'il y entre le prix élevé de certaines rançons inévitables. Il ne s'ensuit nullement que les Révolutions ne soient pas fécondes et nécessaires. Mais il devient compréhensible qu'elles ne correspondent pas fréquemment aux descriptions des doctrinaires qui les réclamaient. On admet alors plus volontiers qu'elles ne soient pas toujours faites par leurs partisans, mais quelquefois par leurs adversaires, qui ne se doutent même pas qu'ils viennent de prendre la mesure décisive. On soupçonne aussi les raisons pour lesquelles il arrive qu'elles ne soient même pas reconnues par ceux qui les préconisaient et que, souvent, elles écrasent d'abord. Ils tenaient pour acquis d'avance tout le mieux qu'ils attendaient devoir sortir d'une situation critique ; mais, lors du bouleversement, c'est presque toujours le pire qui, d'abord, fait sentir son poids, car il profite de toute pente rendue glissante, de toute barrière renversée, de l'équilibre rompu, alors que le bien désiré reste tout entier à concevoir, à établir et à consolider.

## NOTES

- (1) *L'Armée nouvelle*, ch. II, p. 17.
- (2) *Ibid.*, p. 144.
- (3) *Ibid.*, p. 527.
- (4) *Ibid.*, p. 529.
- (5) Art. 6 du Projet de Loi.
- (6) *L'Armée nouvelle*, p. 230.
- (7) Art. 9 du Projet de Loi. (Commentaire au ch. IX, pp. 304-340).
- (8) Carnot. *Discours du 1<sup>er</sup> août 1792 sur la distribution de Piques au peuple entier*. Cité par Jaurès, p. 158.
- (9) Art. 10 et 11 du Projet de Loi. Cf. ch. XI, pp. 465-490.

- (10) Art. 16, 17 et 18 du Projet de Loi, p. 557.
- (11) Jaurès : *L'Armée nouvelle*, p. 218 ; cf. art. 5 du Projet de Loi.
- (12) *Ibid.*, p. 215. C'est Jaurès qui souligne.
- (13) *Ibid.*, p. 218. Art. 5 du Projet de Loi.
- (14) Art. 10 du Projet de Loi.
- (15) Même article.
- (16) *L'Armée nouvelle*, pp. 520-548.

DEUXIEME PARTIE

LE VERTIGE  
DE LA GUERRE

« Et prenez garde, je vous prie, qu'il ne s'agit pas d'expliquer la *possibilité*, mais la *facilité* de la guerre ».

J. DE MAISTRE.

LA guerre possède à un degré éminent le caractère essentiel du sacré : elle paraît interdire qu'on la considère avec objectivité. Elle paralyse l'esprit d'examen. Elle est redoutable et impressionnante. On la maudit, on l'exalte. On l'étudie peu. Les premiers ouvrages purement critiques qui lui sont consacrés datent d'hier <sup>(1)</sup>, alors que les guerres ont commencé avec le commencement même de l'histoire. Une telle carence a quelque chose qui déconcerte. Cependant, condamnations et dithyrambes ne manquent pas. Les éloges ne sont pas très convaincants : on dirait qu'il faut avoir une foi spéciale pour y acquiescer. Les mérites qu'ils attribuent à la guerre semblent tous discutables, ou si métaphysiques qu'ils échappent clairement à la moindre vérification. Pourtant aucune objection n'altère la conviction de ceux qui les proclament.

A l'inverse, les condamnations font état de données irrécusables : elles soulignent que les guerres sont cruelles, dévastatrices et meurtrières, ce qui est l'évidence même. Elles les estiment en conséquence horribles, absurdes et stériles. Elles les dénoncent à la fin comme le plus grand des maux dont puisse souffrir l'humanité. L'autre camp ne réfute pas tellement ces accusations : il les ressent plutôt comme autant de blasphèmes, comme des ricanements devant la grandeur et la sainteté. Non seulement pour les apologistes de la guerre, mais encore pour la multitude résignée qui s'en épouvante et qui la respecte sans la désirer, ceux qui se rendent coupables de ces sacrilèges font figure de réprouvés. On se méfie d'eux et on les méprise à la fois : on les soupçonne obscurément de lâcheté et de trahison. On rougit presque de discuter leurs arguments, on

craind d'en être contaminé. Pour un peu on regarderait leurs raisonnements comme nécessairement spécieux et dictés par on ne sait quelle détestable malice. Quant au refus du service militaire, même là où il est toléré par la loi, il prend l'allure d'une irrémédiable abdication, d'un abandon partiel de virilité.

Cette situation reproduit celle de toute foi devant tout athéisme. Les bonnes raisons sont peut-être du côté du sceptique, mais elles ne persuadent aucun croyant. Ceux-ci jugent que l'incrédule laisse échapper l'essentiel. Ils ne doutent pas qu'en niant la divinité, le mécréant ne fournisse seulement la preuve qu'il est damné. Dans le meilleur cas, ils lui reprochent de refuser obstinément d'admettre des réalités qui le dépassent. Telle est l'attitude des hommes en face de la guerre, et c'est pourquoi on peut légitimement inférer qu'elle revêt pour la conscience commune le caractère du sacré. En effet, la répugnance à en faire un objet d'étude scientifique, l'ambiguïté et l'intensité des réactions qu'elle suscite, apportent en l'occurrence les moins négligeables des symptômes.

Le sacré est d'abord source de fascination et de terreur <sup>(1)</sup>. La guerre n'est sentie comme sacrée qu'au moment où elle se présente comme fascinante et terrible. Tant qu'elle se réduit à l'art militaire, tant qu'elle ne concerne qu'un petit nombre de soldats de métier, que des stratèges attentifs aux traditions font manœuvrer sans trop de pertes conformément à de savants calculs, elle n'est jamais qu'une manière de tournoi aux armes dé-mouchetées. Elle apparaît, quoique sanglante, comme une activité réglée, apparentée au jeu ou au sport. De fait, durant de longs siècles, il en fut bien ainsi et la guerre ne provoqua dans ces conditions aucun sentiment d'ordre religieux. Pour qu'elle déclenche les réflexes du sacré, il faut qu'elle constitue un risque total pour une population tout entière. Il faut que chacun soit acteur ou victime d'une tragédie généralisée, où une nation engage l'ensemble de ses ressources pour une épreuve décisive.

## NOTES

(1) Quincy Wright, *Study of War*, 2 vol., Chicago, 1943 ; John U. Nef, *War and human Progress*, Boston, 1950. Il convient naturellement de mettre à part les descriptions et les ouvrages techniques : épopées, récits historiques et traités de stratégie. Les études anciennes (Lagorrette, Novicow, etc...) abordent à peine le problème : les préoccupations morales ou juridiques, les considérations *a priori* l'emportent sur l'examen critique des faits et leur interprétation raisonnée. Celle-ci manque encore à peu près totalement dans l'enquête de Ch. Letourneau, *La Guerre*, Paris, 1895, qui a toutefois le mérite de procéder à une première recension des activités belliqueuses des sociétés à travers la géographie et l'histoire. Au point de vue de l'évolution militaire, le résumé de E. Daniels et l'ouvrage géant de H. Delbrück restent classiques.

(2) Cf. Rudolf Otto, *Le Sacré*, trad. franç., Paris, 1929, pp. 28-44 et 57-68.

## CONDITIONS DE LA GUERRE MODERNE

EN Europe, ce renversement s'effectue avec la Révolution française, c'est-à-dire au moment où le soldat devient citoyen. La formule excessive : « Le mousquet fit le fantassin, qui fit le démocrate » n'est inexacte que dans la mesure où elle fait dépendre d'une simple innovation technique une transformation capitale de la société. Mais elle marque une articulation essentielle. D'ailleurs, elle ne fait jamais que renverser le jugement de Condorcet, qui en 1793, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, suspend le développement de l'infanterie à celui de la démocratie. De toute façon, le lien entre les deux phénomènes n'est pas douteux. Le manant, le misérable habitué à se taire et à souffrir, ne prend conscience de son importance que le jour où on lui met un fusil dans les mains, où on l'appelle à défendre la nation et où les périls qu'il affronte comme la mort qu'il donne, lui démontrent avec une évidence aveuglante qu'il est bien réellement l'égal du noble et du privilégié.

Ce n'est pas par hasard que républicain et patriote sont termes synonymes. Le citoyen accède à une dignité nouvelle au-

tant par la conscription que par le droit de suffrage. Sa responsabilité militaire double et justifie sa responsabilité politique. L'uniforme et le bulletin de vote sont les signes visibles et les gages de l'égalité qu'il vient de conquérir.

Sans doute existait-il en Prusse une sorte de conscription qui avait alarmé Mirabeau : « La plupart des Etats ont une armée, l'armée prussienne est la seule à avoir un Etat ». Mais cette machine de guerre n'aboutissait qu'à faire du sujet du roi un animal discipliné et mécanisé. La Révolution française change chaque citoyen en une sorte de missionnaire chargé de répandre un évangile libérateur. Il ajoute foi aux discours qui le représentent à ses propres yeux comme un demi-dieu foulant aux pieds l'hydre de la tyrannie et combattant pour le droit et la civilisation (1). La guerre est service public, pierre de touche de civisme.

L'homme du peuple qui hier encore savait n'être rien, apprend par elle que c'est lui qui fait la force de la nation. « Une ère nouvelle était ouverte, écrit Foch commentant le mot de Goethe à Valmy, celle des guerres nationales aux allures déchaînées... parce qu'elles allaient ainsi mettre en jeu l'intérêt et les moyens de chacun des soldats, par suite des sentiments, des passions, c'est-à-dire des éléments de force jusqu'alors inexploités » (2). On se bat désormais « avec les cœurs des soldats », de « façon farouche et tragique ». Cette guerre passionnée, où chacun prend part, qui lui prouve sa valeur et par laquelle il montre son dévouement au bien public, crée du même coup les rouages de l'Etat moderne et fonde son autorité. C'est pour la guerre que celui-ci demande au citoyen de donner son argent et son sang. C'est pour elle que Monge et Carnot transforment l'industrie. Il s'agit de tout drainer pour les besoins de la guerre, jusqu'au salpêtre des caves et jusqu'au bronze des cloches. Enfin, si l'on met en place un appareil administratif centralisé, mille services nouveaux, une bureaucratie partout présente qui informe le pouvoir et qui en exé-

cute les décisions, c'est d'abord pour satisfaire aux nécessités de la guerre. Ce réseau de fonctionnaires est là pour recruter, rassembler, instruire, encadrer, transporter, répartir, nourrir, habiller la multitude armée qu'on dirige en hâte vers les frontières et dont des batailles d'un genre inédit commencent à faire une grande consommation. Par la conscription, l'Etat prend totalement en charge, en vue d'une activité définie, et qui est mortelle, l'ensemble des citoyens. C'est par là qu'il se montre le maître : il exige jusqu'au sacrifice de la vie et, arrachant les individus à l'existence privée, il leur en impose une nouvelle qu'il gouverne entièrement et où il leur dispense le gîte, l'habit et les aliments. De la sorte il apparaît comme le maître auquel on doit tout, dans les deux sens du mot, celui dont on peut tout recevoir, et auquel un jour il faudra tout accorder (3).

Ainsi la guerre fournit à l'Etat des motifs et des occasions d'étendre son contrôle sur la nation, au moment où des inventions, dont le télégraphe est la plus significative, lui permettent de l'exercer efficacement dans des délais utiles. C'est parce qu'elle renforce l'Etat, selon lui véhicule de l'Idée, que Hegel estime la guerre salutaire et indispensable. Il montre comment l'Etat atteint par elle son unité idéale. Alors « toutes les autres fins, tous les autres biens, la propriété et la vie elle-même viennent se concentrer et s'absorber en lui » (4). Il la regarde comme la négation de cette négation virtuelle de l'Etat que représente l'individu. Elle redonne à ces éléments séparés « la conscience de n'exister que dans le tout ». Dès lors, la guerre est un moyen de gouverner : « Pour ne pas les laisser s'enraciner et se durcir dans cet isolement, donc pour ne pas laisser se désagréger le tout et s'évaporer l'esprit, le gouvernement doit de temps en temps les ébranler dans leur intimité par la guerre ; par la guerre, il doit déranger leur ordre qui se fait habituel, violer le droit à l'indépendance ; de même qu'aux individus qui, en s'enfonçant dans cet ordre, se détachent de

tout et aspirent à l'être-pour-soi inviolable et à la sécurité de la personne, le gouvernement doit dans ce travail imposé donner à sentir leur maître, la mort » (5). Ailleurs il établit que la guerre ne doit pas être tenue pour un mal absolu et un hasard externe, parce qu'il faut que la propriété et la vie soient posées comme contingentes (6). C'est en effet à l'occasion de la guerre que l'Etat fait valoir ses droits sur la vie et les biens des citoyens. Elle constitue le moment de socialisation extrême de l'existence collective. C'est par ce biais et pour exiger de chacun le sacrifice suprême que la guerre est devenue puissance sacrée.

C'en est fini de l'éclat des uniformes et des fanfares, du jeu noble et strict de naguère, des manœuvres subtiles, de l'échange réglé de courtoisies périlleuses. La fable de Fontenoy : « Tirez les premiers, Messieurs les Anglais » n'a plus de sens. L'officier qui en appliquerait l'enseignement serait simplement fusillé. La grandeur de l'enjeu exige d'autres formes d'héroïsme. Il ne s'agit plus de se distinguer, mais au contraire de prendre une place anonyme dans des rangs compacts. La guerre a cessé d'être une activité de luxe, un complément de la diplomatie. Elle apparaît de plus en plus comme le paroxysme de l'existence nationale tout entière. Presque tout la prépare, presque tout lui est subordonné. Que laisse-t-elle exister en dehors d'elle ? Ni hommes, ni biens. Elle suppose déjà une mobilisation agricole, industrielle, financière, scientifique. Elle ne parasite plus la vie civile. Elle tend à l'absorber entièrement.

### § 1. *L'Ascension à l'Extrême.*

Les contemporains des guerres de la Révolution et de l'Empire ont clairement senti quelle décisive transformation était en train de s'accomplir.

Clausewitz, qui prend part, contre Napoléon, aux guerres de l'Empire de 1812 à 1815 et qui dirigea ensuite l'École de

Guerre prussienne de 1818 à 1830, distingue parfaitement que la guerre vient d'acquérir une nouvelle dimension. Ce n'est pas seulement que l'importance de la supériorité numérique soit enfin reconnue, que le résultat désormais compte plus que la manière de l'obtenir, que la levée en masse décuple les effectifs. La guerre est maintenant commandée par un principe qui, contenant en soi quelque chose d'illimité, fait que son volume et sa rigueur doivent croître sans cesse jusqu'à l'absolu. L'égalité devant la loi a pour conséquence l'enthousiasme de l'enrôlé qui, pour la première fois, a le sentiment qu'il lutte pour défendre ou pour agrandir son propre bien, quand il répond à l'appel de la patrie menacée ou conquérante. Aussi la vertu guerrière, apanage des militaires de carrière en tant que « formant une sorte de corporation absolument distincte » du reste de la population, ne suffit-elle plus. Il faut en outre le fanatisme de la nation armée. Telle est pour Clausewitz la nouveauté majeure du XIX<sup>m</sup> siècle, celle qui préside aux destins des Etats « depuis l'époque encore rapprochée de nous où les guerres ont commencé de sortir des limites conventionnelles dans lesquelles elles s'étaient maintenues jusqu'alors » (7). Les campagnes de 1805-1807, affirme-t-il, « nous ont révélé l'extrême énergie de la guerre et nous ont permis d'en dégager le concept absolu » (8). C'est qu'elle est revenue à sa vraie nature : elle a pu se dégager de sa forme bâtarde pour atteindre à sa forme pure. Alors elle devient « la source de toutes les espérances et de toutes les craintes ». La cause du miracle est désignée sans hésitation : « Délivrée de toute entrave de convention par la participation du peuple à ce grand intérêt des Etats, la guerre revêt enfin sa forme naturelle et se montra dans toute sa force » (9).

Sans doute, le concept absolu de la guerre reste-t-il idéal. La guerre est condamnée à servir la politique. Sans quoi elle ne dépasserait pas le stade d'une manifestation de haine sauvage et désordonnée. Elle apparaîtrait comme un « état de choses

irrationnel et sans but ». Aussi, étant donné ces limitations inévitables, issues des alliances, du commerce, de mille devoirs divers, sans compter la nature humaine « indécise et timide », la guerre risque-t-elle de demeurer « une action incomplète et contradictoire en soi ». Pourtant une politique énergique, la tentation d'user de toutes les ressources disponibles, de profiter de tous les avantages, et surtout la nécessité de se tenir prêt à la voir se présenter sous une forme plus radicale, la rapprochent sans cesse de son concept absolu. C'est là le principe *d'ascension à l'extrême* que Clausewitz dégage bien, quand il explique que chacun doit redouter que l'adversaire fasse ce qu'il hésite à faire, en sorte qu'une surenchère constante contraint les deux partis à aller jusqu'au bout de leurs possibilités, quelle que soit la médiocrité de l'enjeu.

Ici Clausewitz s'arrête : il sent ce qu'il y a d'illogique à séparer la guerre de son but. Mais ses successeurs franchiront ce pas, qu'ils s'appellent Lüder, Moltke, von der Goltz, Steinmetz, von Bernhardt ou Lüdendorff. Lagorgette formule avec force le paradoxe délibérément accepté par cette école de théoriciens : « Au lieu d'être proportionnées à la valeur vitale du dessein politique final, l'intensité et l'étendue du moyen n'ont plus qu'une mesure : être plus grandes que ce qui cherche à être plus grand qu'elles. C'est-à-dire qu'elles n'ont plus du tout de mesure extrinsèque. *Le moyen se détache pour ainsi dire du but, pour acquérir une vie propre, vie exubérante, et d'un développement indéterminé, comme s'il était, non plus un moyen dont l'importance est subordonnée à celle du but, mais un but en soi, cultivé pour soi-même* » (19). Clausewitz est formel quand il subordonne la guerre à la politique. On connaît sa célèbre maxime, encore qu'on la cite d'ordinaire sous une forme exagérément simplifiée : « Nous répétons donc que la guerre est un instrument de la politique, qu'elle en prend le caractère et les dimensions ; que, dans ses lignes principales, elle n'est autre chose que la politique elle-même,

et que celle-ci, tout en changeant la plume contre l'épée, obéit néanmoins et toujours à ses propres lois » (11). Un siècle plus tard, Lüdendorff renverse délibérément la formule et donne au contraire la politique comme l'instrument de la guerre. Il définit celle-ci comme l'expression suprême de la volonté d'existence nationale, et ne regarde plus la paix que comme un intermède pendant lequel les pouvoirs civils laissent aux militaires le loisir de préparer un nouveau conflit. Il conclut : « Toute activité humaine et sociale n'est justifiée que si elle prépare la guerre » (12).

A ce moment, il est vrai, le principe d'ascension à l'extrême a porté ses fruits et la guerre est, en fait, devenue « hyperbolique » (13).

### § 2. Vers une Métaphysique de la guerre.

La guerre, qui était négligée ou méprisée, tant qu'elle demeurait une activité secondaire des sociétés, devient au moment où grandissent son volume et ses ravages, l'objet de sentiments singulièrement plus vifs. Certes on la maudit, mais aussi on lui découvre de prestigieuses vertus. Sans doute lui a-t-on toujours connu des fidèles, pour qui elle constituait à la fois un métier et une passion. Mais ils n'attribuaient à la faveur où ils la tenaient aucune importance philosophique.

Le monarque assyrien Assurnazirpal se vante avec complaisance des atrocités qu'il commet. Il explique comment il coupe les poignets des vaincus ou leur arrache la langue, comment il les empale ou les écorche ou les emmure vivants. Il brûle les villes de Zoukis révoltés, ravage leur pays, crucifie les prisonniers. Et il écrit : « Sur les ruines, ma figure s'épanouit ; dans l'assouvissement de mon courroux je trouve mon contentement » (14). Mais ce n'est qu'une manifestation d'ivresse de la puissance et du triomphe. Plus tard, Genkis Khan énumère les voluptés de la guerre : « La plus grande jouissance de

l'homme, c'est de vaincre ses ennemis, de les chasser devant soi, de leur ravir ce qu'ils possèdent, de voir les personnes qui leur sont chères le visage baigné de larmes, de monter leurs chevaux, de presser dans ses bras leurs filles et leurs femmes » (15). Il ne fait au fond qu'exprimer un goût personnel. Il constate l'intensité d'une certaine espèce de plaisir que sa propre expérience lui a révélée.

De la même façon, dans l'Occident chrétien, un Bertrand de Born, quand il fait l'éloge de la guerre, se place essentiellement au point de vue esthétique. C'est le spectacle des combats qui le réjouit : comme il aime le printemps et le chant des oiseaux, il confesse aimer l'éclat des tentes, des bannières et des armures, la cavalerie alignée pour la bataille, la fuite des paysans avec leurs biens, les chevaux des morts errant à l'aventure, la mêlée inextricable : « Croyez-moi, j'ai moins de plaisir — A manger, à boire, à dormir, — Qu'à ouïr des deux parts crier : — Sus ! — quand les chevaux en attente — Hennisent dessous les arbres, — Que chacun hurle : A l'aide ! A l'aide ! — Et que tombent petits et grands — Dans l'herbe des fossés, — Et qu'on voit aux flancs des cadavres, — Bris de lances avec leurs flammes » (16).

Ainsi, pour le monarque, la guerre est source de gloire, pour le conquérant, source de jouissances sensuelles, pour le poète source de poésie. Mais aucun ne songe à lui attribuer de fonction éthique ou civilisatrice. Au contraire, chacun la tient pour un épouvantable fléau. Au dix-septième siècle, La Bruyère la dénonce comme une sanglante absurdité qui déshonore l'espèce humaine : « que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous

pas : voilà le plus abominable *sabbat* dont on ait jamais ouï parler ? et si les loups en faisaient de même, quels hurlements, quelle boucherie ! et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aimaient la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ; ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? » L'homme, pour montrer qu'il est un animal raisonnable et pour se distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, a inventé toutes sortes d'instruments meurtriers. Bientôt l'arme blanche ne lui a plus paru suffisante : « comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine ; vous en avez d'autres plus pesants et plus massifs qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couches, l'enfant et la nourrice ; et c'est là encore où *gît* la gloire, elle aime le *remue-ménage*, et elle est personne d'un grand fracas » (17). Ailleurs, il met la guerre au compte de l'avidité, de l'injustice et de la folie des hommes (18).

Deux siècles après, de nombreux penseurs et non des moindres s'ingénient à lui découvrir d'irremplaçables mérites. Or c'est le moment où s'accroît son horreur, où elle perd ses caractères de jeu ou de sport, soit dans la conduite des opérations, soit dans le style du combat. Il s'agit maintenant de vaincre à tout prix, et non au moindre coût et de la façon la plus élégante. On engage des unités de plus en plus nombreuses : la précision de la manœuvre collective joue un plus grand rôle que l'audace et l'initiative individuelles, bientôt plus nuisibles que louables. Enfin le progrès des armes à feu, en particulier

celui de l'artillerie, diminue sans cesse l'importance du corps à corps et des qualités qu'il suppose ou qu'il rend possible de manifester. La cavalerie reste l'arme noble, parce qu'elle fait place plus longtemps au courage personnel. Mais le jour où la cadence plus rapide du tir et la portée accrue des projectiles ne lui permettent plus d'arriver jusqu'à l'ennemi sans être décimée, elle a vécu. Et avec elle, disparaît la dernière arme où le guerrier lutte avec ses qualités et son énergie propres, sans le secours d'une force extérieure, abstraite et plus puissante, provenant à la fin d'une réaction chimique, que l'individu se borne à déclencher au moment et dans la direction où il en reçoit l'ordre.

La guerre commence précisément alors à passer, comme le remarque John U. Nef, pour « une expérience spirituelle qui ennoblit et qu'il est désirable que tous les hommes subissent » (19). Il est significatif qu'elle acquiert cette valeur baptismale à l'heure où elle devient inhumaine, chocs de matériels perfectionnés, agissant à distance, qu'il faut inventer toujours plus destructeurs, produire en plus grand nombre, employer avec plus de brutalité. La coïncidence n'est pas surprenante : rien ne peut être ressenti comme sacré qui n'apparaisse pas à l'homme radicalement étranger à sa nature.

Clausewitz se refuse explicitement à juger la guerre, et particulièrement la métamorphose de la guerre courtoise en guerre passionnée, d'un point de vue moral : il s'en tient à l'analyse technique et objective. Le reste, dit-il, est l'affaire des philosophes (20). Les philosophes s'emparent en effet de la question. On a vu en quel sens la résout un théoricien de l'État comme Hegel. Joseph de Maistre, sénateur de Savoie, émigré de 1792, ministre du Roi de Sardaigne à la cour de St-Pétersbourg, de 1803 à 1817, assiste non sans épouvante à la transformation des conflits armés. Préoccupé, en outre, de la signification spirituelle des grands bouleversements de l'époque, il consacre au problème de la guerre la septième de ses *Soirées*

de Saint-Pétersbourg (1821). Il y affirme lui aussi, quoique dans une perspective tout opposée, la valeur morale et transcendante de la guerre. Il la regarde comme un facteur de bon sens et de droiture inaltérable. Le métier militaire est école de vertu et de douceur : les caractères les plus doux aiment la guerre, la désirent et la font avec passion. « Le spectacle épouvantable du carnage n'endurcit pas le véritable guerrier ; au milieu du sang qu'il fait couler, il est humain, comme l'épouse est chaste dans les transports de l'amour ».

Surtout, la guerre est la loi du monde : c'est une « rage prescrite qui arme tous les êtres », dès que le don de vivre anime la matière. Joseph de Maistre en donne des exemples pour les plantes, pour les animaux et enfin pour l'homme. Celui-ci ne tue pas seulement pour se nourrir, pour s'habiller et pour se défendre. Il tue aussi pour tuer. Le *carnage permanent* est un élément de l'harmonie universelle. Aussi rien ne saurait empêcher la guerre : « l'homme saisi tout à coup d'une fureur divine, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut, ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme ? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur ». La loi qui traîne l'homme au combat est inexorable : la terre n'est qu'un autel immense où s'effectue sans cesse l'holocauste des vivants « jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à la *mort* de la mort ». La guerre est une expiation. Les nations ne font aucun effort pour éviter le châtement ou pour l'abrégier : l'homme, comme les grands coupables repentants qui demandent leur propre supplice, offre ce qu'il a de sang pour racheter quelque crime obscur.

Aussi la guerre est-elle d'essence divine. D'étranges preuves en persuadent l'auteur, qui les énumère avec plus d'enthousiasme que d'esprit critique : la guerre est divine par sa généralité, par ses conséquences, par « la gloire mystérieuse qui

l'environne », par l'« attrait non moins inexplicable qui nous y porte », par la protection accordée aux grands capitaines, par son opportunité (elle vient à son heure, au moment où l'iniquité des peuples appelle la vengeance de Dieu), par ses résultats imprévisibles (parfois elle exalte et parfois elle avilit les nations, corrompant le vainqueur et causant la prospérité du vaincu). Elle est divine enfin parce que c'est la Providence qui en décide le succès : l'homme s'y sent débordé par les forces qui le broient et y prend conscience de sa faiblesse. Car la victoire dépend de ce qui dépend le moins de son effort ou de son mérite : « Jamais il n'est averti plus souvent et plus vivement qu'à la guerre de sa propre nullité et de l'inévitable puissance qui règle tout ».

De telles conceptions, qui sont en germe chez Bossuet, dérivent évidemment de la théologie chrétienne. On aurait tort cependant d'imaginer qu'elles en sont tributaires, au point de ne pouvoir être soutenues par des esprits indépendants. Au contraire, ceux-ci rejettent sans doute le caractère expiatoire de la guerre, mais ne lui en attribuent que plus de vertus positives, cette fois à l'inverse de Bossuet, pour qui la guerre est expiatoire et horrible. Chacun, désormais, lui rend hommage, parce que de plus en plus, elle est sentie comme toute-puissante et inexorable, et par conséquent comme sacrée.

## NOTES

- (1) Cf. John U. Nef, *La Route de la guerre totale*, Paris, 1949, p. 54.  
 (2) Foch, *Des principes de la guerre*, 4<sup>e</sup> édit., Paris-Nancy, 1917, pp. 28-29.  
 (3) Barère le déclare nettement quand, le 23 août 1793, il demande la levée en masse à la Convention : « Le contingent de la France pour sa liberté comprend toute sa population, toute son industrie, tous ses travaux, tout son génie... La liberté est devenue créancière de tous les citoyens ; les uns lui doivent leur industrie, les autres leur fortune ; ceux-ci leurs conseils,

- ceux-là leurs bras ; tous lui doivent le sang qui coule dans leurs veines. » Cité par Arnold J. Toynbee, *A Study of History*, t. IV, Londres, 1939, p. 157, note 2.  
 (4) *Philosophie de l'Esprit*, Trad. Vera, t. II, p. 417.  
 (5) *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J. Hippolyte, Paris, 1941, t. II, pp. 22-24.  
 (6) *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, § 324 ; *Morceaux Choisis*, par H. Lefebvre et N. Gutermano, Paris, 1939, p. 276.  
 (7) Clausewitz, *Théorie de la Grande Guerre*, 3 vols., Paris, 1886-7, trad. de Varry, t. I, pp. 21, 26, 29-30 ; t. II, pp. 281-2.  
 (8) *Ibid.*, t. III, ch. II « Guerre absolue et guerre réelle », pp. 114-599.  
 (9) *Ibid.*, III, p. 140.  
 (10) Jean Lagorgette, *Le rôle de la guerre*, Paris, 1906, p. 381 (les mots sont soulignés dans le texte).  
 (11) Clausewitz, *ibid.* t. III, ch. VI B « La guerre est un instrument de la politique », p. 173.  
 (12) Lüdendorff, *La guerre totale*, trad. franç., Paris, 1937, pp. 9-14 ; cf. H. Rauschnig, *La Révolution du Nihilisme*, trad. franç., Paris, 1939, p. 114.  
 (13) L'expression est de G. Ferrero, dans *La fin des Aventures*, Paris.  
 (14) Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. I, p. 345, cf. pp. 367-8 ; 467-9.  
 (15) Dubeux et Valmont, *Tartarie*, etc., Paris, 1848, pp. 231-2, cf. Letourneau, *La Guerre*, p. 202.  
 (16) Bertrand de Born, « Eloge de la guerre », dans A. Berry, *Florilège des Troubadours*, Paris, 1930, p. 121.  
 (17) *Les Caractères*. Chap. « Des Jugements ».  
 (18) *Ibid.*  
 (19) John U. Nef, *op. cit.*, p. 49.  
 (20) Clausewitz, *op. cit.*, t. II, p. 282.

## LES PROPHETES DE LA GUERRE

SI l'on excepte celle que G. Tzschirner publia en 1815 et qui ne semble pas avoir suscité beaucoup d'intérêt, c'est entre 1860 et 1880, c'est-à-dire au terme d'une assez longue période de paix relative qu'apparaissent en divers points de l'Europe les premières grandes apologies de la guerre. Leurs auteurs, Proudhon, Ruskin, Dostoïevski, un économiste français, un historien de l'art anglais, un romancier russe, ne sont nullement des guerriers <sup>(1)</sup>. Chacun représente un tempérament singulier et une culture originale. On cherche en vain ce qui a pu les faire innover dans le même sens sur un point si particulier. Est-ce seulement parce que leurs esprits, anormalement sensibles, s'inquiètent, pour des raisons très différentes d'ailleurs, de l'évolution à laquelle ils assistent ? On sent qu'ils cherchent d'abord dans la guerre un contrepois à l'esprit de leur époque et aux transformations qui les alarment. Mais ils ne s'adressent pas à la guerre par hasard : au siècle précédent, ils n'y auraient sans doute même pas pensé. La guerre manquait de l'importance, des dimensions et de l'horreur nécessaires. Il était inconcevable d'attendre d'un simple épisode une puissance effective de régénération et comme le

salut des sociétés. Si de Paris, de Londres, de Moscou, de telles voix coïncident, qui, pour le reste, demeurent si discordantes, c'est qu'un phénomène d'une ampleur capitale les pousse à parler.

### § 1<sup>er</sup>. Proudhon.

Proudhon publie en 1861 son ouvrage *La Guerre et la Paix*. Le livre premier intitulé « Phénoménologie de la guerre » comprend les chapitres suivants dont les titres sont déjà un programme : « La guerre est un fait divin », « la guerre, révélation religieuse », « la guerre, révélation de la justice », « la guerre, révélation de l'idéal », « la guerre, discipline de l'humanité », « l'homme de guerre, plus grand que nature », etc...

La guerre différencie l'homme des animaux (2). S'il était exclusivement industriel et sociable, l'orgueil et l'héroïsme lui faisant défaut, il aurait été privé de la faculté révolutionnaire, la plus féconde de toutes. La civilisation serait une étable. « Saurait-on ce que vaut l'homme, sans la guerre ? » Celle-ci est définie comme la plus haute, la plus indispensable des catégories de l'esprit. Comme le temps et l'espace, comme la beauté, le juste et l'utile, elle constitue « une forme de notre raison, une loi de notre âme, une condition de notre existence ».

C'est un fait divin. Elle échappe à la raison et à la volonté humaines. Son apparition a la valeur d'une théophanie. Elle n'admet ni question ni doute. Elle est l'expression plastique du droit divin, la source suprême de la justice et de la poésie. Sans elle, l'homme est partout amoindri. La vie individuelle et sociale est frappée d'enrui et de stérilité. Proudhon en voit la preuve dans la civilisation des États-Unis d'Amérique, nation matérielle et grossière, commerçante et pacifique. « Dieu veuille alors, s'écrie-t-il, que la guerre la sauve, si elle est encore à temps de se donner par la guerre une foi, une loi, une consti-

tution, un idéal, un caractère ! » (3). La guerre de Sécession n'allait pas tarder à exaucer son vœu.

D'autre part, les combats apportent le verdict insurmontable du Jugement de Dieu. Ils tranchent le sort des États, conformément à une justice sans appel. La guerre arrache les masques, elle révèle la vraie valeur et la destinée des peuples. Il n'est rien qu'un étrange lyrisme n'inscrive alors à son crédit : « La guerre, c'est notre histoire, notre vie, notre âme tout entière ; c'est la législation, la politique, l'État, la patrie, la hiérarchie sociale, le droit des gens, la poésie, la théologie ; encore une fois, c'est tout ».

Cet enthousiasme systématique surprend d'autant plus qu'à la fin de l'ouvrage, à la suite de longues analyses de la situation mondiale et des progrès du commerce et de l'économie, Proudhon croit pouvoir déclarer solennellement que l'humanité ne veut plus la guerre. L'histoire, cette fois, devait lui infliger des démentis de plus en plus cruels. Sa palinodie tardive n'en demeure pas moins significative : elle marque l'ambivalence des sentiments de l'écrivain. Il attribue à la guerre toute gloire et toute fécondité. Il en fait le ressort même de la civilisation et, en même temps, il la redoute et en annonce triomphalement la disparition.

### § 2. Ruskin.

Un renversement analogue se laisse constater à la fin du dithyrambe en faveur de la guerre que John Ruskin prononça quelques années plus tard à l'École Royale Militaire de Woolwich et qu'il publia presque aussitôt en tirage à part d'abord, puis dans son recueil *La Couronne d'Olivier sauvage* (1866).

Esthéticien, Ruskin part de la considération de l'histoire de l'art : or celui-ci, dit-il, ne fleurit que chez les peuples de soldats. Les bergers et les cultivateurs ne produisent pas d'œuvres d'art, tant qu'ils restent en paix. Le commerce et l'industrie

demeurent tout aussi impuissants. Bien plus, ils détruisent les germes de la production artistique. La guerre est au contraire à la source du grand art. Celui-ci n'est rien que « la description, la louange ou la représentation dramatique de la guerre ». En Grèce, Apollon et Pallas sont des divinités armées. Mais comment expliquer la médiocrité de l'art dans Rome, militaire et constamment conquérante ? C'est que le Romain n'est pas fondamentalement guerrier. Il fait la guerre non pour elle-même, mais pour imposer la paix. Il a de la guerre une conception pratique qui la stérilise. Les arts se relèvent avec la chevalerie gothique « quand l'esprit de l'Europe s'emplit de l'enchanteresse passion de la guerre pour l'amour de la guerre ». Quand la paix s'établit, les arts déclinent ; ils passent « du côté de la volupté et des différentes corruptions pour achever de se flétrir chez les nations parfaitement tranquilles » (4).

L'œuvre d'art apporte un critère parfait de la valeur des cultures : elle est expression pure. Aussi ne peut-on en récuser le témoignage. Elle manifeste tout ce qui compte. Ce qu'elle néglige est du fait même condamné. Il suit de là l'excellence de la guerre : « En sorte que, quand je vous dis que la guerre est le fondement de tous les arts, je veux en même temps dire qu'elle est le fondement de toutes les hautes vertus et facultés de l'homme ».

Ruskin confesse que la prise de conscience d'une telle loi fut un terrible choc pour lui. Mais il fallut qu'il convint de cette vérité inattendue et périlleuse. Les faits étaient indéniables. L'alliance de la paix et de la civilisation n'était qu'un lieu commun fallacieux. La paix n'engendrait qu'égoïsme et immoralité, corruption et mort : « En résumé, j'ai trouvé que toutes les grandes nations apprenaient la vérité des mots et la force des pensées dans la guerre ; qu'elles tiraient leur nourriture de la guerre et qu'elles la consommaient dans la paix ; que la guerre les intruisait, et que la paix les trompait ; que la

guerre les éduquait, et que la paix les trahissait ; en un mot que, nées de la guerre, elles se perdaient par la paix » (5).

Cette profession de foi semble effrayer son auteur. Il se hâte d'exclure de son panégyrique la guerre de pillage des barbares comme Genséric, les guerres accidentelles des peuples pacifiques comme les Suisses, la guerre des aventuriers ambitieux comme Napoléon. Celles-ci, affirme-t-il, n'édifient que des tombeaux. La guerre qui crée ou qui fonde, c'est celle « où la turbulence naturelle et l'amour de la lutte chez les hommes sont disciplinés, d'un commun accord, en des modes de jeu magnifique — bien que parfois fatal ; où l'ambition naturelle et l'amour du pouvoir chez les hommes sont disciplinés pour la conquête agressive du mal qui les environne ; et où l'instinct naturel de légitime défense est sanctifié par la noblesse des institutions, la pureté domestique qu'ils sont appelés à défendre. C'est pour une guerre comme celle-ci que sont appelés tous les hommes ; c'est pour une guerre comme celle-ci que tout homme peut heureusement mourir, et c'est d'une guerre comme celle-ci que dans toute l'étendue des siècles passés se sont élevées toutes les saintetés les plus hautes et les plus hautes vertus de l'humanité » (6).

Malheureusement le monde actuel ne permet plus cette sorte de guerre. Elle constituait le grand passe-temps des classes oisives. Celui qui est occupé aux travaux pacifiques n'aperçoit dans les batailles qu'une série de calamités. Ce sont des travailleurs dont la tâche borne l'horizon. Les autres sont des joueurs : ils se servent des classes laborieuses et productrices en partie comme d'un gibier, en partie comme de pièces d'échecs pour un jeu de mort auquel ils se doivent au moins de participer les premiers. Une querelle de territoire ou d'intérêt peut et doit être réglée par un compromis. Le combat n'est exigé et justifié que par le goût pur de la guerre : l'histoire et l'instinct de l'homme s'accordent pour en juger ainsi. La cause et la patrie importent peu : l'essentiel est qu'il vaut

mieux sculpter un chevalier avec son bouclier et son épée qu'un joueur de tennis avec sa raquette. De même, mieux vaut monter un cheval de guerre que parier sur des chevaux de course. Mieux vaut tuer que voler. Le jeu de la guerre pousse à ses extrémités « l'entière force personnelle de la créature humaine ». Il distingue le meilleur homme : le plus exercé, le plus désintéressé, le plus indomptable, celui qui montre le plus de sang-froid. Ce jeu se termine obligatoirement par la mort. C'est la condition nécessaire pour la mise à l'épreuve complète de l'homme. Mais il ne faut que la fermeté du bras. Tout est faussé, si la décision vient du fusil le plus efficace, de la poudre la mieux préparée ou des encouragements de « la populace la plus courroucée ». Ces facteurs, qui sont ceux de la guerre moderne, n'aboutissent qu'à accroître l'injustice, la confusion et le massacre (7).

Les différents arguments qu'on oppose à la guerre valent seulement contre la guerre moderne. Ruskin les approuve. A la guerre mécanique et chimique, il oppose la grandeur d'âme des Spartiates, leur sang-froid, leur force disciplinée, leur souci de tomber avec bienséance. Cet enthousiasme étonne : la rare valeur des Spartiates ne leur fit pas produire des œuvres d'art dignes d'elle. Il semble que Ruskin ait ici oublié son point de départ. Mais il n'en est pas à une contradiction près (8).

Il passe cependant aux guerres de conquête qu'il tient dans presque tous les cas pour injustes et criminelles. Il faut du moins que la domination qu'elles établissent soit bienfaisante et qu'elles aient été entreprises dans la pureté du cœur. Reste enfin la guerre défensive : dans le monde moderne, le métier du soldat est un métier d'esclave. L'obéissance passive est l'unique vertu qu'on exige de lui. Il est contraint de défendre une patrie qui peut-être ne mérite plus qu'on la défende : mercantile, sordide et avilie. Mieux vaut dans ces conditions que le soldat s'empare du pouvoir. Seul le despotisme militaire rendra quelque grandeur à une nation qui s'abandonne (9).

L'arbitraire de la construction historique est évidente : il n'existe pas de rapports si constants entre les caractères belliqueux d'un peuple et ses capacités artistiques. Mais il est plus remarquable encore que Ruskin loue la seule guerre qu'il estime impraticable de son temps et qu'il condamne toutes les autres. On reconnaît cette même ambiguïté qui, tout à l'heure, était si frappante chez Proudhon : une folle divinisation de la guerre et le refus des formes possibles de celle-ci.

### § 3. *Dostoïevski.*

Dix ans plus tard, Dostoïevski publie en mars 1876 sous le titre « Un homme paradoxal » le premier des articles qu'il consacre à la guerre. Il affirme principalement la valeur du sang répandu : « Oui ! le sang versé est une grande chose ! La guerre, à notre époque, est nécessaire, sans elle le monde s'effondrerait, ou, du moins, ne serait-il autre chose que pus et sanie qui s'échappent d'un corps gangrené ». Cette fois, l'attrait de la guerre ne se présente plus sous l'apparence de la nostalgie d'un passé révolu. Il s'agit bien de la guerre présente et réelle, de ses conditions et de ses conséquences contemporaines. Dostoïevski en dénombre avec soin les divers bienfaits : la guerre est bonne parce qu'elle exalte l'esprit de sacrifice, qui fait la grandeur de l'homme ; l'humanité, qui en a conscience, pour cette raison aime confusément la guerre ; la paix prolongée conduit au cynisme et à l'hypocrisie, elle rend les hommes avides, féroces et grossiers ; elle tue l'honneur et ne laisse subsister que les gestes et les paroles de l'honneur ; la guerre donne une impulsion précieuse aux sciences et aux arts, elle « les renouvelle, les rafraîchit, les provoque ». Surtout, elle constitue un remède salutaire rendu indispensable par la décrépitude du monde. Elle est facteur de communion entre les peuples qui apprennent, en se combattant, à se connaître et à s'estimer. Elle ramène à la même condition les grands et les humbles. Elle rend à ceux-ci leur dignité, sans cesse bafouée

dans un monde où règne le culte de l'argent et du pouvoir. Elle institue l'égalité devant l'héroïsme et donne ainsi au plus misérable l'occasion de montrer sa noblesse. Elle l'invite à la grandeur et lui permet de s'estimer. C'est elle seule qui sauve la masse de l'abjection <sup>(10)</sup>.

Un an plus tard, à propos des bruits de guerre avec la Turquie, Dostoïevski revient sur le sujet à trois reprises. Cette fois, il ne déguise plus sa pensée sous le discours d'un homme paradoxal. Il parle en son nom. Il se félicite de l'enthousiasme populaire à l'idée du conflit éventuel. Ce n'est pas seulement à cause de ses « frères slaves martyrisés par les Turcs » qu'il se réjouit. Il attend de la guerre un renouvellement de l'atmosphère spirituelle : « une vie vivante recommence ». Il reprend les thèses qu'il avait exprimées l'année précédente sur l'influence délétère de la paix. Il la décrit développant le sens de l'exquis, c'est-à-dire le goût de l'anormal et du capricieux, entraînant l'âme des délicats vers les abîmes de la cruauté lâche : « Tel voluptueux, prêt à tomber en pamoison à la vue d'un doigt qui saigne, ne pardonnera pas au pauvre diable et le fera crever en prison pour une dette insignifiante ». Bien plus, la paix engendre des motifs ignobles de guerre : la rivalité économique pour la conquête des marchés et « pour l'acquisition de nouveaux esclaves nécessaires à ceux qui tiennent le sac ». Déchets de la paix, de telles guerres dépravent les peuples, alors qu'une guerre volontairement entretenue pour une cause noble « guérit les âmes », raffermir l'unité des nations, favorise la communion avec le peuple <sup>(11)</sup>.

\*\*

Pendant le temps où l'exaltent ses premiers prophètes, la guerre est transformée par une seconde révolution, technique celle-ci, et non plus politique, mais dont les effets se conjuguent avec ceux de la première pour la rapprocher de la guerre totale.

## NOTES

(1) On s'étonnera peut-être que je n'aie pas rangé Nietzsche parmi ces prophètes de la guerre : c'est qu'il se montre plutôt partisan de la lutte, de la dureté et de la violence que de la guerre elle-même. Il en exalte le principe métaphysique, mais il ne songe pas tellement à considérer les entreprises militaires de son temps comme des manifestations admirables de la grandeur humaine : le soldat ne lui paraît nullement préfigurer le *Super-homme*. Quand il vante la guerre, il pense à la fécondité de toute opposition radicale : intellectuelle, morale ou physique, beaucoup plus qu'à celle des opérations stratégiques. Tandis que Proudhon, Ruskin et Dostoïevski ont bel et bien dans l'esprit les conflits armés présents et à venir des Etats européens.

(2) Cette idée (d'ailleurs fautive : il y a des guerres de fourmis) deviendra une sorte de lieu commun. On la retrouve jusque chez Léon-Paul Fargue : « A l'extrême des distillations séculaires, nous ne recueillons que des gouttes de guerre : le fin du fin de l'élixir terrestre, c'est la guerre. » Elle seule subsiste quand tout passe. Et seule, elle rapproche les hommes et les rend fraternels, alors qu'il n'est rien qui ne les sépare. Dans la confusion du Jugement Dernier, pour distinguer les honnêtes, on dira : « Les hommes ? Ce sont ceux qui se battent » (*Figaro*, 8 janvier 1938).

(3) P.-J. Proudhon, *La Guerre et la Paix*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1861, t. I, pp. 33, 35, 39, 49, 62, 63-66, 103-104, etc.

(4) John Ruskin, *La Couronne d'olivier sauvage*, trad. franç., Paris, s.d., pp. 53-56.

(5) *Ibid.*, p. 57. Passage repris avec éloges par H. de Montherlant dans *Solstice de Juin*, Paris, 1947, p. 209 (note).

(6) J. Ruskin, *op. cit.*, p. 58.

(7) *Ibid.*, pp. 60-63.

(8) Dans le même ouvrage, il se montre singulièrement plus sévère et sarcastique à l'égard de l'oisiveté, du jeu et de la guerre, au cours d'une conférence sur le travail prononcée à l'Institut Ouvrier de Camberwell (*La Couronne d'olivier sauvage*, pp. 3-30).

(9) *Ibid.*, pp. 73-75.

(10) Dostoïevski, *Journal d'un écrivain*, Paris, 1927, t. II, pp. 189-197.

(11) *Ibid.*, t. III, 155-173. Les titres des trois articles sont les suivants : « La guerre : nous sommes les plus forts », « La guerre n'est pas toujours un fléau, c'est quelquefois le salut », « Le sang qui coule est-il un gage de salut ? »

## LA GUERRE TOTALE

LE XIX<sup>e</sup> siècle, qui voit la sacralisation de la guerre, n'est pas dans son ensemble guerrier : la guerre de Crimée, la guerre austro-prussienne de 1866, la guerre franco-allemande de 1870 ont été brèves et limitées. En outre, elles diffèrent à peine des guerres de la Révolution et de l'Empire : elles manifestent presque un retour à l'ancien style. En tout cas, le matériel n'y joue pas encore le rôle prépondérant qu'on pourrait attendre en pleine expansion industrielle. On utilise peu les armes nouvelles ; les armées de métier fournissent encore la majorité des effectifs (on a abandonné la pratique, sinon le principe de la conscription) ; enfin, la décision étant en général obtenue dès les premiers engagements, il n'est pas besoin de recourir à cette guerre d'usure qui, de proche en proche, entraîne la mobilisation totale des ressources de la nation. La guerre austro-prussienne de 1866 dure sept semaines : on n'y consomme que deux millions de cartouches, soit sept par homme mobilisé, soit une par semaine. Les temps vont changer.

§ 1. *Nouvelles dimensions de la guerre.*

Les historiens de l'armement font partir des environs de 1875 une nouvelle période : c'est à ce moment que les armes à feu se perfectionnent d'une façon décisive.

Déjà, lors de la guerre de 1870, pour la première fois les deux belligérants avaient employé le fusil rayé se chargeant par la culasse. Fr. Engels en avait été si frappé qu'il pensait naïvement qu'aucune amélioration importante n'était plus concevable : « Les armes sont si perfectionnées qu'un nouveau progrès de quelque influence transformatrice n'est plus possible. Lorsqu'on a des canons permettant d'atteindre un bataillon d'aussi loin que l'œil le distingue, et des fusils qui donnent le même résultat contre l'homme isolé pris pour cible, des fusils pour lesquels charger prend moins de temps que viser, tous progrès ultérieurs pour la guerre en rase campagne sont plus ou moins indifférents. L'ère de développement est donc close de ce côté pour l'essentiel » (1).

En outre, il croyait pouvoir annoncer que les finances des Etats ne résisteraient pas longtemps à l'accroissement de leurs dépenses militaires. La conscription rétablie, le coût du matériel, la nécessité de répondre aux efforts du voisin par des efforts équivalents devaient les acculer à une ruine prochaine. « L'armée est devenue la fin principale de l'Etat, fin en soi ; les peuples ne sont plus là que pour fournir et nourrir les soldats » (2). Dans ces conditions, en peu d'années, le militarisme périrait par ses propres excès. Jamais prédiction ne fut plus cruellement démentie par les faits. Dans les décades qui suivent, entre 1878, date où écrit Engels, et 1914, la course aux armements impose bien aux Etats des charges de plus en plus lourdes, mais qui n'entraînent aucune catastrophe financière. Au contraire, la préparation à la guerre n'est pas sans contribuer à résoudre certaines difficultés économiques. Quant à la technique et aux conditions du combat, loin d'avoir atteint cette perfection définitive que Engels imagine, elles sont alors transformées par les conséquences de la révolution industrielle.

Le fusil à répétition augmente la cadence du tir ; l'emploi de la mitrailleuse bouleverse la tactique de l'infanterie. En

même temps, la précision et la portée des projectiles sont accrues par les progrès de la fabrication des aciers et de la chimie des poudres. La motorisation permet une plus grande mobilité de l'artillerie. La cavalerie est éliminée. Les véhicules blindés surgissent. De plus en plus, les problèmes touchant au transport des troupes et des munitions, à la consommation des canons et des armes automatiques, occupent la première place dans les préoccupations des Etats-Majors. Le dressage militaire consiste à substituer aux réflexes de fuite que déclenche l'instinct de conservation, les réflexes d'obéissance, que des techniques éprouvées réussissent à rendre tout aussi mécaniques. Elles obtiennent « un triomphe ininterrompu sur la peur et l'hésitation de la créature ». Elles visent d'autre part à enseigner à la recrue le maniement d'armes toujours plus meurtrières et plus compliquées, c'est-à-dire d'engins dont la conception, la construction et les besoins en projectiles réclament un nombre toujours plus élevé d'heures de travail. En 1914, l'Etat-Major français avait prévu une production journalière de 13.600 obus de 75. Dès les premiers jours de la guerre, il en demande 50.000, puis 80.000 en janvier 1915 et 150.000 en septembre de la même année. On avait escompté qu'il fallait pour entretenir la puissance de feu de l'armée en campagne le labeur de 50.000 ouvriers. Il fallut en embaucher 1.600.000. En 1917, les bombardements préparatoires de la 3<sup>e</sup> bataille d'Ypres durèrent dix-huit jours : on tire 4.283.000 obus d'un poids total de 107.000 tonnes. Les vainqueurs regagnent 115 km<sup>2</sup> de terrain au prix de 8.222 morts ou blessés par km<sup>2</sup> (3).

La révolution politique a fourni le nouvel instrument de la guerre : l'armée de millions d'hommes. Mais ils combattaient encore avec les armes du XVIII<sup>e</sup> siècle. La révolution industrielle leur donne des moyens de combattre décuplés, qui mobilisent à leur profit l'énergie entière de la nation. C'est alors que la guerre peut être dite totale.

La guerre totale implique en premier lieu que la multitude des combattants tende à coïncider avec le chiffre même de la population mâle adulte disponible, en second lieu que la quantité du matériel employé corresponde au niveau le plus élevé que peut atteindre l'industrie de la nation belligérante développée au maximum.

Dans une pareille contestation, la valeur personnelle joue de moins en moins de rôle. L'individu disparaît. Ce n'est plus le temps des exploits, mais celui de l'ennui des camps, de la monotonie de l'entraînement. La nature du combat change à son tour : ce n'est plus affaire de courage, mais de résistance et de discipline. La capacité générale de production et la volonté collective de vaincre constituent les facteurs décisifs d'un triomphe éventuel.

Rien ne subsiste à la mesure de l'homme isolé, quand il s'agit du heurt de deux armées et de la longue confrontation des masses de combattants, du nombre et des calibres des artilleries. La puissance de feu décide. Le rôle de chacun ne consiste qu'à tenir jusqu'au bout sa place de rouage minuscule et remplaçable dans un immense mécanisme en mouvement. La guerre achève de perdre ses caractères de jeu et de cérémonie réglée, tout ce qui faisait des anciennes batailles une somme de combats singuliers, où se composaient la bravoure et l'élégance, le défi injurieux et la bonne tenue, l'insolence et la courtoisie.

Les progrès des techniques, le changement des structures politiques, la centralisation croissante bouleversent toujours plus les conditions de la guerre. En 1914, on la décrit comme la pesée équilibrée de deux masses gigantesques et presque immobiles, appuyées de tout leur poids l'une contre l'autre et s'efforçant chacune de faire céder celle d'en face, comme deux taureaux qui, crâne contre crâne, cherchent à faire plier leurs genoux. Ce ne sont que « spasmes sur place », « tensions muscles contre muscles » (4), le long d'une ligne interminable où

l'énergie d'une nation, transformée en acier et en puissance de mort, vient se briser contre une cuirasse pareillement meurtrière et hérissée, où se pressent les ressources et les vigueurs d'un autre peuple. Aussi a-t-on pu soutenir que l'unité d'un pareil combat n'est autre que le million d'hommes, quelque chose de compact et d'à peine différencié comme le banc de poissons et la nuée de sauterelles. Chacun s'y trouve englouti et indistinct (5).

### § 2. *Ethique de la guerre totale.*

Le héros, dans ces conditions, n'est plus celui qui réussit par sa vaillance à rendre illustre un nom obscur, mais le Soldat Inconnu, c'est-à-dire celui qui sut le mieux se défaire de sien et brouiller les traces qui eussent permis de le retrouver. La vénération publique s'adressa désormais au misérable dont le corps perdit le plus sa forme et fut le plus parfaitement broyé ; à celui dont la face écrasée n'offrant plus figure humaine, ne pouvait être à la ressemblance d'aucun souvenir, ne pouvait évoquer aucun visage dans aucune mémoire. C'était là son unique vertu.

L'anonymat, de la façon la plus significative et la plus conséquente, devint un titre de gloire ; et la bravoure, l'initiative, l'audace, l'abnégation de chacun des plus braves, s'inscrivirent dans chaque pays au bénéfice d'un malheureux être qui fut peut-être pacifique et peut-être craintif, mais qui avait l'avantage de n'être plus personne, d'avoir été consommé plus complètement qu'un autre et d'avoir donné jusqu'à son identité. Ce cadavre mutilé, dont on ignore même s'il ne fut pas reconstitué et formé des débris de plusieurs corps, fut tiré au sort, afin que rien de réfléchi ou de volontaire ne présidât à son élection. Il devait être bien clair que la justice ni le mérite n'avaient part à l'apothéose et que le hasard seul qui fit la misère et la mort de l'Inconnu, décidait encore à sa façon inique et superbe de son destin d'outre-tombe.

Aussi n'eut-on pas tort d'élever un peu partout au Soldat Inconnu ce monument qu'on décrivit naissant « spontanément de l'inconscient de tous les peuples engagés dans la guerre » (6). Au-dessus des honneurs accordés aux exploits de la vaillance et des plus rares vertus, resplendit la gloire de ceux que rien n'avait fait remarquer, qui étaient demeurés, vivants, d'indiscernables unités dans l'immense file des combattants et qui furent, morts, d'indiscernables dépouilles dans l'immense charnier. C'est pour n'être pas sortis du rang, pour ne s'être pas distingués, pour avoir perdu au contraire ce nom et cette apparence qui sous l'uniforme empêchaient encore qu'on les confondît totalement avec leur voisin, qu'ils furent les élus parmi lesquels le sort choisit celui dont la face méconnaissable présenterait à tous le masque impersonnel de la souffrance commune.

Une telle métamorphose consacre la fin de la guerre héroïque. Le combat ne tient visiblement plus du tournoi où l'on couronne un héros sans peur et sans reproche. C'est affaire de masse. Et comme on ne désire pas la gloire de bien triompher, mais le triomphe même, on cherche à vaincre au moindre prix. La guerre perd alors jusqu'à cette allure de noble rivalité qu'on lui reconnut parfois, quand elle était d'abord le fait de champions soucieux de s'affronter suivant un code défini. Si l'enjeu n'est plus partiel, mais total, s'il s'agit de l'existence d'une nation qui lance dans la lutte l'ensemble de sa population valide, on ne peut guère s'attendre à voir subsister tant de délicatesse. Le combat est sans merci et ne connaît plus de ménagements.

Mieux, un étrange renversement se fait jour : au lieu de se défendre d'employer, vis-à-vis de l'adversaire qu'on estime, le mensonge et la mauvaise foi, on les lui réserve, alors que le mépris qu'on professe à l'égard d'un ennemi conduit à dédaigner de le tromper (7). On ne regarde comme décent que de duper un égal. Les règles qu'on observe envers lui devien-

nent des licences. Elles recommandent la fraude et, dès qu'il s'agit d'obtenir un avantage, elles permettent tout, au lieu d'interdire un excès de trahison. Certes, quand ne se servit-on pas de la ruse dans la guerre ? L'artifice ne cessa de seconder la bravoure et l'embuscade exista toujours à côté du franc combat. Achille refusa rarement le secours d'Ulysse. Mais enfin, on gardait à la vaillance la place d'honneur. La gloire de la témérité heureuse, et jusqu'à celle du courage malheureux, passaient sans trop de peine celle des succès de la perfidie. Du moins fit-on rarement l'éloge des moyens qui ne laissent pas à l'adversaire tous les siens.

Les théoriciens modernes en jugent autrement. L'un d'eux écrit : « A sa manière, l'Etat saura unir la ruse à la violence des anciennes époques qui connaissaient à peine le droit. La marque particulière du droit nouveau sera la liberté d'action d'une violence qui se transforme selon le besoin en ruse et qui, devenue légale, produira un remarquable mélange d'égoïsme et d'idéalisme, de sincérité et d'hypocrisie, de brutalité et de calcul, sublimation en quelque sorte des qualités qui, de bonne heure, ont fait le marchand » (8).

Il en résulte que la guerre n'est plus que guerre ; on se félicite qu'elle trouve sa forme absolue, qu'on ne faisait naguère que pressentir. La voici maintenant pure de toute scorie esthétique ou morale, exempte des moindres scrupules, soucieuse du seul succès et exclusivement occupée d'anéantir : le guerrier peut user de tous les recours, il doit employer toutes ses forces. Il n'est rien que l'efficacité ne justifie. On croit honorer d'autant plus l'adversaire qu'on le ménage moins. Au lieu d'estimer l'ennemi trop fier pour profiter des avantages qu'on lui abandonne délibérément, on ne lui en laisse aucun, dans la pensée qu'il saura toujours assez s'en assurer lui-même. D'un mot, on semble persuadé qu'on reconnaît mieux sa valeur en appréhendant ses embûches qu'en faisant crédit à sa loyauté. On estime en tout cas cette conduite la plus sûre. La

vertu, se confondant avec l'économie, consiste désormais à obtenir le plus en exposant le moins. Il suffit qu'une manœuvre paraisse susceptible de rapporter le plus gros bénéfice pour qu'on la tienne en même temps pour la meilleure et pour la plus noble.

## NOTES

- (1) Fr. Engels, *Anti-Dühring*, trad. franç., Paris, 1932, t. II, pp. 47-48.  
 (2) *Ibid.*, p. 48.  
 (3) Gal. J.F.C. Fuller, *L'influence de l'armement sur l'histoire*, trad. franç., Paris, 1948, p. 179, note 15.  
 (4) J. Romain, *Prélude à Verdun. Les Hommes de Bonne Volonté*, t. XIV, 1938, p. 14.  
 (5) *Ibid.*, pp. 181-2.  
 (6) Keyserling, *Méditations Sud-américaines*, trad. franç., pp. 67-68.  
 (7) E. von Salomon, *Les Réproués*, Paris, 1931, p. 358 : « Ah ! s'il s'était agi d'un combat avec un égal, d'un combat fait selon des règles nettement établies, où l'on pût user de finesse, où le cerveau eût une part, s'il s'était agi de tourner autour d'un adversaire, d'échapper à ses attaques, de chercher l'endroit où le frapper, de mesurer vraiment ses forces avec un autre, bref s'il s'était agi d'un combat, alors pourquoi n'aurais-je pas menti ? C'est la coutume des prisonniers de ne dire, jamais et dans aucune circonstance, la vérité, ou du moins de ne pas avouer sans y être forcés par la violence et la brutalité. Moi, je me garde de descendre au niveau des prisonniers : je me garde de reconnaître les gardiens comme des égaux. » C'est dire que les égaux sont définis comme ceux à qui il est permis de mentir.  
 (8) Lamprodit.

## IV

## LA MYSTIQUE DE LA GUERRE

LA forme absolue de la guerre ne décourage pas ses prophètes. Il semble au contraire qu'elle exaspère leur prédiction. On dirait qu'ils s'appliquent, par le ton de leurs discours, par la violence de leur pensée, à ne pas se laisser distancer par les progrès de la guerre. Leur adhésion devient inconditionnelle. Ils ne louent plus la guerre pour l'excellence de tel ou tel de ses effets. Ils l'approuvent pour elle-même.

## § 1. René Quinton.

En 1930, paraissent à Paris les *Maximes sur la guerre*, ouvrage posthume d'un biologiste nommé René Quinton, mort en 1925, recueil médiocre et peu cohérent, et qu'on devrait juger insignifiant si une fortune discrète, mais par certains côtés d'autant plus efficace à longue échéance, ne conseillait à la fin de l'estimer caractéristique. En outre l'exaltation dont témoignent ces aphorismes, les comparaisons auxquelles ils recourent, empruntées à l'amour ou à la religion, ne laissent pas douter que la guerre ne soit explicitement et consciemment perçue par leur auteur comme une manifestation du sacré.

Quinton considère la guerre comme l'état naturel des mâles. Elle leur donne la beauté morale, que la maternité donne aux femmes. L'instinct de conservation ne sert qu'à amener vivant jusqu'au lieu de combat « l'être né pour lutter et mourir ». C'est alors qu'il est révélé à lui-même et que ses vertus resplendent : « la guerre est aux hommes ce que l'eau dormante est aux cygnes : le lieu de leur beauté » (1). La dureté de la guerre fait sa sainteté, elle ennoblit tout : « la pauvreté n'y humilie pas, la vanité y est étrangère. Le devoir accompli comble l'âme. Aucun contact n'y est vil, les hommes y sont frères. La guerre est l'âge d'or » (2). Elle rend aux hommes le sentiment religieux, elle fait tout paraître petit et lointain, elle guérit l'âme, elle écarte les considérations mesquines de la justice distributive, car elle est au même titre que la maternité une école d'altruisme. En dehors d'elle, l'homme n'est que « petitesse et ordure ». Elle le délivre des devoirs artificiels de la vie en commun. C'est pourquoi elle le satisfait : « le bonheur de la guerre : la vie primitive au jour le jour ; pas d'hier, pas de demain. Les charges sociales ont disparu : la torture des buts, les soucis de paraître, les souffrances de l'inégalité, les injustices des situations, l'isolement dans l'effort, la lutte sans soutien, la fatigue des résolutions, les doutes de sa mission, le désir qu'aucun effort, qu'aucun courage ne permet de satisfaire, l'étalement des tentations, la lenteur et la médiocrité des situations » (3).

La civilisation n'est pas seulement sordide, insupportable et avilissante, elle représente en outre un grave danger pour l'espèce. Elle gêne la fécondation. Un type de femme se répand, dont le but est d'assouvir les désirs de l'homme, non de procréer. D'autre part, la civilisation sauve de la mort beaucoup de mâles indignes. Elle les affaiblit, elle apaise ou refoule leur haine nécessaire. En tout cas, par les lois qu'elle édicte contre l'homicide, elle empêche cette haine d'avoir tous ses effets. alors que « le mâle qui tue sauve le monde » (4). L'intelligence

intervient pour détourner l'homme d'accomplir son devoir envers l'espèce : elle l'invite à poursuivre un bonheur égoïste qui étouffe en lui la voix sacrée de la nature. La guerre fait rentrer les choses dans leur ordre éternel.

L'appel de la patrie, continue Quinton, touche jusqu'au cœur du forçat. Le cri de détresse de leurs enfants émeut moins les femmes. Alors plus rien ne compte que le salut de la nation, et tout est permis pour la défendre. Qu'on n'invoque pas les règles juridiques : entre les peuples, seul existe le droit des bêtes. D'ailleurs, il n'est pas utile de comprendre l'ennemi, il ne faut que le haïr (5). La passion décide. « On ne fait métier ni de la guerre ni de l'amour : les armées de métier sont aux armées nationales ce que les femmes qui se vendent sont aux mères » (6). Les philosophes ont tort de chercher aux guerres des causes politiques ou économiques : c'est réduire l'amour aux mariages de raison. L'homme ne fait pas la guerre par logique. Il la fait parce que telle est la loi et que la guerre le transfigure. La politique est l'art d'établir des polices d'assurance. La grandeur de la guerre est « de déchirer les contrats et de mettre les hommes en face du destin » (7).

Les champs de bataille sont des lieux saints. L'homme se sent accéder à une vérité nouvelle : il y connaît le silence et l'immensité des cathédrales. « Tout est crainte, mystère, attirance, volupté, aux premières lignes. Les premières amours qui s'emparent de l'âme ne la troublent point davantage. Le contact de l'ennemi est un contact de l'amour. Les premières lignes au repos sont des femmes qui dorment » (8).

Cette atmosphère inspire au mâle le sens de l'infini. Il comprend qu'il est fait pour être sacrifié. La tentation de mourir s'empare de lui comme s'empare de la femelle la tentation de porter. Il connaît une suprême élévation du cœur que rien d'autre ne sait lui donner, il brûle de se prêter à ces grands carnages qui marquent les grandes époques, à ces jeux sanglants qui sont les grands jeux des peuples (9).

Pareille conception biologique, qui assimile constamment la guerre à une épreuve sexuelle, néglige étrangement les conditions du combat moderne. Celui-ci n'apparaît à aucun degré comme une sorte de concurrence vitale qui éliminerait gringolats et avortons au profit des meilleurs reproducteurs. Loin de favoriser la survivance des plus aptes, il anéantit indistinctement les faibles et les forts et on soutiendrait même à bon droit que les plus braves et les plus courageux sont aussi ceux qui s'y trouvent les plus exposés. En second lieu, le dévouement à la patrie n'est aucunement comparable au service de l'espèce, laquelle ignore les frontières. Enfin l'auteur accorde mal son ardeur nationaliste à sa conception de la valeur absolue et comme gratuite de la guerre.

Cette contradiction se retrouve chez d'autres auteurs. Il est plus important de signaler à quel point la doctrine de Quinton se différencie de celles que le XIX<sup>e</sup> siècle avait vu surgir. Joseph de Maistre, Proudhon, Ruskin, Dostoïevski vantent la guerre à cause des bienfaits dont ils la croient l'origine. Ils affirment qu'elle fonde l'honneur, l'art et la culture. Ils l'exaltent dans la proportion où ils la tiennent pour féconde et civilisatrice. Au contraire, Quinton l'estime dans la mesure où, détruisant la civilisation, elle rend l'homme aux lois simples et brutales de la nature.

Comme la guerre elle-même, l'apologie de la guerre devient hyperbolique. Elle ne la glorifie plus par rapport aux valeurs de la paix, qu'on suppose alors dériver d'elle. On dédaigne de lui attribuer des mérites. On se satisfait désormais qu'elle soit qu'elle dévaste et qu'elle anéantisse.

Ce retournement n'est pas particulier à René Quinton. On le retrouve chez un autre théoricien de la guerre : Ernst Jünger. Il correspond à la promotion de la guerre, qui, dans le même temps, lui assure une ampleur telle que sa suprématie sur la civilisation même s'accuse tous les jours.

## § 2. Ernst Jünger.

Au point de départ, Jünger tient pour acquis qu'il vaut mieux participer avec ivresse à la guerre que se laisser passivement engloutir par elle. Pendant que son frère Friedrich-Georg chante la guerre mécanique en des poèmes au rythme rigoureux, il raconte en 1920 ses expériences d'officier de troupes d'élite. Elles constituent le volume intitulé *Dans l'orage d'acier*. Dans ses ouvrages ultérieurs *Feu et sang* (1926) et surtout *L'ouvrier* (1932), Jünger ne dissimule nullement le caractère « technique, abstrait, impersonnel, écrasant pour l'homme » de la guerre moderne. Mais il estime que celle-ci ne peut rien contre lui, pour peu qu'il consente à en aimer les lois impitoyables. Au moment où la guerre apparaît comme une immense industrie de mort, elle exige de l'homme qu'il devienne lui-même « une espèce d'engin, un instrument de précision occupant sa place exacte dans un ensemble infiniment complexe, mais où règne en même temps un ordre cruel et magnifique » (10).

L'homme qui, de plein gré, accepte un tel ordre, grandit et découvre sa véritable liberté. Celle-ci consiste pour lui à se dévouer intégralement à une action sublime. L'individu doit s'absorber dans la masse, et se plier si bien à la plus exigeante discipline que sa personnalité disparaisse et qu'il ne soit plus qu'un outil dans les mains de l'Etat.

Contrairement à Quinton, Jünger ne néglige pas, il exagère plutôt le côté technique de la guerre, qui semble anéantir le guerrier mieux encore que le projectile qui le tue. Il anticipe et prévoit pour l'avenir une mécanisation encore plus poussée, une étape de plus dans l'horreur et la rigueur de la guerre. Mais c'est pour lui un motif nouveau de jubilation. On ne sait quelle frénésie « pleine d'une infernale grandeur » inspire le plus explicite de ses ouvrages : *Le combat comme expérience intérieure* (11). La guerre est dépeinte comme une révélation

décisive. Elle constitue la forme totale de l'existence. Devant elle, tout pâlit et s'efface. Par elle seule, la vie revêt son véritable aspect de « jeu superbe et sanglant qui réjouit les dieux » (12). La guerre s'élève au-dessus des temps, témoignage plus haut et jaillissement plus profond que la science et que l'art, à la fois pure et juste, riche et intense. Les événements splendides que sont les grandes batailles manifestent une « majesté éternelle qui domine la trame ininterrompue de l'histoire... elles se couvrent instantanément d'un visage impassible, montrant ainsi que l'homme par rapport à elles n'est que l'instrument d'une Volonté Supérieure ». Des espoirs et des rêves des monarques qui construisirent les Pyramides, de leur orgueil, des souffrances des ouvriers, rien ne subsiste. Mais les masses de pierre demeurent. De la même façon qu'elles, les grandes batailles attestent la puissance solennelle d'une capacité de décision « affranchie de toute sentimentalité ».

L'homme reconnaît dans les batailles les monuments somptueux et éternels de l'histoire, devant lesquels il s'incline en tremblant et qu'il ne peut profaner. Leur grandeur annonce aux guerriers d'aujourd'hui que « toutes les souffrances et toutes les tortures d'une génération n'auront peut-être pas plus de sens que n'en a maintenant pour nous la lance qu'un soldat arrachait de sa blessure brûlante lors de la bataille d'Issus » (13).

La guerre, dès lors, n'a plus d'autre fin qu'elle-même. Elle est tout ensemble le sacrement et l'extase, le symbole et le secret. La conquête et jusqu'à la victoire, à cette hauteur, sont comme perdues de vue. On attend de la guerre une sorte de transformation de l'être où chacun découvre l'essence de la vie et de sa personnalité. Le combattant est façonné par la guerre et exhaussé par elle à une existence incandescente qui le consume et qui fait de lui un démiurge ébloui : « la guerre n'est pas seulement notre mère, elle est aussi notre enfant. Si elle nous a créés, nous l'avons engendrée. Nous sommes des pièces forgées, ciselées, mais nous sommes également ceux qui bran-

dissent le marteau et conduisent le ciseau, à la fois forgerons et acier étincelant, ouvriers de notre souffrance, martyrs de notre foi » (14).

L'avènement de la guerre, c'est l'épiphanie de la vérité. Elle anéantit tout mensonge, toute apparence, toute imposture, elle met fin pour un temps à la pantomime humaine. L'éruption des forces élémentaires crève sans peine le faible vernis de la civilisation. Le masque tombe. Les convoitises séculaires reprennent leur droit : « Dans une orgie furieuse, l'homme véritable se dédommage de sa continence. Ses instincts trop longtemps réprimés par la société et ses lois redeviennent l'essentiel, la chose sainte et la raison suprême » (15). L'homme, une fois restitué à la brutalité profonde, déchire d'un coup traités et conventions. Ceux-ci n'apparaissent plus que comme les « loques rapiécées d'un mendiant ». Cependant « l'animalité monte du fond de l'âme comme un monstre mystérieux. Elle jaillit comme une flamme dévorante, comme un étourdissement irrésistible qui enivre les masses, comme une divinité qui règne sur les armées ». Qu'importent alors les perfectionnements apportés à l'armement depuis l'âge de pierre. Le désir de meurtre est le même, si la technique du massacre dépend des engins dont disposent les combattants. Certes les explosifs sont inertes, aveugles et sourds, mais ils représentent l'aboutissement de l'éternelle volonté de tuer : « râle dont le fleuve de la civilisation transporte l'écho depuis des siècles », « cri de reconnaissance, d'horreur et de soif de sang ».

Aussi le guerrier se sent-il délivré d'une insupportable oppression. Il y a une volupté du sang qui s'apparente à la volupté de l'amour. Elle « flotte au-dessus de la guerre comme une voile rouge sur une sombre galère ». L'angoisse paralyse le soldat qui attend l'heure de l'assaut : la peur le saisit, et le pressentiment de sa destruction. Mais cet effroi est vite balayé par le besoin de se révéler. Bientôt, en effet, la lutte dissipe le brouillard. L'homme se retrouve dans sa patrie la plus an-

cienne : la bestialité soudain réveillée qui l'entraîne aux limites de son être et qui exige de lui « une énorme prodigalité de forces et de volonté ».

De plus en plus, l'ardeur destructrice reçoit de la machine son efficacité principale. La machine représente « l'intelligence d'un peuple coulée en acier » (16). Elle multiplie à l'infini la puissance de l'individu et par là même réduit toujours davantage le rôle et l'importance de celui-ci. Pourtant, c'est lui qui la construit, qui la met en place et qui la sert. Derrière elle, se cachent la froide détermination de l'Etat moderne, une organisation exacte et insatiable, de vastes districts industriels, la fièvre des laboratoires, les milliers d'ouvriers qui montent sans fin les appareils de mort.

Cette précision mécanicienne, cette subordination universelle de chaque homme et de chaque outil à un seul terrible dessein apparaît à Jünger comme le présage d'une beauté encore voilée, mais dont la parfaite sévérité le grise à l'avance. Elle lui annonce les temps où la guerre sera contemplée par ses fidèles fascinés « comme une magnifique orchidée qui ne demande d'autre justification que celle de son existence » (17).

Ceux qui savent ne pas vivre la guerre en esclaves, ceux-là en apprécient la « magnificence impitoyable ». La technique achemine la guerre vers sa perfection, Jünger ne dit pas expressément pourquoi, mais il n'est pas difficile de déduire de son attitude les raisons qu'il alléguerait. Les conditions actuelles des conflits, telles que les déterminent les progrès de la science, l'étendue des empires, leur capacité de production, la rigueur des structures politiques et l'opposition des idéologies, accroissent sans cesse la démesure de la guerre. Elles lui confèrent des dimensions et une intensité également inhumaines. Elles lui donnent le visage d'un ne sait quoi d'aveugle et de systématique, de cruel et de disproportionné qui convainc l'individu de sa propre et irrémédiable insignifiance.

De pareils caractères sont toujours motifs d'apothéose. Quand la guerre restait au niveau de l'homme, nul ne songeait à la diviniser. Mais quand elle l'entraîne et l'écrase, sans qu'il ait la moindre prise sur la machine géante qui le stupéfie à la fois par sa masse et par son incompréhensible complexité, alors les plus religieux sont tentés de la projeter dans une sorte de firmament métaphysique, d'où elle semble régir depuis l'origine des temps l'ensemble de l'univers créé. Jünger termine son ouvrage par la profession de foi suivante : « En face de ce perpétuel déferlement des forces vers le combat, toutes les œuvres s'évanouissent, toutes les conceptions sont dénuées de valeur. On y perçoit la révélation d'une puissance prodigieuse, qui constitue le principe fondamental du monde, qui a toujours existé et qui existera toujours, alors que depuis longtemps il n'y aura plus d'hommes et par là même plus de guerres » (18).

Telle est la conclusion de l'ouvrage de Jünger, et du même coup la formule extrême de ce vertige de la guerre que provoque son horreur même. Des théories comme celles de Quinton, un lyrisme comme celui de Jünger sont si bien accordés aux tendances de l'époque que des régimes s'établissent, qui s'en réclament ouvertement. Ce ne sont plus des exaltés sans audience ni pouvoir qui entonnent les louanges de la guerre. Ce sont des chefs d'Etat responsables qui les adoptent et qui s'efforcent en conséquence de préparer effectivement leurs peuples à l'épreuve décisive. Dès le temps de paix, ils transforment la nation qu'ils gouvernent en un vaste camp retranché, soumis par avance à la discipline militaire et où il ne subsiste rien qui ne soit mis en œuvre pour répondre aux besoins de la guerre, qu'on attend.

## NOTES

- (1) René Quinton, *Maximes sur la guerre*, Paris, 1930, p. 57.  
 (2) *Ibid.*, pp. 58-59.  
 (3) *Ibid.*, pp. 150-151.  
 (4) *Ibid.*, p. 126.  
 (5) *Ibid.*, pp. 31-32, 132 n. 2, 133.  
 (6) *Ibid.*, p. 165.  
 (7) *Ibid.*, p. 159.  
 (8) *Ibid.*, p. 70.  
 (9) *Ibid.*, pp. 133, 137, 155, 175.  
 (10) Wladimir Weidlé, « L'état présent de la littérature allemande et l'œuvre d'Ernst Jünger », « *La Vie intellectuelle* », 10 juillet 1939, p. 134.  
 (11) *Der Kampf als inneres Erlebnis*, traduit en français sous le titre *La Guerre, notre mère*, Paris, 1934. On trouvera à l'appendice II trois fragments caractéristiques de ce livre aujourd'hui introuvable et peut-être désavoué par son auteur, qui changea d'attitude au cours de la Seconde Guerre Mondiale.  
 (12) Jünger, *op. cit.*, p. 23.  
 (13) Jünger, *op. cit.*, p. 22 sqq.  
 (14) *Ibid.*, p. 28.  
 (15) *Ibid.*, p. 30.  
 (16) *Ibid.*, « Avant le combat ».  
 (17) *Ibid.*  
 (18) *Ibid.*, pp. 246-7.

## V

## LA GUERRE, FATALITE DES NATIONS

## § 1. Politique pour la guerre.

AVEC les régimes totalitaires, la guerre devient réellement la fatalité des nations. Cette fois, la maxime suivant laquelle la guerre n'est pas faite pour servir la nation, mais la nation pour servir la guerre n'apparaît plus comme une simple thèse philosophique. Elle est la description exacte de la réalité. L'Etat élimine la moindre possibilité de critique et d'opposition, et même de passivité ou de retraite. Il contrôle, coordonne et hiérarchise l'ensemble des activités nationales. Finances, économie, commerce, justice, éducation, loisirs, sont bientôt l'objet de réglementations strictes qui ont pour fin de les mettre directement entre les mains d'un gouvernement qui emploie sa toute-puissance à augmenter l'esprit belliqueux et les ressources militaires de la nation. L'organisation politique reproduit ou prolonge l'organisation de l'armée. Elle lui emprunte son principe d'obéissance sans hésitation ni murmure. Elle transforme les différents services publics en une manière de gigantesque intendance qui dispose des hommes, des biens, des travaux et des connaissances conformément aux exigences

des Etats-Majors. La composition de fanatisme et d'horlogerie qui fait la force de ces régimes est la même qui donne à la guerre moderne ses caractères propres : la passion et l'organisation.

La collusion de la guerre et de la finalité de l'Etat est alors complète. On peut imaginer que ni le gouvernement ni le peuple ne désirent expressément la guerre ; mais celle-ci n'en constitue pas moins la hantise des esprits et l'inertie des institutions. Une volonté délibérée et persévérante ne serait pas plus efficace. La nation est définie par la solidarité de ses citoyens dans la guerre. Les juristes regardent moins les frontières comme des lignes fixées par la géographie, l'histoire ou les traités que comme la lisière mouvante que la puissance de l'armée permet le jour venu de reculer aux dépens de l'ennemi.

Quant à la paix, elle ne sert plus qu'à préparer la guerre. La revue officielle de l'armée allemande *Deutsche Wehr* l'affirme expressément : « La paix doit se soumettre aux impératifs de la guerre. La guerre est la souveraine mystérieuse de notre siècle, la paix ne signifie plus qu'un simple armistice entre deux guerres » (1). L'auteur ici se félicite d'une situation que William James, en 1911, constatait avec amertume quand il avoue n'apercevoir entre l'état de paix et l'état de guerre que la différence de la puissance à l'acte : « On peut même dire avec raison que la véritable guerre, permanente, ininterrompue, c'est la préparation intensive de la guerre où rivalisent les peuples, et que les batailles ne servent en quelque sorte qu'à vérifier publiquement la supériorité acquise pendant les intervalles de paix » (2). Telle est la thèse défendue par Lüdendorff dans *La guerre totale*, lorsqu'il reproche à Clausewitz d'avoir subordonné la guerre à la politique. Pour lui, au contraire, c'est la guerre qui commande et qui justifie toute autre activité, toute autre ambition. Elle doit obséder l'être humain et lui fournir à la fois « son unique passion, son unique jouissance, son vice et son sport : une vraie possession » (3). Le

juriste Banse essaie de constituer la philosophie officielle de la nation sur les mêmes principes. Pour lui, la guerre représente, en concurrence avec la culture, le mode fondamental d'expression du peuple et de l'Etat. La « volonté militaire », l'« eugénique militaire », l'« éducation militaire » permettent de sélectionner une classe de guerriers spécialisés jouissant d'un traitement de faveur et de droits civiques plus étendus. L'élite ainsi constituée est alors capable de former et d'entraîner la masse naturellement pacifique de la nation par une pédagogie appropriée (4). Cette dernière se confond pratiquement avec les différentes méthodes de dressage collectif que la technique moderne met à la disposition des gouvernements décidés. Dans l'Allemagne nationale-socialiste, des jeunes gens en uniforme marchant dans les rues au pas cadencé en scandant des chants belliqueux :

*Et quand éclate la grenade à main  
Notre cœur rit dans nos entrailles* (5).

Des brochures répandues à profusion leur dépeignent les héros dominant la vie et tutoyant la mort : leur casque, dit-on, fait partie d'eux-mêmes et leurs yeux rient en saluant le trépas. On ne peut se les représenter « à genoux dans la posture de l'humilité et de l'imploration, appelant au secours un Dieu situé au-dessus des nuages ». Le guerrier boit la coupe jusqu'à la lie. Il ne prie pas que le calice soit écarté de sa bouche. Il le saisit spontanément, « car il sait que tout ce qui a nom *nécessité est bon* » (6). Rosenberg annonce le temps où les « effroyables crucifix de l'époque baroque qui étalent à tous les carrefours leurs membres tordus et suppliciés » seront remplacés par l'effigie des guerriers tombés au service de la patrie (7). Ludwig Klages, un des philosophes allemands les plus écoutés, exalte le sacrifice du sang, l'holocauste du guerrier, la forme du sacrifice préférée des peuples héroïques :

« Contemplons un instant ce spectacle et la clarté se fera en nous. Nous comprendrons que la disparition du tragique dans la vie entraînerait la disparition de toute grandeur, de toute profondeur, de toute ampleur de l'existence. Nous comprendrons pourquoi l'accomplissement du destin ne s'opère que dans la mort et comment le naufrage des visions divines est la seule garantie de leur éternité » (8). Cependant son disciple Werner Deubel voit dans la fascination de l'auto-destruction collective un des traits caractéristiques de l'âme germanique. Il chante « les feux d'artifices de la mort ». Les « fêtes de la destruction » lui donnent l'image suprême de la destinée (9).

Chefs d'Etat et ministres des pays totalitaires adoptent cette philosophie. Ils y conforment les lois et glorifient officiellement la guerre. Hitler donne pour bible à son peuple un ouvrage où il exprime l'allégresse qu'il a ressentie en apprenant en août 1914 que les hostilités étaient déclenchées : « Je n'ai pas non plus honte de dire aujourd'hui qu'emporté par un enthousiasme tumultueux, je tombai à genoux et, de tout mon cœur, remerciai le ciel de m'avoir fait vivre à une pareille époque » (10). Goebbels, pour sa part, définit la guerre comme « la forme la plus élémentaire de l'amour pour la vie ». Il voit dans son horreur l'équivalent des souffrances de l'accouchement. « Cela aussi est terrible, mais tout ce qui vit est terrible » (11). La même comparaison est reprise par le Dr Ley, chef du Front du Travail, qui s'exclame dans le discours qu'il prononce le jour de Pâques 1940 à l'occasion des fêtes de la déesse germanique du printemps : « Toute guerre exige des hommes un sacrifice sanglant, ils doivent accepter ce sacrifice joyeusement. Car ce sacrifice qu'ils acceptent pour la nation est comparable à celui que les femmes doivent accepter et renouveler sans cesse, année par année, jour par jour, heure par heure, pour mettre des enfants au monde ». Sans la guerre, explique-t-il, la virilité des peuples se corrompt. L'homme n'est plus désirable pour la femme, qui le méprise au moment où

elle se sait seule à supporter de sanglants sacrifices. La guerre n'est pas fléau, mais bénédiction : « éternelle fontaine de jouvence où les générations nouvelles puisent sans cesse des forces neuves ».

Le parallélisme du combat et de l'accouchement qu'on retrouve d'ailleurs dans la plupart des civilisations militaristes, en particulier dans l'Islam et chez les Aztèques, le thème de la vertu régénératrice de la guerre, la conception de la guerre comme pierre de touche de la vérité ou comme signe de la vocation propre à l'espèce humaine, deviennent alors des articles de foi, auxquels la résistance de l'opinion n'est pas sans ajouter quelque prestige dans l'esprit de la minorité qui les adopte et qui cherche dans cette adhésion même la justification de ses privilèges menacés. Il ne saurait en être autrement, au moment où la guerre apparaît de plus en plus clairement comme la plénitude et la finalité de l'existence collective, l'épreuve suprême qui habilite ou qui disqualifie les nations. On n'accepte pas seulement qu'elle tienne ce rôle en principe ; on prend toutes les dispositions nécessaires pour qu'elle le remplisse en réalité. Des régimes qui sont expressément conçus pour une fin belliqueuse mènent le jeu politique, les autres se voient contraints de relever le défi et d'emboîter le pas. De sorte que les hommes d'Etat les plus naturellement pacifiques sont conduits à leur tour à adopter contre leur gré les mêmes mesures qu'ils prendraient d'enthousiasme, s'ils avaient dessein d'armer leur pays et de le préparer à la guerre. Comme dans un convoi de navires, tous règlent leur marche sur le plus lent, les nations, dans le concert international, doivent se régler sur la plus agressive. Celle-ci est toujours celle dont le régime emprunte le plus aux institutions et à l'esprit militaires, c'est-à-dire qui abolit le plus l'initiative privée et où un appareil rigoureux sait mettre constamment à la disposition du pouvoir la totalité des ressources et des énergies. De sorte que la nation qui entraîne les autres est à la fois la plus despotique et la plus

socialisée. Ce n'est pas la volonté des dirigeants qui rend un Etat dangereux pour la paix, c'est le caractère rigide et systématique de ses structures, par conséquent, d'un certain point de vue, leur perfection même. C'est en ce sens que la guerre apparaît la finalité de l'Etat, je dirai plutôt le point d'aboutissement de sa pesanteur.

Chaque guerre augmente la puissance de l'Etat. Certains des organes créés pour subvenir à ses nécessités subsistent après la conclusion de la paix. Les mécanismes administratifs en sortent plus rigoureux, plus complets, plus étendus. Elie Halévy (12) a pu dénoncer dans la guerre le grand facteur de socialisation des Etats modernes. En outre, la défaite renseigne les vaincus sur leurs faiblesses. Ils cherchent à y remédier. Ainsi la guerre de 1914-1918 met en lumière l'importance d'une économie indépendante et d'une discipline nationale. Les régimes qui surgissent ensuite sont autoritaires et planificateurs. Ils ralentissent ou interdisent les échanges avec l'extérieur. La nation doit se suffire à elle-même dans tous les domaines : on compte sur les laboratoires pour créer des substituts chimiques aux matières premières dont elle manque et on inculque à la jeunesse une idéologie destinée à lui faire mépriser les cultures étrangères. On vise à l'autarcie économique et spirituelle. Des moyens mécaniques suscitent et entretiennent l'enthousiasme. Il s'agit de maintenir une atmosphère de combat favorable à l'obéissance et au dévouement inconditionnels. Alors l'armée n'est plus seulement l'instrument de la protection du territoire. Elle est l'expression la plus haute de la nation, dont elle constitue comme le principe suprême de régénération (13). Le soldat est privilégié, admiré, honoré. On le regarde comme un modèle permanent, on l'envie pour les avantages matériels dont il jouit et pour le prestige dont il est entouré. La résistance psychologique à la guerre est diminuée d'autant. Bientôt la guerre séduit plus qu'elle n'épouvante.

## § 2. Economie pour la guerre.

De la même manière, la perspective de la guerre influence l'activité économique. On édifie, sinon les cités, du moins les usines dans la prévision d'un conflit futur, avec la double préoccupation de les mettre à l'abri et d'en adapter d'avance l'outillage aux besoins militaires. On en tient l'emplacement secret, on les situe le plus loin possible de l'atteinte de l'ennemi, on les construit sous terre, on les disperse, on les isole. La priorité est accordée dans les laboratoires aux recherches susceptibles d'assurer à la nation quelque avance ou quelque suprématie dans l'armement lourd. L'ensemble de l'existence ne tarde pas à s'en trouver modifié. Une stratégie généralisée à la fois politique, économique et scientifique travaille en permanence à donner aux empires rivaux le plus gros potentiel de projectiles meurtriers et efficaces.

Il y a plus grave : chaque guerre stimule partout l'économie. Pendant qu'elle sévit, tout fait défaut : main-d'œuvre, marchandises et argent. Une armée, remarque Lewis Mumford, est un corps de consommateurs purs, mieux un corps de producteurs négatifs. Il faut la loger, la nourrir, l'équiper, et elle ne rend aucun service en retour, que celui de détruire. « Le train de vie le plus fantasque et le plus luxueux ne peut rivaliser avec un champ de bataille en fait de consommation rapide ». En effet, le projectile, à ce point de vue, est d'un double profit : il est créé pour être lui-même détruit, et par conséquent remplacé, et pour détruire un objectif, qu'il faut également remplacer. Réduisant à l'extrême le délai de remplacement, la guerre justifie à la fin la production massive et standardisée : « La production sur une grande échelle doit compter pour son succès sur une destruction à grande échelle et rien n'assure le remplacement comme la destruction organisée » (14).

Les besoins de la guerre accroissent considérablement la capacité de la production. A la paix, la multitude des destruc-

teurs est restituée aux usines. Désormais, elle produit au lieu de détruire, et elle dispose pour produire de moyens multipliés. D'où un danger inévitable de surproduction, une fois la reconstruction achevée, et une menace de chômage qui s'ajoute à celle que représente déjà à lui seul le progrès technique. Rapidement, la préparation de la guerre intervient pour résoudre les difficultés en absorbant la main-d'œuvre disponible et en provoquant l'accumulation de stocks inutiles ou utiles seulement à la destruction. La guerre n'est pas seulement la santé de l'Etat, conclut Lewis Mumford, c'est aussi la santé de la machine, le facteur négatif qui vient en équilibrer les comptes.

Ainsi les trois phases de préparation, d'exécution et de réparation assignent à la guerre une fonction capitale dans le rythme de l'économie moderne, par l'élimination périodique de l'excédent des sociétés en producteurs et en objets produits. Mais comme la guerre anéantit plus de consommateurs que de producteurs et comme elle favorise une augmentation considérable de la production, le problème se pose chaque fois plus gravement.

Aussi n'est-ce pas sans une apparence de raison que Walter Lippmann affirme qu'il n'y a qu'un seul but vers lequel une société entière peut être dirigée délibérément : la guerre <sup>(15)</sup>. J'aurais préféré qu'il eût dit : *n'a pas besoin d'être dirigée délibérément*. Sous cette dernière forme, l'affirmation reste sans doute invérifiable, exagérée, peut-être même foncièrement erronée. Mais l'excès même de la formule traduit une vérité : la guerre apparaît comme la finalité suprême des sociétés modernes. On imagine sans peine d'autres buts vers lesquels on puisse délibérément orienter une société : l'élévation du niveau de vie, par exemple. Mais ce sont là précisément des buts qu'il faut vouloir délibérément. Le tragique vient du fait qu'il n'y a pas besoin de vouloir la guerre. Elle surgit spontanément des données mêmes et du fonctionnement de la société. Elle repré-

sente l'aboutissement normal et la justification simple de l'activité collective. Elle en apparaît comme la résultante naturelle. Né de la guerre, formé, puis à toute époque complété et renforcé par elle, c'est l'appareil de l'Etat et son hypertrophie qui réciproquement entraînent la guerre vers son gigantisme actuel.

La nécessité d'organiser la vie collective laisse de moins en moins de liberté d'action aux hommes d'Etat. Elle les contraint d'organiser toujours davantage. Elle les empêche de prévoir les inconvénients d'un continuel supplément d'organisation ou, s'ils les prévoient, elle les oblige à passer outre et à corriger ces inconvénients par des nouvelles mesures, qui accroissent à leur tour la rigidité et la complexité de l'appareil. La politique ne peut cesser d'aller dans le sens de la coordination et du contrôle. Toute velléité de remonter un tel courant demeure sans portée. Même une Révolution ne renverserait pas le sens de l'évolution : elle la précipiterait plutôt, se donnant elle expressément pour but de rompre le cercle fatal qui fait que l'Etat peut seulement remédier aux inconvénients de sa machinerie en la compliquant un peu plus. Car pour parvenir à ses fins, c'est-à-dire pour triompher du dispositif établi, la Révolution a besoin de mettre en place un dispositif plus puissant. Pour établir et pour maintenir son pouvoir, pour venir à bout des résistances, pour substituer à l'ancien un ordre inédit, elle est inmanquablement conduite à pousser plus avant la mécanisation de la vie collective ; or toute perte de souplesse en ce domaine se traduit en fin de compte par une difficulté accrue de gouverner les déterminismes qui amènent la guerre, et, en même temps, par une aggravation correspondante de la rigueur de celle-ci.

## NOTES

- (1) Cité par H. Rauschnig, *La Révolution du Nihilisme*, trad. franç., Paris, 1939, p. 145.
- (2) William James, *Memories and Studies*, 1911, p. 273. Cf. Fuller, *op. cit.*, p. 32.
- (3) *Die deutsche Wehr*, déc. 1935, cité dans R. d'Harcourt, *l'Évangile de la Force*, Paris, 1937, p. 246.
- (4) Cf. Rauschnig, *op. cit.*, pp. 175-177.
- (5) *Und wenn die Handgranate kracht-das Herz aus in Leibe lacht*, cité par R. d'Harcourt, p. 191.
- (6) *Die Stimme der Ahnen*, in R. d'Harcourt, pp. 227-228.
- (7) Cf. R. d'Harcourt, p. 85.
- (8) *Der Geist als Wiedermaher der Seele*, in R. d'Harcourt, pp. 227-228.
- (9) *Ibid.*, pp. 190-191.
- (10) A. Hitler, *Mein Kampf*, trad. franç., Paris, s.d., p. 151.
- (11) J. Goebbels, *Michel, la destinée d'un Allemand*, cité dans Otto Scheid, *l'Esprit du III<sup>e</sup> Reich*, Paris, 1936, p. 219.
- (12) Elie Halévy, *L'ère des tyrannies*, Paris, 1938, 213-227.
- (13) Fuller, *op. cit.*, p. 159.
- (14) Lewis Mumford, *Technique et Civilisation*, trad. franç., Paris, 1950, p. 91.
- (15) W. Lippmann, *The Good Society*, 1937, p. 90.

## VI

## LE RETOUR AU CHAOS

**V**IOLENCE avouée, violence prescrite, violence honorée, la guerre donne satisfaction aux instincts primaires de l'être humain, que la civilisation s'applique à discipliner non sans peine et d'une façon combien précaire. Destruction organisée, elle apporte pour un temps aux problèmes posés par l'excédent de la productivité sociale une solution radicale et simple. Elle constitue une explosion périodique, au cours de laquelle l'individu et la société ont l'impression de s'accomplir, c'est-à-dire à la fois de parvenir à la vérité et d'accéder à un paroxysme d'existence. C'est pourquoi elle remplit dans la société mécanisée la même fonction que la fête dans la société primitive : elle exerce la même fascination et apparaît à la fin comme la seule manifestation du sacré que le monde contemporain ait su produire à la mesure des moyens et des ressources gigantesques dont il dispose.

§ 1. *La Vérité des bas-fonds.*

Aujourd'hui le poids de la guerre l'emporte absolument sur toutes les autres pesanteurs conjuguées. Ce n'est plus la guerre

qui s'adapte aux lois générales de la civilisation, c'est à l'inverse la civilisation dans son ensemble qui doit par avance s'adapter aux conditions des combats futurs. La guerre commande au lieu d'obéir. Loin de se plier à un état de choses où elle surgirait seulement comme un accident subalterne, ce sont désormais les besoins qu'on lui prévoit, la hantise dont elle obsède les esprits, qui orientent l'activité principale des sociétés.

Aussi la mythologie de la guerre la désigne-t-elle d'abord comme la pierre de touche qui révèle toute puissance factice, comme le critère irrécusable devant lequel s'effondre toute imposture. Elle rend aux valeurs véritables la première place. C'est l'avis de Quinton, de Jünger, de Banse. C'est aussi celui de beaucoup d'autres. Il ne saurait d'ailleurs en aller autrement. Il n'y a mythologie que là où il existe prestige efficace et consentement étendu. Selon Aniante, elle constitue la seule chance de salut des peuples hésitants et instables : miroir véridique de leur âme, elle joue le rôle d'élections sanglantes, infaillibles et dont « les urnes désigneraient les vrais et les faux chefs, les vrais et les faux partisans, les vrais et les faux héros ». Dans tous les pays, dans tous les siècles, les guerres sont l'occasion et le ressort d'un reclassement périodique des êtres et des forces. La candeur d'Aniante, le lyrisme de ses formules font sourire <sup>(1)</sup>. Cependant, un esprit aussi froid et mesuré que Paul Valéry ne reconnaît pas à la guerre un moindre pouvoir de discrimination. Impitoyablement, elle manifeste le mensonge et la fragilité des apparences que perpétue la paix : « C'est que la paix n'est qu'un système de conventions, un équilibre de symboles, un édifice essentiellement fiduciaire. La menace y tient lieu de l'acte, le papier y tient lieu de l'or, l'or y tient lieu de tout. Le crédit, les probabilités, les habitudes, les souvenirs et les paroles sont alors des éléments immédiats du jeu politique, car toute politique est spéculation, opération plus ou moins réelle sur des valeurs fictives. *Toute politique se réduit à faire de l'escompte ou du report de puis-*

sance. La guerre liquide enfin ces positions, exige la présence et le versement des forces vraies, éprouve les cœurs, ouvre les coffres, oppose le fait à l'idée, les résultats aux renommées, l'accident aux prévisions, la mort aux phrases. Elle tend à faire dépendre le sort ultérieur des choses de la réalité toute brute de l'instant » <sup>(2)</sup>.

Le verdict de la guerre dissipe les simulacres, élimine ce qui a fait son temps et qui ne survit à soi-même que par l'effet de l'accoutumance et de la routine. La simplicité absolue du recours aux armes ne permet pas d'échappatoire ou d'explication oiseuse. Tranchant dans le vif, elle rend au monde jeunesse, vigueur et vérité, ouvre un nouveau cycle économique et politique. A ce jugement, nulle nation ne peut échapper. De cette rénovation, nulle ne peut se dispenser. Pareille épreuve est le gage même de leur durée, de leur gloire, de leur prospérité.

On compare avec insistance la guerre aux accouchements, non seulement parce qu'elle est à la fois sanglante, douloureuse et féconde, mais aussi parce qu'elle exprime sans intermédiaire les bas-fonds des sociétés, les poussées viscérales nécessairement horribles que l'intelligence ne saurait comprendre ni contrôler. Keyserling tient ainsi la guerre pour la rançon de tout devenir historique. Il est vain, selon lui, d'essayer de mettre de l'ordre ou de la logique dans les digestions ou dans les spasmes, à quoi se réduisent la politique et l'économie. L'effort des hommes d'État ne peut changer le caractère inaccessible et fatal de ces mouvements. Ils ont lieu en des profondeurs où n'atteignent ni la volonté ni la réflexion. Vouloir les gouverner, c'est méconnaître leur nature. C'est comme si le cerveau entendait soudain diriger le travail intestinal <sup>(3)</sup>.

La guerre est une ébullition, une éruption de cet univers souterrain où fermente sans cesse la vie inférieure des sociétés, celle qui relèverait plutôt des sciences naturelles ou de la chimie organique que de la morale. Aussi les normes de la guerre

n'ont-elles rien à voir avec celles de la paix, avec la raison, avec la justice, avec l'honneur. En conséquence, il n'existe aucune commune mesure entre le but politique d'une guerre et les sacrifices consentis pour y parvenir. Elle est « pur viol et pur crime », pure absurdité aussi. Elle n'obéit qu'aux lois élémentaires des bas-fonds et ne favorise qu'eux : car la présence continue de la mort affranchit l'individu des craintes et des contraintes que font peser sur lui l'esprit et la civilisation. Jusqu'à la discipline militaire agit dans le sens de la libération des instincts ; car elle décharge chacun de tout effort de prévoyance ou d'initiative. Elle le débarrasse de sa part de responsabilité.

C'est par là que la puissance sacrée de la guerre se montre dans son plein éclat. Une expérience intime vient ici soutenir le mythe. La croyance qui distingue dans la guerre le critère de la vérité et la source des renouvellements, la grande pierre de touche et la grande accoucheuse, resterait une vue gratuite de l'esprit, n'engageant à rien, si elle ne semblait pas garantie par des émotions irrécusables, bouleversantes et d'une telle acuité enfin que le reste de l'existence s'en trouve comme disqualifié. Ces émotions ne disposent précisément d'une souveraine évidence que pour nier de façon brutale et sacrilège les valeurs sur lesquelles repose la civilisation et qu'on révérait la veille comme les plus hautes. Le prestige sacré de la guerre n'a pas de meilleur gage que le fait qu'elle bafoue victorieusement ce que la paix tient nécessairement, peut-être hypocritement, pour sacré : la mesure, la vérité, la justice et la vie. Elle manifeste la mise en veilleuse, la retraite temporaire de ces valeurs. Elle dispense des respects et lève les interdits qui sont les conditions de la vie en société. Elle remplit le rôle du « sacré de transgression », celui qui apparaît dans la fête.

### § 2. *Guerriers consacrés.*

Tout guerrier s'adonne spontanément à la violence et à la cruauté. Il s'imagine volontiers dans son droit s'il boit et s'il joue, s'il vole ou s'il viole, s'il frappe, s'il humilie et s'il tue. En même temps, le dédain ou du moins la familiarité du péril le délivre de l'avarice et de l'obsession d'une sécurité où il doit renoncer à prétendre. Il méprise tranquillité et travail, commerce et épargne. Il exige d'être honoré par ceux dont il protège la vie en risquant la sienne. Il regarde comme naturel de profiter à discrétion des biens qu'il conserve à leurs propriétaires. Il n'est pas jusqu'aux femmes dont il n'estime pouvoir disposer à sa guise et sur-le-champ. Ainsi la guerre perpétue la figure du soudard, du lansquenet mercenaire, querelleur, maraudeur et trousseur de filles.

Il subsiste chez le militaire d'aujourd'hui, sous l'uniforme et malgré la discipline, quelque chose des guerriers consacrés dont il arrive que les confréries plus ou moins secrètes terrifient les non-initiés chez les peuples primitifs. La guerre, aussi mécanique et scientifique qu'on la suppose, fait néanmoins participer l'homme moderne à l'ivresse des hommes-fauves des anciennes tribus germaniques, des *berserker*, qui, acquittant le prix de leur naissance par le meurtre d'un premier ennemi, ne se laissaient auparavant apercevoir que portant un anneau de fer, signe de la servitude. Ils étaient craints et aimaient faire peur. Vêtus de peaux de bêtes, mordant la chair crue, hurlant, se nommant eux-mêmes bêtes et agissant en bêtes, ils sortaient par les nuits épaisses, le corps barbouillé de noir et Tacite rapporte qu'ils présentaient un spectacle étrange et comme infernal, qu'ils paraissaient une armée de fantômes.

On nourrissait leur paresse et peut-être payait-on leur bravoure avec la primeur des vierges. On les peint avides du bien d'autrui et prodigues du leur. Pour eux, la vie humaine n'avait pas d'importance et ils se moquaient de ceux qui lui en accordaient. Certes, la civilisation tolère malaisément ces profession-

nels de la sauvagerie. Elle s'efforce d'en éliminer l'espèce. Pourtant, la guerre la fait ressurgir immanquablement. Elle rend d'un coup l'homme à la barbarie. Le soldat retrouve sans peine les vieilles habitudes de larcin et de déprédation : vol des poules dans les fermes ou du vin dans les caves, joie de casser la vaisselle ou d'enfoncer les portes. Ce ne sont pas d'ailleurs que des vexations anodines. Il y a comme une surcharge dans le déchaînement, qui franchit vite toutes les bornes. De même, dans l'amour, le guerrier ne s'attarde guère en préambules. Sa rudesse s'accommode mal de galants détours et sa brutalité exige une satisfaction immédiate. Il n'a ni le temps ni le goût des manières délicates. La fréquentation de la mort semble le persuader de ne pas souffrir qu'on fasse trop attendre son désir. Jünger l'avoue très simplement : « Ils exigeaient sur l'heure la fleur et le fruit et recherchaient l'amour où il s'offrait sans voiles » (4). La vie rude des camps, la continence forcée trouvent une compensation dans l'érotisme. La courtisane n'est pas seulement la récompense du guerrier ou son délassement. Sa luxure complète et alimente l'arrogance du soldat (5). Il cherche le scandale, exhibe les filles qui servent à son plaisir et les couvre d'oripeaux, de bijoux et de parfums. Il emploie le butin dont il s'est emparé à glorifier insolument leur impudeur.

Pareille négation de l'ordre et de la morale n'entraîne ni blâme ni sanction. Au contraire, elle est source de gloire et confère une sorte d'auréole. La guerre fournit à l'homme civilisé la principale et peut-être l'unique occasion où il peut à la fois devenir un héros et donner libre cours à ses instincts. D'un côté, il acquiert de la valeur à ses propres yeux et gagne du prestige aux yeux des autres ; en même temps, il accède à une vie où il lui est d'abord demandé de détruire et de saccager. Il est tiré d'une existence sordide et monotone, que dominaient la recherche du profit et la soumission aux lois et à l'opinion. La perspective de la mort, d'une blessure, d'une amputation

sanctifie ses épreuves ; en outre, on lui confie des engins d'une extraordinaire puissance, on l'extrait du bureau ou de l'atelier pour lui apprendre à les manier. On fait de lui un demi-dieu qui a mission et pouvoir de massacrer. Une ivresse le saisit, qui vient de cette soudaine et souveraine licence qui lui est accordée. Le droit de tuer, qui s'ajoute au risque de l'être, transporte le guerrier dans un univers d'une effrayante intensité.

### § 3. Ivresses guerrières.

De nombreuses confidences de combattants marquent à quel point la joie du meurtre se rapproche alors de l'extase. Rien de plus significatif à cet égard que le récit d'Ernst von Salomon qui, après l'armistice de 1918, prend part aux combats que les nationalistes allemands livrent encore en pays balte ou en Silésie. Il écrit par exemple : « Je vois Hofmann dont la moitié du corps est suspendue au-dessus de sa mitrailleuse. D'une main, il appuie sur le levier et penché très en avant, les yeux égarés, il laisse déborder en hurlements toute la joie de son cœur. La lisière du bois n'est plus maintenant qu'une corde tendue de corps enivrés. Nous tirons tant que nos armes peuvent donner. Là devant, le champ entier est rasé ; c'est comme si toute la confusion, toute la fureur longtemps contenue frémissait au bout de nos doigts et se transformait en métal et en flammes. Que tout cela sorte, le feu, le fer, la fumée et les cris ! Une délivrance envahit le bois, un ouragan de délices indicibles bouleverse de fond en comble l'espace qui nous sépare de l'ennemi » (6).

Dans un autre passage, la frénésie s'exprime plus crûment encore : « Je m'accroupis à côté de ma mitrailleuse, les mains lourdes, frémissantes. Nous sentions trépidier en nous la passion du chasseur. Ah ! nous les tenions enfin au bout de notre arme. Et comment ! Du calme, du calme, attendons ! Les voilà devant le pont ! Toute la route n'est qu'une fourmilière. Maintenant ils sont assez ! J'appuie sur la détente. Entre mes ge-

noux, la mitrailleuse tremble comme un animal. Sur le pont, ils chancellent et tombent dans l'eau avec de grands ploufs. Des groupes enchevêtrés se dispersent en l'espace d'une seconde, s'écroulent, sont écrasés sous les pieds de ceux qui suivent. Oui, il faut qu'ils y passent, qu'ils y passent tous, la gerbe de feu inflexible les tient et l'eau bout dans le canon ».

« N'est-ce pas comme si, au contact du métal frémissant de mon arme, je sentais les balles s'enfoncer dans des corps humains, des corps vivants, et chauds ! Joie satanique ! Ne fais-je pas qu'un avec ma machine ! Ne suis-je pas moi-même machine, métal froid ! Des balles, encore des balles dans la foule compacte ; une porte se dresse là et celui qui en franchit le seuil entre dans le royaume des cieux. Semblable but s'est-il jamais offert à une arme ? Mais la bande est vide et il faut en remettre une autre dans le fusil ; c'est Gohlke qui tire à présent et moi, épuisé, frissonnant, je suis étendu par terre et je ne lève même plus les yeux » (7).

Pareille extase fait pâlir tout autre sentiment. Il semble que la puissance des sensations dépasse la capacité de ressentir. La marge de sécurité qui assure l'équilibre de l'être, est franchie par les désaxés que décrit E. von Salomon et qu'il appelle de façon significative des *réprouvés* (Geächteten). Ils reçoivent de la guerre une sorte de sacrement sinistre qui les isole à jamais de l'humanité ordinaire, comme pourrait l'être quelqu'un qui aurait mangé de la chair humaine. Ils restent en dehors, grandis par l'horreur qu'ils ont assumée. Selon l'expression de Jünger, ils sont bien les fils de la guerre : « C'était elle qui les avait formés, explique von Salomon, elle avait fait jaillir leurs plus secrets penchants comme des étincelles, elle avait donné un sens à leur vie et sanctifié leur enjeu » (8).

Ils sont vomis par le monde et ils en rejettent à leur tour les normes et l'ordonnance. Ils sont demeurés intoxiqués par l'ébriété guerrière et, quand ils se livrent sans mesure à la fureur du carnage, ils pensent retourner au chaos originel, à

quelque réalité obscure qui résorbe, qui anéantit toute discipline, qui rend l'être à l'innocence primordiale, aux régions d'absolue pureté où l'irréductible refus de la moindre loi, l'éternelle anarchie savent trouver leur éternelle justification : « Nous étions enragés. Nous chassions les Lettons comme des lièvres à travers champs, nous incendiions toutes les maisons, nous réduisions en miettes tous les ponts jusqu'au dernier pilier, nous abattions tous les poteaux télégraphiques. Nous jetions les cadavres au fond des puits et nous lançions des grenades par-dessus. Nous renversions tout ce qui nous tombait sous la main, nous mettions le feu à tout ce qui pouvait brûler. Nous voyions rouge, rien des sentiments humains ne subsistait dans nos cœurs. Partout où nous avions saccagé, le sol criait sous la destruction. Où nous avions attaqué, il ne restait des maisons d'autrefois que des décombres, des cendres, des débris de bois rougeoyants comme un large ulcère sur des champs dévastés. Un drapeau de fumée marquait notre chemin. Nous avions allumé un bûcher où il n'y avait pas que des objets inanimés qui brûlaient : nos espoirs, nos aspirations y brûlaient aussi ; les lois de la bourgeoisie, les valeurs du monde civilisé, tout y brûlait, les derniers restes du vocabulaire et de la croyance aux choses et aux idées de ce temps, tout ce bric-à-brac poussiéreux qui traînait encore dans nos cœurs ».

Le recours à la violence guerrière pour anéantir la civilisation, estimée mesquine et fade, n'est pas rare. En Allemagne, il constitue une sorte de lieu commun de la littérature nationale-socialiste. En Russie, Toukhatchevski, maréchal de l'Armée Rouge, fusillé en 1937 à la suite des procès de Moscou, ne professait pas d'autres idées, si l'on en croit les confidences qu'il fit à Pierre Fervacque dans la prison d'Ingolstadt : lui aussi est sensible à l'extase que dispensent le Dieu de la guerre et le « Carnaval de la Mort ». Il peint une horrible idole qui représente Pierroun, divinité slave des batailles et de l'éclair, il veut en restaurer le culte et appelle de ses vœux

la ruine de la civilisation. Il faut que la guerre fasse entrer l'humanité dans une barbarie féconde : « Sérieusement, s'écrie-t-il, ce serait une bonne chose si l'on brûlait tous les livres, afin que nous puissions nous baigner aux sources fraîches de l'ignorance. Je pense même que c'est là le seul moyen d'empêcher l'humanité de devenir stérile » (10).

Cette griserie n'épargne aucun peuple. L'Anglais Charles Ross écrit : « La guerre est un retour à la barbarie. Il n'y a pas de déloyauté dans la guerre, sauf celle qui défend d'épargner ; pas de moralité, sauf qu'il faut finir vite. Dans la lutte pour la vie, il n'y a place ni pour l'amour ni pour le sentiment. La barbarie la plus farouche est à l'ordre du jour. Les atrocités sont les dernières ressources de la stratégie dans ses efforts pour mettre l'ennemi à genoux » (11). De même, John Gordon la veille de Noël 1944 confie au *Sunday Express* le bonheur qu'il éprouve en entrant dans Aix-la-Chapelle bombardée : « C'est la vision qui m'a le plus comblé de joie depuis des années. La ville, qui comptait quelque 170.000 habitants n'a plus une maison habitable. Je n'ai jamais vu de destructions pareilles... Dix mille d'entre eux vivent comme des rats dans les caves au milieu des débris. Un raid aérien à lui seul a causé 30.000 morts... Et cela fait plaisir de penser que ce qui est arrivé à Aix-la-Chapelle est arrivé et arrive encore à la presque totalité des villes allemandes » (12).

L'Amérique, dont la civilisation paraît consister en un effort d'abolition du sacré, connaît exceptionnellement peu, le puritanisme aidant, de prophètes éblouis par la guerre (13). A peine relève-t-on à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le discours du *Memorial Day* de 1895 prononcé par Olivier Wendell Holmes, juge à la Cour Suprême et vétéran de la guerre de Sécession, des lignes qui en affirment la sainteté :

« Je ne sais pas ce qui est vrai. Je ne connais pas le sens de l'Univers. Mais au milieu du doute, dans l'écroulement des croyances, il est une chose dont je ne doute pas et qu'aucun

homme qui vit dans le même monde que la plupart d'entre nous ne peut mettre en doute, c'est qu'elle est vraie et adorable, la foi qui pousse un soldat à exposer sa vie par obéissance à un devoir aveuglément accepté, pour une cause qu'il ne comprend pas, dans un plan de campagne dont il n'a pas la moindre idée, d'après une tactique dans laquelle il ne voit pas la moindre utilité ».

Mais la participation des Etats-Unis aux deux conflits mondiaux n'est pas sans conséquences et un Thomas Wolfe ne tarde pas à découvrir de son côté le sortilège de la guerre. Il lui attribue un pouvoir qui fait resplendir l'existence entière : « Qu'est-ce que la guerre avait changé ? Qu'est-ce qu'elle nous avait fait ? Quelle miraculeuse transformation avait-elle apportée dans notre existence ? Elle n'avait rien changé, elle avait magnifié, intensifié, glorifié toutes les vieilles choses familières de la vie. Elle avait ajouté de l'espoir, de la joie à la joie, de la vie à la vie, et de cet envoûtement mortel, de l'abatement et du désespoir, elle nous avait fait revivre, nous qui nous croyions perdus. La guerre semblait avoir réuni en une image unique de joie, de puissance, de force grandiose et massive, tous les milliers d'images de joie, de puissance, de vie trépidante, que nous avions toujours connues et pour lesquelles, auparavant, nous n'avions jamais eu une parole » (14).

#### § 4. Rigueur et fureur.

Devant ces témoignages concordants, il apparaît bien que la fascination de la guerre progresse d'une façon continue. Son ampleur croissante lui subordonne les fins dernières de la politique et de l'économie. Elle contraint à sacrifier en pure perte travail, ressources et multitudes. Le prix qu'elle coûte n'a pas d'équivalent, il est même sans proportion avec toute autre dépense collective de biens, d'énergie et d'intelligence. La guerre, entreprise de destruction stérile, engloutit infiniment plus de richesse et d'industrie que les hommes n'en consacrent à

leur bien-être et, en général, à toute activité avantageuse, quelque désirable que puisse leur sembler dans l'immédiat ou à longue échéance le profit qu'ils en attendent.

Cette démesure est un premier motif de vertige. Le volume, la technique et le prix de la guerre, son caractère total et systématique interdisent de la réduire à une simple insurrection de l'instinct contre la civilisation. Elle mobilise au contraire toutes les ressources de celle-ci, mais pour s'appliquer à l'anéantir. La machine commande le développement de la société contemporaine. Elle en détermine les aspects essentiels, elle permet la complexité, la régularité et l'uniformité de la vie sociale. Elle en devient le symbole. On lui attribue les maux, les restrictions et les oppressions dont on souffre. On en fait l'antithèse détestée de la fantaisie, de la variété, de la souplesse même de la vie. Cependant, on reconnaît, on respecte et on admire sa puissance. Aussi les instincts qu'elle vexé durant le temps de la production, trouvent-ils avec la guerre une revanche d'autant plus éclatante que la lutte a justement la machine pour instrument. Les rapports sont inversés. Rigueur et fureur désormais se conjuguent au lieu de se contredire. Lewis Mumford a fortement souligné cette étonnante complicité : « Ainsi la guerre rompt la monotonie d'une société mécanisée et la délivre de la mesquinerie et de la prudence de ses efforts quotidiens, en concentrant à l'extrême à la fois la mécanisation des moyens de production et la vigueur contraire des explosions vitales désespérées. La guerre autorise le plein épanouissement des tendances les plus primitives ; et en même temps, elle défie la machine. Dans la guerre moderne, la brutalité primitive et la précision du mécanisme d'horlogerie ne font qu'un » (15).

Le retour au chaos apparaît en même temps comme une épreuve qui fortifie et qui exalte. Il restitue l'homme, les forces et les choses à la vérité et à la jeunesse. Pour y parvenir, il lui suffit d'abolir temporairement les contraintes de la

vie sociale à la faveur d'une grande effervescence qui les rejette brusquement au second plan. Les inventions des sciences et de la technique, les machines les plus puissantes et les plus perfectionnées sont mises à la disposition du premier venu, qu'on dresse à s'en servir de la façon la plus appropriée à leur destination meurtrière. Tout est calculé avec soin par les experts les plus qualifiés pour qu'elles provoquent le plus de morts et de dégâts. « Tant que la machine restera un absolu, la guerre représentera pour la société correspondante la somme de ses valeurs et de ses compensations » (16).

La destruction des biens et des vies devient le but avoué de l'effort collectif. Lewis Mumford estime une telle situation éminemment propice à la naissance et au progrès d'une « religion de la mort » susceptible de combler les vœux secrets du nombre toujours grandissant « des paranoïaques et des sadiques que produit nécessairement une société en désagrégation ».

Sans doute convient-il de ne pas négliger cet aspect morbide du vertige de la guerre : il est à l'origine d'une partie des crimes et des atrocités dont la violence guerrière est depuis toujours l'occasion et dont la proportion semble en effet augmenter avec le caractère strict et mécanique de l'existence collective. Cependant, si de tels accidents peuvent entretenir les perversions individuelles et, à l'extrême, favoriser la création de sectes clandestines vouées à quelque culte sauvage, il est clair cependant qu'ils demeurent loin de susciter la moindre religion explicite. La guerre ne donne lieu à aucun culte spécifique. Elle manifeste un sacré diffus, unanimement ressenti, qui n'a ni dogmes ni temples ni prêtres, mais qui n'en suscite pas moins le frisson de l'horreur ou de l'extase, et toujours quelque respectueux effroi.

## NOTES

- (1) Antonio Aniante, *La poésie, l'action et la guerre*, Paris, 1935, p. 219.  
 (2) Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Paris, 1931, pp. 165-166.  
 (3) H. de Keyserling, *La Révolution mondiale*, p. 69.  
 (4) Jünger, *op. cit.*, p. 88.  
 (5) Cf. Lewis Mumford, *op. cit.*, p. 95.  
 (6) Ernst von Salomon, *Les Réprouvés*, trad. franç., Paris, 1931, p. 72.  
 (7) *Ibid.*, p. 94.  
 (8) *Ibid.*, p. 60.  
 (9) *Ibid.*, pp. 120-121.  
 (10) Cf. P. Fervacque, *Le chef de l'Armée Rouge : Mikhaïl Toukhatchevski*. Cité par Fuller, *op. cit.*, ch. VII, n. 26, p. 229.  
 (11) *Representative government and war* (1903) pp. 5, 6, 8. Cité par Fuller, p. 159.  
 (12) John Gordon dans le *Sunday Express* du 24 décembre 1944.  
 (13) Le discours de Th. Roosevelt à l'Université de Harvard le 23 février 1907 où il proclame qu'« un peuple vraiment grand, fier et noble devrait préférer tous les désastres de la guerre à cette vile prospérité qu'on achète au prix de l'honneur national », est un discours nationaliste, nullement une apologie de la guerre. Quant à la formule de H.-L. Mencken (*Préjudices*, Série V), « La guerre est le seul sport qui soit vraiment amusant. Et c'est le seul qui soit de quelque utilité », il est clair qu'elle n'a valeur que de boutade.  
 (14) Thomas Wolfe, *Quatre hommes perdus*.  
 (15) Lewis Mumford, *op. cit.*, p. 267.  
 (16) *Ibid.*, p. 268. Pour Mumford, la guerre est « l'ombre constante de la machine », tant que celle-ci n'est pas intégrée à la culture.

## VII

## PAROXYSMES DE LA SOCIÉTÉ

DANS les sociétés primitives, le temps du sacré est celui des fêtes. Celles-ci comportent assurément des cérémonies réglées, mais elles apparaissent d'abord comme des explosions gigantesques, où une population entière se rassemble et se dépense, prodigue ses ressources, affirme sa vitalité, commémore ses ancêtres et s'agrège les jeunes générations, s'exalte et communique dans une frénésie collective qui, en même temps, l'épuise et la magnifie. Malgré la différence, sinon l'opposition des contenus, la guerre possède de nombreux caractères qui invitent à penser qu'elle remplit dans les sociétés modernes la même fonction que la fête dans les sociétés non évoluées. Elle représente un phénomène d'égale ampleur et d'intensité équivalente. Elle signifie un semblable renversement de l'ordre économique, institutionnel et psychologique. Aussi est-ce par la comparaison avec la fête que l'on a peut-être le plus de chances de se représenter exactement en quoi et pour quoi la guerre suscite à un si haut degré les réactions caractéristiques du sacré.

§ 1. *Convulsions parallèles.*

La réalité de la guerre correspond à la réalité de la fête. En outre, la conscience édifie des mythologies parallèles à partir de l'une et de l'autre. La guerre et la fête sont deux périodes de mobilité et de vacarme, de rassemblements massifs au cours desquels une économie de gaspillage est substituée à une économie d'accumulation. On consomme, on détruit ce qui fut d'abord mis en réserve et péniblement acquis par le commerce et l'industrie. D'autre part la guerre moderne et la fête primitive sont le temps des émotions intenses : crises espacées, fiévreuses, qui rompent la terne et tranquille monotonie des jours. Les préoccupations personnelles et familiales cèdent le pas aux obsessions collectives. L'indépendance de l'individu est provisoirement suspendue. Il est fondu dans une multitude organisée et unanime, où disparaît son autonomie physique, affective et même intellectuelle. Il ne s'appartient plus et toute différence antérieure s'efface au profit d'une hiérarchie nouvelle. Les gestes accoutumés du travail, les menues obligations de la vie privée, la régularité d'une existence quotidienne, sont alors remplacés par un monde à la fois rigoureux et frénétique, où se composent étrangement l'exubérance et la discipline, l'angoisse et l'allégresse, la règle et le dérèglement. Ici, des jeûnes, des silences rituels, des interdictions de toutes sortes à côté de tumultes et de charivaris. Là, une organisation plus méticuleuse pour aboutir à une dévastation plus étendue et plus poussée ; l'ordre et le calcul conjugués avec le péril de mort et l'ivresse de détruire.

Le cycle de la guerre et de la paix reproduit celui de la fête et du temps profane, avec ses alternances de concentration et de dispersion, de turbulence et de labeur, de dilapidation et d'économie. Le renversement des normes est si fort qu'on songe presque, dans l'univers animal, au cycle qui fait succéder chez les criquets pèlerins une génération d'insectes nomades et grégaires, munis d'ailes puissantes qui les portent

au loin par nuages épais, à une génération d'insectes aux ailes atrophiées, sédentaires et vivant chacun dans son trou.

Guerre et fête s'accompagnent aussi d'une inversion radicale des commandements moraux. Comme on peut, comme on doit tuer pendant la guerre, alors qu'en temps de paix, le meurtre est le plus grand crime, et comme on ne respecte plus la propriété ni la vérité, naguère encore tenues pour également sacrées, de même dans la fête, on peut et doit commettre tout acte réputé sacrilège en temps normal comme manger l'animal totémique ou s'unir à une femme de son clan. Dans la guerre et dans la fête, il devient obligatoire d'agir criminellement et sans mesure, contrairement aux lois accoutumées. L'une et l'autre apparaissent comme des débauches massives et longues qui entraînent naturellement un climat d'outrances, de surenchères, où les règles de la civilisation sont passagèrement abolies : beuveries et ripailles, viols et orgies, vantardises, grimaces, obscénités et jurons, paris, défis, rixes et atrocités sont inscrits à l'ordre du jour. Elles annoncent le nouveau régime. Elles en proclament la nature et l'avènement. Tout excès de gestes ou de paroles, de mouvement ou de bruit, de consommation ou de destruction, qui se trouve ordinairement contenu par les codes de bienséance, se donne maintenant libre cours, et glorieusement.

L'univers de la guerre comme celui de la fête appellent immanquablement de pareilles manifestations par le seul fait de leur rupture violente avec l'existence profane ou civile. Ces similitudes fondamentales portent d'abord sur les significations économiques des deux phénomènes et sur la situation anormalement privilégiée, du point de vue des sciences sociologiques, qu'ils occupent parallèlement dans les sociétés où ils se présentent chacun avec son extrême intensité. Mais l'analogie (et s'il ne s'agit que d'une analogie, il faut l'avouer instructive et éclairante) n'intéresse pas que le substrat de la vie collective. Elle tient encore à l'attitude intime du parti-

cipant, qui se sent grandi dans la fête et dans la guerre par la familiarité du divin ou de la mort et dont les deux paroxysmes symétriques affranchissent semblablement les instincts ordinairement brimés.

### § 2. *Épiphanie du sacré.*

Dans ces conditions, il serait naïf de s'étonner que des mythologies parentes aient surgi de données comparables. En effet, les mérites traditionnellement attribués à la guerre depuis qu'elle domine l'être des sociétés, recouvrent point par point les vertus vivifiantes auxquelles les fêtes devaient jadis donner l'occasion de jaillir avec une vigueur accrue et une efficacité rajeunie.

Guerres et fêtes, sommeils des normes, éruptions des forces vraies, apparaissent également comme les remèdes uniques d'une inévitable usure. Le temps profane, la paix consolident nécessairement les positions acquises, les intérêts créés, les opinions reçues, les routines et les paresse, les égoïsmes et les préjugés. Ils appesantissent les choses, ils les ankylosent, les acheminent à l'immobilité et à la mort. Au contraire la guerre et la fête éliminent scories et déchets, liquident les valeurs fallacieuses et remontent à la source des énergies originelles qu'elles actualisent dans leur pleine et dangereuse, mais salutaire violence.

Dans l'un et l'autre cas, on se réveille au temps de l'absence d'ordre, de conventions et de fixité. On s'imagine transporté au temps du chaos et de la fécondité monstrueuse où tout produit tout. La nature et les hommes sortent renouvelés de ce bain de jouvence.

C'est au cours de la fête que l'enfant devient un être complet : la circoncision achève le phallus ; l'initiation, le port du masque consacrent l'adolescent. Ils l'extraient de la classe de ceux qu'on épouvante pour l'introduire dans la bande de ceux

qui effraient. De la même manière, le service militaire fait du jeune homme un citoyen accompli et le baptême du feu confère à l'adulte un prestige irremplaçable. Cependant la guerre et la fête, par l'ampleur des sacrifices, par le grand brassage épuisant dont elles sont cause, fondent un ordre neuf, revigorent la société, la débarrassent des institutions qui ont fait leur temps et qui l'encombraient. Elles intronisent les jeunes chefs et donnent le départ d'une nouvelle ère.

Pour l'individu, la participation à la fête comme à la guerre est à la fois épiphanie et sacrement. Il croit entrevoir le fond des choses et il en est transformé. Il accède par elles à un monde intense et authentique, dont la vie ordinaire lui semble ensuite un calque sans couleur ni relief. L'horreur de la guerre ne diminue pas, elle augmente à l'inverse l'éclat de la révélation. Plus celle-là est atroce, et plus celle-ci apparaît éblouissante.

Après la fête comme après la guerre, la société revient au calme. On efface les peintures, on enterre les masques ; ainsi range-t-on les uniformes dans les armoires et les armes dans les arsenaux. Dieux et ancêtres s'évanouissent, chacun reprend sa place et sa fonction, l'inertie sociale retrouve son ancien poids, les prohibitions rentrent en vigueur, les hiérarchies s'affirment, le travail reprend après l'ivresse, cependant que l'industrie transformée revient aux formules de la paix. On ferme solennellement la période des excès et la vie banale recommence, dont les multiples activités comprennent aussi la préparation de l'explosion prochaine.

Dans ses périodes d'incandescence, la société atteint sa gloire la plus haute et la plus impérieuse. La fraternisation des classes sociales, l'affirmation de la fidélité aux morts, l'exaltation générale, la foi partagée dans les destinées du groupe, la fatigue d'une tension permanente recréent au profit de la guerre la fascination religieuse dont bénéficiait la fête. Il importe peu, dans cette perspective, qu'il s'agisse cette fois d'une

mystique du carnage et d'une apothéose de la destruction. Le vertige est identique. Le manque d'initiative efficace pour échapper au rendez-vous fatal marque avec évidence le pouvoir paralysant de la guerre. Depuis qu'elle est devenue hyperbolique, elle subordonne dès le temps de paix à ses besoins futurs une part toujours accrue des ressources et des énergies dont dispose une nation. Depuis ce moment, les déterminismes sociaux jouent en sa faveur : ils l'exigent en quelque sorte. Son importance, qui ne cesse de grandir, emporte toute objection et c'est sa démesure qui, à la fin, la rend indiscutable.

Elle apparaît le plus sévère destin : aveugle, absurde et meurtrière à souhait, en outre parfaitement inhumaine. Or le sacré n'est jamais autre chose. Sa valeur est variable, mais non point sa nature, toujours incompréhensible, écrasante, irrécusable : l'homme ressent comme sacré ce qui lui échappe et qui le fait échapper à sa condition, tout transport qui l'exalte et qui l'abîme, et qui lui semble l'affranchir de la médiocrité où il croupit pour le pousser frissonnant dans un univers intense et périlleux. Voici ce que la guerre apporte aux hommes depuis qu'une décisive rupture d'équilibre lui assure contre la volonté générale une manière de prééminence absolue dans les affaires humaines et depuis que presque toutes les grandes décisions de gouvernement sont prises par rapport à elle.

Dès lors, aucun dithyrambe ne paraît suffisant pour exprimer des vertus qu'on mesure à son horreur et qu'on a besoin qu'elle possède pour équilibrer sa monstruosité.

### § 3. De la fête à la guerre.

La guerre et la fête s'opposent cependant par des caractères essentiels. Les différences sont si évidentes qu'il est à peine utile de les énumérer. Elles sont même si nombreuses et si éclatantes qu'elles ont communément empêché d'apercevoir les ressemblances que présentent, par suite de l'identité de leur

fonction, les deux sursauts majeurs, où la société révèle soudain sa toute-puissance, de droit et de fait, sur l'individu. Il convient d'ailleurs de se montrer prudent : le plus apparent n'est pas ici le plus important. Ainsi le recours à la violence et le trépas des participants, qu'on serait tenté d'invoquer d'abord, n'apparaissent pas à l'examen comme ce qui distingue le plus profondément la guerre et la fête. Comme il y a des guerres peu meurtrières, il y a des fêtes, qui ne sont pas rares, où le sang coule avec abondance. Au Dahomey, la mort du roi s'accompagnait d'une sorte de rage de la destruction : « La population entière était en proie à une agitation folle ». Dans le logis royal, les femmes du monarque mettaient en pièces le mobilier, les bijoux, les ustensiles, puis s'entretuaient avec une férocité telle qu'on comptait à la fin plusieurs centaines de victimes : 595 en 1789 (1). La fureur de détruire ne prenait fin qu'avec l'intronisation d'un nouveau souverain. Dira-t-on qu'il s'agit d'un rite de deuil ? Il est clair que la frénésie l'emporte sur le cérémonial. Dans l'Antiquité, le culte d'Attis donnait lieu à de semblables excès. Le « jour du sang » est fixé au 24 mars : l'archigalle s'ouvre les veines du bras, afin d'asperger de son sang l'image du Dieu ; les autres prêtres se taillaient le corps. La surexcitation atteint alors son comble : des novices, des spectateurs saisissent des glaives, se dénudent, se mutilent, s'émasculent. Le lendemain, la fête des *Hilaria* est l'occasion de réjouissances effrénées, où la débauche et l'allégresse délirante sont de rigueur. Le 27 mars, une procession a lieu : prétexte à manifestations turbulentes et à chants obscènes (2).

Dans la plupart des agitations rituelles, il arrive que des participants soient écrasés : la bousculade et les remous de l'excitation collective se soldent inévitablement par un certain nombre d'accidents mortels. On ne cherche nullement à les éviter. Tout se passe, au contraire, comme s'ils ajoutaient au tumulte et au climat de la fête. Parfois la violence est provo-

quée délibérément. Les Musulmans chiïtes, lors de l'anniversaire de l'assassinat d'Ali et de ses deux fils Hassan et Hossein, sont saisis d'une folie qui les pousse à se blesser dangereusement, à se mutiler eux-mêmes et leurs enfants, parfois après avoir absorbé des boulettes d'opium destinées à les rendre insensibles à la douleur. A Téhéran, le « jour du sang », on remet des sabres aux extatiques qui s'avancent en procession. Ceux-ci vont et viennent, évoluent, reculent ou glissent sur le côté en poussant de terribles hurlements. Ils brandissent leurs armes et se taillent le crâne. Le sang ruisselle. Les longues chemises des fanatiques deviennent rouges. Pris de folie, ils frappent en aveugles, ils ne tardent pas à se trancher veines et artères et meurent sur place, une bave rose s'échappant de la bouche. La foule, cependant, entraîne vers un autre carrefour la troupe ensanglantée, qui s'augmente sans cesse de nouvelles recrues, assistants ou soldats chargés de maintenir l'ordre, qui, gagnés par la contagion, se dépouillent soudain de leur tunique et réclament des armes pour prendre part à la tuerie (3).

Pareils bains de sang montrent assez qu'une fête est d'abord un paroxysme collectif, un entraînement grégaire où les participants peuvent trouver la mort et d'où ils risquent de sortir affreusement mutilés. Aussi n'est-ce pas sur ce point qu'on la distinguera le mieux de la guerre, mais plutôt par le fait qu'elle est essentiellement volonté de communion, tandis que la guerre est d'abord volonté de nuire. Dans un cas, on exalte : et dans l'autre, on cherche à vaincre et à soumettre. La haine se substitue à la coopération, le choc de deux nations remplace l'alliance de deux phratries : ce qui servait à sanctionner des unions indissolubles, perpétue désormais des oppositions inexpiables. Une conversion si absolue n'est pas l'effet d'un caprice du sort : rien ne saurait la produire que les plus amples transformations auxquelles donne lieu l'histoire. Il faut tenter de découvrir les grandes lignes de cette surprenante évolution.

Une communauté primitive est essentiellement floue. Même lorsqu'elle occupe un territoire fixe qu'elle cultive, où elle paît ses troupeaux, sur lequel elle chasse, elle en connaît mal les frontières. Le sentiment de la possession du sol diminue à mesure qu'on s'éloigne du village, à moins que tel ou tel endroit défini ne revête une importance spéciale : lieux de culte, points d'eau ou réserves de gibier. On passe progressivement du territoire d'une peuplade à celui de la peuplade voisine. Au reste, les véritables liens ne viennent pas de l'habitation en commun d'une même contrée, mais de la participation à un même principe mystique, qui s'incarne dans le clan et que transmettent en général les femmes. Chaque clan a son totem, emblème et source de cette vertu surnaturelle. En outre, le groupe n'est jamais isolé, il est uni à un clan symétrique par des liens d'intermariage qui, à chaque génération, confirment et renouvellent leur alliance. D'où l'importance de la prohibition de l'inceste, c'est-à-dire de la loi d'exogamie : chacun doit obligatoirement se marier dans le clan complémentaire. Cette règle n'est d'ailleurs qu'un cas particulier d'un système tout entier fondé sur la collaboration et l'échange : échange des femmes sans doute, mais aussi échange de nourriture, de services et de cérémonies. Chaque groupe attend du groupe antithétique sa subsistance, sa force, sa fécondité, sa gloire. Une réciprocité méticuleuse préside à leurs rapports. Chacun est pour l'autre gage de vie et de prospérité.

C'est pourquoi le paroxysme d'une pareille société est nécessairement l'instant du rapprochement des groupes qui la composent, le temps de leur promiscuité solennelle. Quand la fête les assemble et les mêle, ses membres accèdent à l'univers vertigineux du sacré, du mythe et du rêve. Ils revivent l'origine des choses. Ils sortent du temps et de la règle. Tous les interdits sont violés. Des personnages masqués procèdent aux cérémonies de fécondité et d'initiation. La nourriture est assurée pour une nouvelle période. Une nouvelle génération est agrégée à la collectivité. Le désordre est porté à son comble,

la société communie et s'affirme dans une effervescence vivifiante, dans une prodigalité générale de richesses, de mouvements et d'énergies.

Pour cette société qui ne connaît ni la nation ni l'Etat, la guerre ne dépasse jamais le stade du guet-apens, du raid, de l'expédition de pillage ou de vengeance. Elle ne peut en aucun cas constituer une préoccupation décisive. Au fond, elle demeure clairsemée et accidentelle, c'est-à-dire qu'elle n'est pas. C'est dans et par la fête que la société parvient à son point d'incandescence.

La réciprocité des services rendus, le principe de parfait équilibre qui régit les relations des groupes complémentaires s'altère à mesure que s'établit une hiérarchie, que le pouvoir s'individualise, que la société se complique et se diversifie en corporations spécialisées de guerriers, de prêtres, de forgerons, de danseurs, de charpentiers, de guérisseurs et de tous possesseurs d'une technique distincte qui fonde leur crédit et qui détermine leur rôle social. Dans ces conditions, qu'il s'agisse de confréries initiatiques ou de castes héréditaires, le ressort principal du pacte collectif n'est plus le respect, mais le prestige. Les sociétés de ce type sont extrêmement variées : elles semblent cependant correspondre à quelque Moyen Age presque toujours féodal ou du moins se présenter avec des caractères analogues à ceux du Moyen Age chrétien. Ils peuvent d'ailleurs s'être fixés et perpétués à ce stade d'évolution. Je définirai ces sociétés en disant que les frontières de classe y jouent un plus grand rôle que les frontières territoriales. Ce sont elles en effet qui élèvent les barrières véritables et qui séparent les communautés qui s'opposent. La guerre devient ainsi le privilège et comme le monopole d'une aristocratie, qui se réserve le droit de porter les armes et dont les membres se battent entre eux, de la même manière qu'ils se marient entre eux.

C'est l'époque de la guerre courtoise, qui n'existe jamais que dans un monde hiérarchisé et qui ne met aux prises que les gens de rang équivalent, guerriers de naissance et de destination, dont les hommes du commun sont seulement les valets, les auxiliaires ou les victimes. La guerre est alors un jeu aux règles strictes. L'honneur y est souverain, qu'on acquiert en lançant, en relevant et en soutenant des défis, en faisant preuve de vaillance, loyauté et générosité, en accomplissant enfin de rares exploits. Titres, bannières, blasons, cimiers, emblèmes héraldiques de toute sorte annoncent la noblesse du seigneur. Sa bravoure, son faste en diminuent ou en augmentent l'éclat. La guerre est une joute, proche du jeu par le formalisme de ses conventions, proche du sport parce qu'elle est rivalité et compétition, exercice physique où les champions doivent s'affronter à armes égales et où le meilleur reçoit le prix. Une telle conception de la guerre ne naît pas des embuscades et des coups de main des peuples moins différenciés. Elle naît directement de la fête.

Celle-ci s'est transformée avec la société : elle a cessé d'être un paroxysme de communion pour devenir un paroxysme de surenchères, où les chefs cherchent à faire reconnaître leur prééminence. Ils distribuent ou ils détruisent en grande pompe le plus de richesses possible, afin d'établir leur supériorité sur des rivaux moins opulents ou moins généreux. On ne s'efforce plus de maintenir, mais de rompre l'équilibre entre les services reçus et rendus : chaque don devient un défi de pouvoir le surpasser. C'est le moyen d'acquérir de l'autorité politique, de l'influence, des secrets ou des gages surnaturels, des armoiries, des talismans, des prérogatives, des noms, des mythes, des chants ou des danses à propriétés magiques. Les Kwakiult disaient : « Nous ne nous battons pas avec les armes, nous nous battons en offrant nos biens » (4). Les hommes apportaient des guirlandes, censées représenter des têtes d'ennemis. Ils les jetaient au feu en criant les noms de

ceux-ci. Mais les guirlandes correspondaient en réalité aux plaques de cuivre qu'ils avaient distribués et les noms proclamés étaient ceux des rivaux vaincus dans les tournois de générosité. Emphase et vaine dépense sont marques de grandeur. Un chef brûle ses réserves d'huile, met en pièces ses canots, lacère ses peaux de loutre, jette à la mer ses plaques de cuivre, afin d'humilier son adversaire. L'obsession de supériorité est continuelle et couvre l'ensemble du système social et économique. Tout ce qu'on peut obtenir en sacrifiant ses propres richesses, peut aussi s'acquérir par l'assassinat du possesseur. On s'approprie les biens ou les privilèges convoités en le tuant aussi bien qu'en le disqualifiant par un cadeau trop somptueux pour qu'il puisse le rendre avec l'intérêt de rigueur.

Certes, l'institution du « potlatch » est exceptionnelle, mais la psychologie dont elle dérive se rencontre dans la plupart des sociétés aristocratiques, c'est-à-dire précisément dans les sociétés où la guerre apparaît sous sa forme courtoise et où, de la même manière, le faste et l'exploit (le record) prouvent la valeur de l'homme bien né. La guerre est elle-même luxueuse : elle est la fête où l'on risque sa vie. Mais elle sépare au lieu de réunir. Elle marque les distances. Elle justifie l'orgueil de la minorité privilégiée qui s'y consacre. Aussi n'apparaît-elle nullement comme l'apogée de la société. En cet âge de transition, la fête ne l'est plus, et la guerre ne l'est pas encore.

Elle le devient avec le triomphe de la totalité nationale sur les autres structures collectives. La fraternité des guerriers nobles dépassait les frontières. Ils se combattaient sans haine, dans l'estime réciproque, au cours de contestations limitées, qui ne diminuaient pas sensiblement leur solidarité instinctive, ni leur arrogance à l'égard des bourgeois ou des manants, autrement dit des civils. Au moment où la nation ne reconnaît plus que des citoyens égaux en droits, auxquels elle consent le pouvoir politique, mais à qui elle impose l'obligation du ser-

vice militaire, elle devient une totalité indivisible et armée, nécessairement séparée des autres et s'y opposant, exclusive, absolue et d'autant plus massive que l'État y assume plus de services et y exerce plus de contrôles, c'est-à-dire d'autant plus rigide et fermée sur elle-même qu'elle est plus socialisée.

La politique alors est conduite, sinon dans l'attente, du moins dans la crainte de la guerre. Le gouvernement surveille, régleme, prend en charge tout ce qui contribue aux forces morales et matérielles de la nation. La perspective d'un conflit armé le préoccupe constamment, de sorte que la guerre représente pour l'État une fascination et un absolu. Si pacifique qu'il soit, il est à la fin peu de choses qu'il ne lui sacrifie, qu'il la prépare ou qu'il la redoute. Il ne peut échapper à une pareille fatalité, tant que la nation est constituée comme une totalité et tant qu'elle ne reconnaît au-dessus d'elle aucune instance supérieure. Elle se trouve en effet dans une situation naturelle de concurrence permanente avec les totalités voisines. Son incandescence, son temps d'exaltation et de prodigalité, l'instant de sa tension extrême se produit quand elle mobilise ses ressources en hommes, en matériel et en énergies, pour les lancer contre une nation rivale. La rencontre de deux sociétés de ce type n'est plus un rendez-vous communiel, comme elle l'était pour les groupes complémentaires des sociétés vagues, sans frontières ni État, c'est un carnage sans merci, provoqué par l'exercice d'une souveraineté qui n'accepte aucune limitation et qu'inspirent alors immanquablement l'égoïsme, le désir d'expansion et, sinon la volonté de puissance, du moins le souci de l'intégrité territoriale.

L'État s'affirme et se justifie, s'exalte et se renforce en affrontant une autre totalité. C'est pourquoi la guerre ressemble à la fête, constitue un égal paroxysme, apparaît à son exemple comme un absolu et suscite à la fin, avec le même vertige, la même mythologie. Jusqu'à la violence en est transformée, dont on a vu qu'elle n'est pas toujours absente de la fête. Mais elle y restait accidentelle, s'ajoutant à une efferves-

cence fécondante, qu'elle porte à son comble et dont elle jaillit par excès de vitalité. Dans la guerre, elle est objet d'application, mécanisée et but délibéré d'un acharnement hostile. Si l'Etat est né de la guerre, il lui rend la pareille, en l'engendrant à son tour. Leurs progrès vont de pair. Chaque aggravation de la guerre s'accompagne d'un renforcement et d'une extension des pouvoirs de l'Etat. Inversement, toute charge nouvelle assumée par l'Etat, aboutit à un accroissement du volume et de la sévérité de la guerre. Plus il contrôle et plus elle consomme ; et il contrôle toujours plus pour qu'elle puisse consommer toujours davantage. La préoccupation majeure d'un Etat devient ainsi la lutte où il peut être appelé à mesurer ses forces et ses ressources avec l'Etat voisin, au lieu que dans un monde de structures moins rigides et presque inexistantes, les rencontres se présentent au contraire comme des occasions d'échanges et de ripailles, comme des fêtes, des foires, des concours. Quand l'Etat se constitue et s'affirme, l'esprit de concurrence l'emporte sur l'esprit de fraternité. Bientôt, après un intermède de noble compétition et de rivalité courtoise entre privilégiés, apparaît l'ère des contestations haineuses et absolues, où l'existence même de collectivités ennemies devient l'enjeu de conflits impitoyables.

Orgie et carnage, fête et guerre : deux phénomènes symétriques, violents tous deux. Ils remplissent, dans un contexte différent, la même suprême fonction et disposent en conséquence d'une égale capacité de fascination, attirante dans un cas, terrifiante dans l'autre, selon que la destination de la crise est de féconder ou d'anéantir, d'accueillir ou de repousser. Le chemin qui mène de la fête à la guerre, se confond avec la voie du progrès technique et de l'organisation politique. Tout se paie : les formes actuelles de la guerre étaient impliquées dans le développement même de la civilisation. Et les choses en sont au point où celle-ci doit trouver rapidement une parade à ce danger domestique qu'elle nourrit de ses succès et qui menace de la détruire.

## NOTES

(1) 285 en une autre occasion : cf. Philippe de Félice, *Foules en délire, extases collectives*, Paris, 1937, pp. 65-66 (d'après Archibald Dalziel, *The History of Dahomey*, Londres, 1793, pp. 150-151, 204-205).

(2) Ph. de Félice, *op. cit.*, pp. 114-116.

(3) Ph. de Félice, *op. cit.*

(4) Ruth Benedict, *Echantillons de Civilisations*, trad. franç., Paris, 1950, pp. 206-234. Cf. M. Mauss, « Essai sur le don, forme archaïque de l'échange », *Année sociologique*, N.S., t. 1, Paris, 1923-1924.

## CONCLUSION

ON ne voit guère de philosophies de la guerre avant le XIX<sup>me</sup> siècle. S'il arrive à un Gengis-Khan de l'exalter, c'est plutôt comme un sport et pour les sensations qu'elle lui procure. Joseph de Maistre est peut-être le premier qui lui assigne un rôle spirituel : celui de manifestation majeure de la colère divine. De sorte que la guerre reste encore une calamité. Avec Hegel, tout change. La guerre devient le moteur principal de l'Histoire, c'est-à-dire de la réalisation de l'Esprit. C'est elle qui forme les Etats où s'incarne l'Idée. C'est elle qui maintient leur cohésion et qui leur permet enfin de remplir leur destin. A la même époque, Clausewitz conçoit sa *Théorie de la Grande Guerre*. Il en fait encore la servante de la politique. Certes il constate une tendance naturelle de la guerre à trouver sa forme abstraite, il aperçoit bien qu'au cours de l'histoire, elle se rapproche lentement de sa forme absolue. Mais enfin il continue d'en faire l'instrument d'une autre entreprise, d'essence pacifique : la politique. Il reconnaît sans hésiter le principe de la transformation fondamentale des conflits à partir du XIX<sup>me</sup> siècle : dans la naissance de la nation armée. A côté du guerrier de profession ou de caste, du noble ou du mercenaire, surgit le guerrier-citoyen. Et l'égalité, qu'on ne respecte guère ailleurs, exige ici du moins que tout citoyen

soit soldat. Le corps des guerriers se trouve pour ainsi dire noyé par le flot des conscrits. Cette promiscuité atténue la différence des mœurs et supprime théoriquement au moins les privilèges qui distinguaient traditionnellement la classe militaire du commun des hommes voués à l'étude, au travail, au commerce, à l'accumulation des richesses.

La civilisation moderne tend ainsi à résorber dans une uniformité croissante la caste qui s'arrogeait le monopole du métier des armes : classe élégante et policée, imbuë de préjugés, donc de conventions, soucieuse de rites et qui tenta de faire de la guerre un jeu noble et strict, une rivalité généreuse et loyale, une activité de luxe en tous les sens du mot, un échange réglé de courtoisies périlleuses. Malheureusement, les formes de l'héroïsme sont variables ; elles changent avec les besoins de la société. Elles peuvent devenir ternes, techniques et implacables.

Paradoxalement, le fait que la guerre soit dorénavant faite et subie presque toute par les civils ne représente nullement une *civilisation* de la guerre. C'est même le contraire. Les qualités proprement guerrières, la bravoure par exemple, perdent, il est vrai, de leur importance. La patience vaut mieux, et cette sorte passive de courage qui fait qu'on ne quitte pas son poste. Mais si la guerre devient une entreprise industrielle, précise, tatillonne, où personne ne se doit singulariser, son volume, sa violence et sa cruauté n'en augmentent pas moins. — et dans d'énormes proportions.

La science moderne en raccourcissant l'espace et en permettant au pouvoir un contrôle efficace, simultané et rapide, a précipité la constitution de vastes empires. Leurs ressources et leur étendue déclassent les nations qui avaient trouvé leurs frontières à d'autres époques, quelquefois lors de la dislocation d'une unité politique que rendait alors fragile son immensité.

Les conflits s'élargissent dorénavant aux dimensions de la planète. Celle-ci cesse d'être divisée par les océans en champs de bataille continentaux à peu près indépendants.

La Première Guerre mondiale, en particulier le débarquement américain de 1917 en Europe, scelle la solidarité du globe pour le meilleur et pour le pire. Solidarité encore rare et fragmentaire, continuité mal établie, mais que la rapidité, le nombre et la régularité de nouveaux moyens de transport rendent bientôt effectives. Les années passent et le second corps expéditionnaire américain aborde en 1944 une côte fortifiée contre lui. Cette fois, il débarque sous le feu, amenant avec lui les installations, quais et ports artificiels, qui lui permettent de prendre pied sur le rivage hostile. La réussite de l'opération confirme que l'immensité des mers n'isole plus les continents. L'échelle des batailles est modifiée et, avec elle, l'ordre de grandeur des puissances combattantes. Aussi le privilège d'une politique extérieure souveraine est-il réservé aux deux seules nations qui jouissent pratiquement chacune de l'étendue et des ressources d'un continent. Peu importe qu'elles n'aient pas de frontières communes, que leurs peuples s'ignorent à peu près complètement et qu'elles disposent de grands espaces quasi déserts et d'immenses ressources inexploitées. L'automatisme de la concurrence entre totalités closes joue à plein et avec d'autant plus de sévérité qu'elle se trouve simplifiée à l'extrême. Les autres Etats sont à peu près privés du pouvoir de choisir, au moment où ils veulent, entre la paix et la guerre et même de celui de choisir aux côtés de qui et contre qui ils feront la guerre. La géographie et la raison du plus fort décident pour les gouvernements. Les peuples ne suivent pas toujours. Car la rivalité impériale se double d'un conflit idéologique. L'intervention, dans les guerres nouvelles, de partisans et de cinquièmes colonnes consacre aussi la décadence de la souveraineté nationale des Etats de petite et de moyenne grandeur. Ils deviennent de gré ou de force les satellites, les clients ou les glacis des Etats géants. Pour eux, la

guerre étrangère prolonge les divisions de la politique intérieure et risque de s'accompagner d'une guerre civile, car les idéologies créent des solidarités qui débordent les frontières. Les empires sont communément assurés du concours pressenti des factions ennemies qui se disputent le pouvoir.

La mise en place d'un système stratégique de bases militaires, l'effort de la diplomatie, la propagande politique sont menés de front et apparaissent comme les aspects convergents d'une entreprise unique. Seule la conjoncture décide s'il convient d'y avoir recours tour à tour ou simultanément. Chaque manœuvre politique comporte une version stratégique. Inversement, toute initiative militaire peut être soit remplacée par un soulèvement ou par un coup d'Etat, soit combinée avec eux. Guerre et révolution se préparent de concert et, le jour venu, se mêlent inextricablement.

Les nations à ressources limitées ne sont pas seulement disqualifiées sur le plan de la souveraineté politique : elles le sont aussi dans le domaine de l'armement. Le coût exorbitant des recherches et des installations atomiques met l'énergie nucléaire hors de leur portée. De la même façon que la royauté se constitua jadis aux dépens des féodaux parce que les fonderies qui produisaient les canons ne pouvaient guère être montées et entretenues que par les finances publiques, l'ère des nations historiques est close au moment où elles se révèlent trop pauvres pour financer la construction de laboratoires et d'usines capables de produire les armes que la science moderne rend décisives, pour les fabriquer en quantité suffisante et pour les conduire au but de manière efficace.

Ces instruments de mort à grand rendement et à large rayon d'action sont d'ailleurs ceux qui conviennent à l'élargissement planétaire des conflits.

Il est en effet inévitable que la guerre présente une forme massive. Pas plus qu'une bataille ne consiste aujourd'hui en une série de combats singuliers, la guerre ne saurait consister

en une suite de batailles localisées. Elle apparaît en premier lieu comme un échange de bombardements stratégiques, à longue distance, à forte densité, à larges effets destructeurs. Il s'agit moins de neutraliser l'armée de l'ennemi que sa capacité de production. A ce point de vue, on peut affirmer sans paradoxe que la bombe atomique est venue à son heure. Seule, elle possède une puissance d'anéantissement proportionnée aux territoires démesurés et aux ressources infinies qu'il importe d'atteindre. Sur la carte d'hémisphères rivaux, seuls ses points de chute risquent de dessiner des taches appréciables. Il est déjà périmé de ne disposer, à défaut de l'arme nouvelle, que de l'équivalent de l'énergie qu'elle libère, calculé en tonnes d'explosif et transporté par le nombre nécessaire d'escadrilles.

Certes, l'obligation de dévaster à grande échelle interdit toute discrimination entre les victimes : le civil est frappé, il est même visé autant que le militaire. Il faut reconnaître qu'il ne se montre pas moins dangereux, qu'il soit chimiste ou mineur, mécanicien ou simple manœuvre. L'ouvrier contribue même à l'œuvre de mort avec plus d'efficacité qu'il ne ferait dans la tranchée, en uniforme, le fusil à la main. Chaque bombe atomique contient sous un volume réduit le labeur d'une multitude, un nombre énorme d'heures de travail, infiniment réparties entre mille et mille artisans. Il est juste en effet de compter le labeur où sont sorties les machines qui ont servi à fabriquer celles dont la bombe sort à la fin. Il n'existe pas de terme où arrêter valablement cette régression. Dans la société moderne, chacun s'acquitte d'une tâche fractionnelle, microscopique, mais indispensable à la bonne marche de l'ensemble. Il faut l'avouer : l'extermination indistincte à laquelle recourt volontiers la stratégie du jour correspond à une solidarité réelle.

« Le moral des civils est un objectif militaire », faisait savoir W. Churchill pendant la Seconde Guerre mondiale. Le

moral, et plus encore la capacité de travail, pour ne pas dire l'existence physique.

La guerre planétaire n'est pas seulement une question d'échelle et de volume. Elle est aussi une question de rapidité et d'intensité. Une armée qui se déplace lentement, je veux dire à pied ou même en camion, si nombreuse qu'on la suppose, ne peut conduire une telle guerre. Devant et derrière elle, la paix, qui est tenace, se maintient ou renaît. Seule l'aviation stratégique permet l'ubiquité de la guerre et par conséquent son caractère absolu. C'est la rapidité qui compense finalement l'énormité des distances à franchir, des surfaces à neutraliser, de la même manière que seule l'intensité nouvelle des moyens de destruction mis en œuvre rend possible de porter des coups qui soient plus, pour les continents affrontés, que de simples piqûres d'épingles.

Dans ces conditions, la guerre déborde le cadre national. En effet, les nations d'ancien style cessent à leur tour d'être autonomes, comme les combattants ont cessé de pouvoir l'être dans les guerres nationales, quand l'âge du Soldat Inconnu succéda à celui du Héros, c'est-à-dire quand le massacre prit la place du combat singulier généralisé. Les dimensions des guerres modernes signifient un second degré dans la déchéance de l'individu. Ce second degré qui affecte parfois les nations elles-mêmes.

D'autres facteurs s'ajoutent à ceux-ci et contribuent de leur côté à restreindre le rôle de l'individu dans la guerre et jusqu'à la part du combat proprement dit. Depuis longtemps, il n'y a plus de reconnaissances, d'approches, d'engagements, de sièges, de poursuites. A l'extrême, on ne se bat plus : on fabrique, on transporte et on détruit. La science et l'industrie décident en dernier ressort de l'efficacité militaire. La belligérance se traduit d'abord par une rivalité entre inventeurs, bureaux d'études et laboratoires. Toute arme nouvelle, même monstrueusement puissante doit être fabriquée en série : ce

qui nécessite une main-d'œuvre abondante et qualifiée, des matières premières qu'il faut parfois faire venir de très loin au prix de mille difficultés, une mobilisation industrielle poussée, un outillage moderne et coûteux. Même en attendant que les belligérants s'en tiennent aux armes conventionnelles encore faut-il que celles-ci soient transportées à pied d'œuvre. Dans la guerre interocéanique, transport et débarquement posent des problèmes d'une redoutable complexité. Il importe de tout calculer, depuis le tonnage des vaisseaux jusqu'au rayon du matériel au fond des cales, afin que les combattants puissent ensuite extraire les divers éléments dans l'ordre du montage, puis de la mise en place nécessaire du dispositif d'assaut. D'une façon générale, le problème du ravitaillement d'une armée d'invasion par mer, par air, par route ou par voie ferrée exige des services accessoires considérables, une administration vigilante, un personnel entraîné et nombreux.

Toutefois, il reste douteux que la tentation de recourir à l'arme atomique ne finisse pas par l'emporter. Dans ce cas, le rôle du combattant ne consiste plus qu'à déclencher des mécanismes, à choisir une cible et à diriger vers elle une espèce appropriée de projectiles. Le travail est d'ailleurs en grande partie accompli au moyen d'appareils calculateurs, dont la conception, la construction et le maniement même supposent différentes sortes de spécialistes qui le plus souvent doivent travailler en équipe. L'optique, la photographie, l'acoustique, l'électromagnétique, l'électronique, les rayons infrarouges, les ultrasons, etc. sont mis à contribution pour la détection et le repérage des objectifs, pour le pointage des engins de lancement et pour la rectification automatique du tir, pour la télécommande ou le radio-guidage des bombardiers-robots, des fusées, des missiles, des projectiles de toute sorte, demain des vaisseaux de l'espace chargés d'explosifs nucléaires et maintenus à la verticale, en permanence comme autant de terribles et clignotantes épées de Damoclès, au-dessus de toute cité ennemie de plus d'un million d'habitants.

La guerre apparaît dans ces conditions comme une série de surprises, où une multitude sans défense est anéantie de loin par les engins à effet massif. L'homme n'est presque plus combattant, il est serviteur d'une machine, et victime. On ne lui demande que de rester en place et d'avoir les quelques faillibles réflexes nécessaires pour manœuvrer deux manettes et abaisser trois interrupteurs, lorsque les voyants lumineux correspondants l'avertissent que c'est le moment de le faire.

Pendant la guerre, c'est toujours « faire l'impossible pour que des morceaux de fer ou l'équivalent entrent dans la chair vivante ». La chair vivante continue bien d'être l'homme, mais c'est de moins en moins son énergie qui y pousse des morceaux de fer. Il en faut une d'une tout autre puissance.

Certes, ce sont toujours des individus qui conçoivent, organisent et décident. Mais les conséquences de leurs décisions ne sont plus à l'échelle individuelle. Bien plus, on a l'impression que ces décisions mêmes ne sont pas libres. Elles paraissent dépendre assez peu d'une conscience avertie et d'une lucidité responsable. On les dirait plutôt imposées par des inerties géantes sur quoi l'homme a perdu tout gouvernement. Ces redoutables pesanteurs sociales sont à l'origine absolue des guerres contemporaines, qui n'ont même plus de causes au sens humain du mot. Elles semblent amenées par le mouvement lent, irrésistible, implacable de masses énormes, d'ailleurs impondérables, dont on ne sait pas arrêter le glissement, sitôt qu'il est commencé. Ces masses rendent tout équilibre précaire, toute avalanche anormalement probable. Invisibles et subtiles, curieusement immatérielles, elles disposent pourtant d'une sorte de toute-puissance, car elles ne sont rien d'autre que le poids et la rigidité des innombrables rouages qui permettent d'organiser et d'administrer les sociétés modernes, en sorte que plus d'un ne voit guère, au premier abord, d'autre solution que de démanteler en quelque sorte celles-ci, afin de

retourner à un mode d'existence collective sensiblement plus relâché.

Quoi de plus vain cependant que de prétendre renverser une évolution ? Autant souhaiter que les feuilles emportées par le vent se mettent à voler contre lui. Seule une savante économie, beaucoup de calculs et de ruses permettent à l'homme d'aménager, c'est-à-dire en fin de compte d'humaniser les poussées élémentaires qui menacent sans cesse de le broyer. Dans le cas particulier, il n'est peut-être pas de tâche plus urgente que de le doter à chaque étage et à toute humble fonction dont il s'acquitte, de la clairvoyance, de la fermeté et de l'adresse dont il a besoin pour assurer le souple gouvernement de ces forces disproportionnées. Peu importe que ce soit lui qui les ait suscitées et qu'elles ne soient faites à la fin que de sa patience et de son génie. Il est constamment sollicité de se démettre devant elles, et d'accroître leur empire par son irremplaçable industrie. Ce n'est point ici le progrès technique qui est en cause. En soi, une machine n'est pas périlleuse : ce n'est jamais que du métal ingénieusement assemblé. Mais je crains le nombre infini de mécanismes, de structures, de connexions, d'opérations de toutes sortes qu'il fut nécessaire de conjuguer pour la construire. Ce sont ces inerties qui pèsent et qui risquent de faire pencher la balance. La complication des sociétés modernes dépasse aujourd'hui les capacités intellectuelles de l'être humain. Aussi doit-il, de plus en plus, pour classer, répartir, administrer et prévoir, s'aider de machines capables de calculer plus vite et mieux que lui.

Dans le même temps, la conscience morale ne semble plus offrir qu'un contrepoids très insuffisant à la séduction des privilèges toujours accrus attachés à la fonction publique, surtout dans les pays où il n'en existe pas d'autres. Il ne faut pas négliger cette forme insidieuse de totalité, qui rend inextricables le douteux bien public ou la lointaine victoire d'une idéologie et les intérêts particuliers toujours proches et précis

du personnel politique ou des chefs de faction. La raison d'Etat, réelle ou supposée, loi suprême ou commode prétexte, devient à la fin presque souveraine et il n'y a plus de principe ni de respect qui lui fasse obstacle, il n'y a plus de domaine où elle ne sévisse pas.

De toute part, de mille façons cachées, le lourd appareil qui sert l'homme, l'asservit en le servant. Il est l'heure que l'intéressé s'en préoccupe et qu'il comprenne du moins où réside le mal. Quant à y porter remède, c'est là une entreprise innombrable et délicate. Elle implique qu'on prenne les choses à la base, qui est, pour les choses humaines, l'éducation de l'homme. Je n'aperçois pas d'autre démarche qui puisse à la longue restituer un peu de jeu dans un univers qui en manque dangereusement. Toutefois, je demeure effrayé de la lenteur inévitable de pareille démarche, quand je me souviens qu'il s'agit de gagner de vitesse la guerre absolue.

## APPENDICES

## OU-TSE, SE-MA, SUN-TSE

*Choix de textes sur la guerre*

## FRAGMENT I

*CIRCONSTANCES OU IL CONVIENT D'ÉVITER LA GUERRE*

Un bon général ne doit pas se contenter de savoir quand il doit attaquer, il faut qu'il sache aussi quand et comment il doit battre en retraite et éviter tout combat. Il y a six sortes de circonstances où il faut bien se donner de garder de vouloir se mesurer avec l'ennemi.

La première : si vos ennemis sont maîtres d'un pays vaste et bien peuplé ; si malgré la multitude des hommes qui l'habitent, la plupart y vivent à leur aise ou dans l'abondance, et si leurs armées sont nombreuses et bien entretenues, le meilleur parti que vous ayez à prendre est d'éviter tout combat, et de ne pas même entreprendre la guerre.

La seconde : si vos ennemis sont gouvernés par un bon roi, par un roi qui gagne le cœur de ses sujets en les comblant de bienfaits, vous ne gagneriez rien en combattant ; vos victoires mêmes vous deviendraient funestes : le plus sûr et le meilleur pour vous est de vous retirer.

La troisième : ennemis chez qui la vertu est récompensée et le vice puni, sans aucune distinction sont des ennemis que vous devez redouter : ils ne se contentent pas d'aimer la justice en toutes choses, ils pratiquent ce qu'elle enseigne. Qu'obtiendrez-vous par les armes que vous ne puissiez obtenir par la négociation ?

La quatrième : si vos ennemis sont tels qu'ils mettent à la tête des autres ceux qui se sont rendus recommandables par quelque belle action, qu'ils donnent les emplois importants aux sages qu'ils peuvent avoir parmi eux, qu'ils choisissent pour les expéditions ceux qui ont une capacité reconnue : évitez leur rencontre, n'ayez rien à démêler avec eux.

La cinquième : en général, ne combattez jamais avec des ennemis plus nombreux et mieux armés que vous.

La sixième : si vos ennemis peuvent recevoir du secours de quelques-uns de leurs voisins, s'ils sont sous la protection de quelque grand prince, s'ils ont beaucoup d'alliés, n'hésitez pas à prendre le parti de la retraite ou à faire la paix ; c'est le parti le plus sûr et le plus glorieux pour vous. Pour tout dire en deux mots, connaissez parfaitement toutes les difficultés que vous auriez à vaincre, n'ignorez aucun des risques que vous pourriez courir d'être vaincu : c'est sur ces connaissances que vous devez prendre votre parti.

OU-TSE (*Wou-iseu*). Art. III.

Amiot, pp. 192-193.

## FRAGMENT II

### LA GUERRE EST MAUVAISE

Toute expédition militaire a ses dangers, ses pertes, ses inconvénients : la plus glorieuse, la plus utile est celle qui en a le moins. Quelque forte que soit une armée, quelque bien qu'on la conduise, quelques mesures que l'on ait prises, il y aura toujours quelque chose à souffrir, quelque funeste événement qu'on n'aura pas prévu, quelque échec auquel on n'avait pas lieu de s'attendre ; on fera toujours quelque faute ; on manquera toujours à quelque chose : il faut alors faire usage de toute la force d'âme dont on peut être doué, ne pas se décourager et réparer sans inquiétude tout ce qui peut être réparé.

L'homme est ce qu'il y a de plus précieux sous le ciel : il faut épargner son sang, il faut abrégier ses peines ; par conséquent il ne faut pas faire durer la guerre : il faut la terminer le plus tôt qu'il se pourra, dût-on céder quelque chose de ses intérêts particuliers ; dût-on l'acheter à prix d'argent, pourvu que la gloire de l'État et l'intérêt des peuples le demandent ainsi.

SE-MA (*Sieu-Ma Ping fa*), Art. V.

Amiot, p. 301.

## FRAGMENT III

### INSTRUCTIONS AUX TROUPES ENVOYÉES CONTRE LE REBELLE IMPENITENT

(C'est l'Empereur qui parle)

« Vous êtes devenus les instruments des vengeances du Ciel : n'allez pas vous-mêmes, par vos propres crimes, encourir la disgrâce de ce même Ciel que vous devez venger. Combattez avec courage, mais avec discrétion ; combattez de toutes vos forces, mais sans cruauté ; en un mot, épargnez le sang, le plus qu'il vous sera possible sans nuire à votre dessein. Voici en particulier ce que je vous recommande, et ce que vous devez prescrire à tous ceux qui seront sous vos ordres, afin qu'ils l'observent dans l'occasion. Quand vous serez entrés dans les terres qui sont sous la domination du rebelle, pleins de respect pour les Esprits qui y président, vous ne ferez rien qui puisse les déshonorer ou les attrister. S'il se trouve des représentations de quelqu'un d'eux, vous ne les briserez point ; vous ne marcherez point à travers les terres où il y a du riz, ni sur celles qui produisent les autres choses nécessaires à la vie ; vous ne dégraderez pas les forêts ; vous n'abattrez pas les arbres qui portent du fruit, et vous ne foulerez pas les plantes et les herbes utiles. Vous ne nuirez point aux six sortes d'animaux domestiques, vous n'emploierez pas la force pour vous en procurer l'usage, encore moins pour vous les approprier ; vous n'enlèverez point les instruments de labourage, les ustensiles, ni rien de ce qui est nécessaire à un ménage. Quand vous aurez pris quelque ville, vous n'en détruirez pas les murailles, vous veillerez à la conservation de toutes les choses qui sont faites avec art, et au salut du citoyen. Quelque part que vous vous rencontriez, vous ne mettez jamais le feu pour consumer les campagnes ou les maisons ; vous donnerez du secours aux vieillards et aux enfants ; vous n'attaquerez point ceux qui sont hors d'état de se défendre. Après un combat, vous aurez un soin particulier des blessés, vous les ferez panser exactement, et vous leur procurerez tous les autres soulagements qui dépendront de vous. Ceux des ennemis que vous trouverez avec des blessures doivent éprouver les mêmes attentions de votre part jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à une parfaite guérison ; alors vous les renverrez chez eux, en leur donnant libéralement de quoi vivre pendant la route, afin qu'ils servent de consolation à leurs parents, et qu'ils soient auprès de leurs compatriotes des preuves non équivoques de votre humanité. Si vous rencontrez quelque parti, vous ne le combattez pas ; vous favoriserez même sa fuite, pour peu qu'il soit disposé à la prendre. Votre principal objet est d'aller droit au rebelle : atteignez-le le plus tôt que vous le pourrez ; combattez-le de toutes vos forces ; prenez-le mort ou vif ; dès qu'il sera en votre puissance, que tout acte d'hostilité cesse, et qu'on ne donne promptement avis de tout ».

SE-MA (*Sieu-ma ping fa*), Art. Ier.

Amiot, pp. 239-240.

## FRAGMENT IV

## CONDUITE A L'EGARD DES ENNEMIS

Quelques soldats du Royaume de Ou se trouvèrent un jour à passer une rivière en même temps que d'autres soldats du Royaume de Yue la passaient aussi ; un vent impétueux souffla, les barques furent renversées et les hommes seraient tous péris, s'ils ne se fussent aidés mutuellement : ils ne pensèrent pas alors qu'ils étaient ennemis, ils se rendirent au contraire tous les offices qu'on pouvait attendre d'une amitié tendre et sincère. Je vous rappelle ce trait d'histoire pour vous faire entendre que non seulement les différents corps de votre armée doivent se secourir mutuellement, mais encore qu'il faut que vous secouriez vos alliés, que vous donniez même du secours aux peuples vaincus qui en ont besoin ; car, s'il vous sont soumis, c'est qu'ils n'ont pu faire autrement, si leur Souverain vous a déclaré la guerre, ce n'est pas leur faute. Rendez-leur des services, ils auront leur tour pour vous en rendre aussi.

SUN-TSE (*Souen-Tseu*), Art. X.

Amiot, p. 137.

## FRAGMENT V

## VICTOIRE SANS BATAILLE

Sans donner de batailles, tâchez d'être victorieux : ce sera là le cas où plus vous vous élèverez au-dessus du bon, plus vous vous approcherez de l'incomparable et de l'excellent. Les grands généraux en viennent à bout en découvrant tous les artifices de l'ennemi, en faisant avorter tous ses projets, en semant la discorde parmi ses gens, en les tenant toujours en haleine, en empêchant les secours étrangers qu'il pourrait recevoir, et en lui ôtant toutes les facilités qu'il pourrait avoir de se déterminer à quelque chose d'aventureux pour lui... Un habile général ne se trouve jamais réduit à de telles extrémités : sans donner de batailles, il sait l'art d'humilier ses ennemis : sans répandre une goutte de sang, sans tirer même l'épée, il vient à bout de prendre des villes ; sans mettre les pieds dans les royaumes étrangers, il trouve le moyen de les conquérir ; et sans perdre un temps considérable à la tête de ses troupes, il procure une gloire immortelle au prince qu'il sert, il assure le bonheur de ses compatriotes et fait que l'Univers lui est redevable du repos et de la paix.

SUN-TSE (*Souen-Tseu*), Art. III.

Amiot, pp. 70-72.

## FRAGMENT VI

## REGLES POUR CORROMPRE L'ENNEMI

N'oubliez rien pour lui débaucher ce qu'il y aura de mieux dans son parti : offres, présents, caresses, que rien ne soit omis ; trompez même s'il le faut ; engagez les gens d'honneur qui sont chez lui à des actions honneuses et indignes de leur réputation, à des actions dont ils aient lieu de rougir quand elles seront sues, et ne manquez pas de les faire divulguer.

Entretenez des liaisons secrètes avec ce qu'il y a de plus vicieux chez les ennemis ; servez-vous en pour aller à vos fins, en leur joignant d'autres vicieux.

Troublez leur gouvernement, semez la dissension parmi leurs chefs, fournissez des sujets de colère aux uns contre les autres, faites-les murmurer contre leurs officiers, amenez les officiers subalternes contre leurs supérieurs, faites en sorte qu'ils manquent de vivres et de munitions, réparez parmi eux quelques airs d'une musique voluptueuse qui leur amollisse le cœur, envoyez-leur des femmes pour achever de les corrompre, tâchez qu'ils sortent lorsqu'il faudra qu'ils soient dans leur camp et qu'ils soient tranquilles dans leur camp lorsqu'il faudrait qu'ils tinssent la campagne ; faites-leur donner sans cesse de fausses alarmes et de faux avis ; engagez dans vos intérêts les gouverneurs de leurs provinces ; voilà à peu près ce que vous devez faire, si vous voulez tromper par l'adresse et par la ruse.

SUN-TSE (*Souen-Tseu*), Art. VIII.

Amiot, pp. 103-104.

## FRAGMENT VII

## NE JAMAIS OUBLIER LA MODERATION

Le matin ou le soir, lorsque le soleil donne dans les yeux des ennemis, à toute heure de la journée, lorsqu'un vent impétueux souffle du côté qui leur est opposé, lorsque la jonction de leurs différents corps d'armée ne s'est point encore faite, avant qu'ils aient reçu les renforts des troupes qu'ils attendent, lorsqu'ils ont besoin de repos, lorsqu'ils ne sont point sur leurs gardes, lorsqu'ils ont souffert de la faim ou de la soif, lorsque quelqu'un de leurs officiers généraux, dont le mérite vous est connu, est absent ou malade, attaquez sans hésiter.

Qu'une téméraire impétuosité ne vous fasse point [cependant] oublier ce que vous devez à vous-même, et ce que vous devez à tous ceux que vous commandez ; qu'une ardeur aveugle ne vous fasse point oublier ce que vous devez à l'humanité. Combattez vaillamment, mais avec me-

sure : ne réduisez pas au désespoir un ennemi qui peut encore vous nuire, contentez-vous d'un avantage médiocre, pourvu qu'il soit sûr, sans en chercher de plus considérable, qui serait douteux. Faites sonner la retraite avant la nuit : ne permettez pas qu'on poursuive les fuyards par bandes détachées ou par peloton, au-delà du terme que vous aurez assigné, et ce terme doit être court. Après le combat, donnez à vos soldats le repos dont ils ont besoin, mais ne les laissez pas dans une entière sécurité ; faites que tout soit disposé, comme si le lendemain vous deviez combattre encore. Quand vous saurez que les ennemis sont bien loin de vous, vous ferez alors ce qui est d'usage en pareille occasion.

SE-MA (*Sieu-ma ping fa*), Art. III.  
Amiot, pp. 266-267.

## FRAGMENT VIII

## IMPORTANCE DE L'EXEMPLE

Naturellement l'homme cherche à imiter ; s'il voit faire le bien, il se porte de lui-même à le faire ; s'il voit faire le mal, il s'y livre et fait comme ses modèles. Il n'est personne qui ne souhaite de jouir d'une bonne réputation ; il n'est personne qui ne souhaite de se faire un nom. Si vous voulez que vos gens trouvent du plaisir à se bien conduire, menez vous-même une conduite irréprochable ; si vous voulez qu'ils travaillent de toutes leurs forces à s'acquérir une réputation honorable, à se faire un nom du côté de la valeur et des autres vertus guerrières, donnez-leur en vous-même l'exemple : faites des actions extraordinaires, surpassez-vous, pour ainsi dire, dans tout ce qui est de votre devoir, dans tout ce qui peut faire l'admiration des hommes. Dans tout ce que vous ferez, soit en bien, soit en mal, soyez convaincu que vous aurez toujours une foule d'imitateurs, qui ne tarderont pas de devenir eux-mêmes des modèles.

SE-MA (*Sieu-ma ping fa*), Art. III.  
Amiot, pp. 274-275.

## FRAGMENT IX

## PREFERENCE ACCORDEE AUX LETTRES SUR LES ARMES

Les Hia furent bienfaisants comme l'Astre qui nous éclaire ; les Yin furent redoutables comme le tigre, et les Tchéou furent actifs comme le

dragon. Le discernement, l'application à leurs devoirs, et les circonstances les rendirent tels. Les uns et les autres travaillaient de toutes leurs forces à former de bons guerriers ; mais ils ne leur donnaient par pour cela la préférence sur les autres membres de l'Etat. Ils savaient que lorsque les gens de guerre sont en nombre suffisant, dociles, bien choisis, robustes et bien disciplinés, l'Empire est à coup sûr dans un état de vigueur et de force propre à tout entreprendre, et que le peuple peut jouir tranquillement de tous les avantages de la paix ; mais ils savaient aussi que, s'il y a un grand nombre de troupes, et qu'elles soient sans talents, sans valeur, vicieuses et mal disciplinées, alors le peuple s'épuise, devient pauvre, hors d'état de remplir ses principales obligations, vicieux même, et quelquefois rebelle. C'est pourquoi ils avaient un grand soin d'instruire ceux qui suivaient le parti des armes, de leur inspirer la vertu, de les former à la discipline, d'empêcher qu'ils ne fussent à charge aux citoyens, qu'ils ne nuisissent au peuple, qu'ils n'épuisassent inutilement les provisions, qu'ils ne dépeussent les campagnes, qu'ils n'employassent les bêtes de somme dans les temps où elles sont nécessaires pour la culture des terres ; en un mot, ils savaient éviter les deux extrémités. Ils ne voulaient ni trop ni trop peu de troupes, ils n'en voulaient point d'inutiles, et ils n'en voulaient que parce qu'ils ne pouvaient pas ne pas en avoir. Ils avaient pour maxime que l'ordre est la base de tout, et ils le faisaient observer. Ils avaient des règles déterminées, au moyen desquelles les gens de guerre se préparaient à marcher sans confusion, à combattre sans désordre, à vaincre sans cruauté, à triompher sans orgueil, et ils les faisaient garder...

Ces sages Souverains donnèrent toujours aux Lettres la préférence sur les armes. Persuadés que les richesses faisaient disparaître les qualités guerrières pour leur substituer le vain luxe, la mollesse et tous les vices qui en dépendent, ils ne souffraient point de guerriers opulents. Convaincus que les richesses et l'autorité, lorsqu'elles sont jointes à la force, peuvent causer les plus grands maux, peuvent ébranler l'Empire jusque dans ses fondements, ils ne donnèrent aux plus distingués d'entre les guerriers qu'un crédit limité, que des titres purement honorifiques, qu'une abondance sans superflu.

Ceux qui portent les armes sont sans cesse exposés à s'écarter du sentier qui conduit à la vertu ; ceux qui professent les Lettres doivent les y diriger : les guerriers négligent souvent les cérémonies, et s'écarterent des usages établis ; les Lettrés doivent les y rappeler. Les armes se plaisent dans l'agitation et le tumulte ; Les Lettres aiment le repos et la paix. Celles-là portent à la férocité ; celles-ci adoucissent les mœurs.

Tels étaient les principes sur lesquels les anciens rois réglaient leur conduite.

SE-MA (*Sieu-ma ping fa*), Art. II.  
Amiot, pp. 250-252.

## FRAGMENT X

## MANIERES D'INSPIRER LA TERREUR

Si vous avez à faire des évolutions pendant la nuit, faites exécuter vos ordres au bruit d'un grand nombre de tambours et de Lo (1) ; si au contraire c'est pendant le jour qu'il faut que vous agissiez, employez les drapeaux et les étendards pour faire savoir vos volontés. Le fracas d'un grand nombre de tambours et de Lo servira pendant la nuit autant à jeter l'épouvante parmi vos ennemis, qu'à ranimer le courage de vos soldats ; l'éclat d'un grand nombre d'étendards, la multitude de leurs évolutions, la diversité de leurs couleurs, et la bizarrerie de leur assemblage, en instruisant vos gens, les tiendront toujours en haleine pendant le jour, les occuperont, et leur réjouiront le cœur, en jetant le trouble et la perplexité dans celui de vos ennemis. Ainsi, outre l'avantage que vous aurez de faire savoir promptement toutes vos volontés à votre armée entière dans le même moment, vous aurez encore celui de lasser votre ennemi, en le rendant attentif à tout ce qu'il croit que vous voulez entreprendre, de lui faire naître des doutes continuels sur la conduite que vous devez tenir, et de lui inspirer d'éternelles frayeurs.

SUN-TSE (*Souen-Tsou*), Art. VII.  
Amiot, pp. 96-97.

## NOTE

(1) Lo : gong, bassin d'airain de trois pieds de diamètre sur six pouces de profondeur.

## II

Trois fragments de

## LA GUERRE, NOTRE MERE

(*Der Kampf als inneres Erlebniss*)

par ERNST JÜNGER

## 1.

Les grandes batailles revêtent une majesté éternelle qui domine la trame ininterrompue de l'histoire. Elles planent au-dessus des mille événements qui composent cette histoire : elles se couvrent instantanément d'un visage impassible, montrant ainsi que l'homme, par rapport à elles, n'était que l'instrument d'une Volonté supérieure. Rien n'est resté des grandes envolées de l'âme durant la construction des Pyramides. Des souffrances innombrables alors endurées, de tant de bonheurs anéantis, des espoirs des Etats et des Rois, plus rien ne subsiste aujourd'hui. Mais toujours nous serons émus par le spectacle de ces monuments qui constituent l'Histoire et d'où monte jusqu'à nous la voix puissante et solennelle d'une volonté affranchie de toute sentimentalité.

Jusqu'à quand devons-nous attendre que des événements aussi magnifiques que la grande bataille du printemps 1918, ou la bataille navale de Skagerrak, soient érigés au-dessus des temps comme des monuments auxquels l'homme ne peut plus toucher ? Quand seront morts les fils de ceux qui sont tombés à nos côtés, ou quand ils auront succombé dans une nouvelle guerre ; quand apparaîtra, radieuse, notre destinée aussi grandiose qu'indifférente aux préoccupations quotidiennes ; quand le temps aura en-

glouti toutes les banalités de ce monde ; quand le feu des passions se sera éteint. — *alors, le souvenir du passé illuminera l'avenir.* Et quand, avant tout, se seront effondrés les États dont le sort fut décidé en quelques minutes ou en quelques heures, il ne restera du passé vraiment rien autre que la vision rétrospective et émouvante d'une vague impétueuse de Vie. — de la Vie qui avait alors révélé son véritable aspect : un jeu magnifique et sanglant qui réjouit les dieux. Alors, toutes les souffrances et toutes les tortures d'une génération n'auront peut-être pas plus de sens que n'en a aujourd'hui pour nous la lance qu'un guerrier arrachait de sa blessure brûlante dans la bataille d'Issus.

Nous sommes ceux qui ont souffert, ceux qui ont enduré les douleurs des blessures, mais au-delà de ces souffrances, nous pouvons encore revendiquer pour notre gloire cette émotion profonde dont nous fûmes saisis dans la bataille, et qui est la récompense des exploits héroïques consciemment accomplis. Heureux l'homme qui a pu ressentir cette sublime émotion, si différente de la *résignation stare en face de la souffrance*, et qui en gendre, au contraire, une réaction puissante contre l'adversité ! Celui-là n'a pas seulement éprouvé la puissance de la matière : il a connu ce qu'elle cache, il a vraiment vécu d'une Vie Intérieure.

(Préface de la II<sup>me</sup> édition).

## 2.

L'homme est le dépositaire, l'urne inamovible où repose et se perfectionne tout ce qui a été accompli, pensé et senti avant lui. Il est également l'héritier des désirs irrésistibles qui ont torturé ses ancêtres.

Les hommes d'aujourd'hui s'efforcent aussi, au prix de leur sang, de leurs douleurs et de leurs désirs, de bâtir une Tour de Bonheur d'une incommensurable hauteur, en superposant leur propre génération à toutes celles qui l'ont précédée.

Reconnaissons que leurs efforts ne sont pas vains, que cette tour s'élève de plus en plus rapidement, que son élévation nous rapproche chaque jour davantage du suprême triomphe et qu'elle offre aux regards avides des paysages toujours plus vastes et plus riches. Mais le rythme de cette édification est irrégulier, fébrile. L'œuvre est bien souvent menacée, et ses bases sont fréquemment ébranlées par des insensés saisis de découragement ou de désespoir. Les réactions inévitables du destin sont dues autant à des situations qu'on croyait depuis longtemps stabilisées qu'à l'éruption des forces élémentaires, séculaires et impérissables, qui grondent et bouillonnent sous le faible vernis de la civilisation.

L'homme est pétri d'innombrables matériaux. Il traîne derrière lui l'inévitable chaîne de ses ancêtres. Mille liens, mille fils invisibles l'attachent et

le retiennent dans l'enchevêtrement des racines de cette forêt marécageuse dont la bienfaisante chaleur l'a engendré. Sa sauvagerie, sa brutalité, les éclats de ses impulsions se sont sans doute adoucis, atténués au cours des siècles où la société a refréné ses convoitises et ses désirs. Sans doute aussi, le raffinement croissant des mœurs l'a-t-il purifié et ennobli, mais la bestialité n'en sommeille pas moins au fond de son être. En lui demeurent les caractères et les instincts de l'animal qui se complait, enveloppé d'habitudes et de formes agréables, au sein du bien-être et du confort de la civilisation moderne. Mais le masque tombe quand la courbe onduleuse de la vie repasse par la ligne rouge des mœurs barbares ; aussitôt, le sauvage, l'homme des cavernes reparaît dans toute sa nudité et dans le déchaînement de ses indomptables instincts. L'héritage de ses ancêtres flamboie en lui dès que la vie retourne à ses formes préhistoriques. Et le sang, qui coulait calme et froid au milieu du labeur des villes, écume dans les veines ; on découvre alors ce fond de bestialité qui, depuis toujours, repose dans les profondeurs obscures de l'être et qui se manifeste principalement dans les guerres. Déchiré par la faim, le vieil homme se réveille dans les batailles, à l'heure du suprême assaut que se livrent la Vie et la Mort.

Dans les discordes et dans la guerre, où l'homme déchire toutes les conventions et tous les traités qui ne sont que les loques rapiécées d'un mendiant, l'animalité monte du fond de l'âme comme un monstre mystérieux. Elle jaillit comme une flamme dévorante, comme un étourdissement irrésistible qui enivre les masses, comme une divinité qui règne sur les armées. Quand toutes les pensées et toutes les actions se concentrent en un seul effort vers un même but, la sentimentalité doit aussi s'estomper, s'adapter à l'horrible simplicité de ce but : *l'aubantissement de l'adversaire*. C'est là un axiome qui se vérifiera aussi longtemps que les hommes feront la guerre, et il y aura des guerres tant qu'il y aura des hommes.

La forme apparente de l'animalité humaine est indépendante de celle du combat. Que ce soient les griffes qui se détendent ou les dents qui se montrent à l'heure de la rencontre ; que des haches grossièrement taillées soient brandies ou des arcs de bois tendus ; qu'une technique raffinée élève même la destruction jusqu'à en faire un art supérieur, il arrive cependant un moment où la griserie du sang rouge se reflète dans les yeux des deux adversaires. À l'heure de l'assaut, du dernier effort, le corps à corps désespéré suscite toujours la même combinaison de sentiments, les mêmes appétits. — que la main lève la hache affûtée ou qu'elle lance la grenade pleine d'explosifs. Sur ces champs de bataille où l'humanité cherche à résoudre ses querelles par une décision sanglante, — qu'il s'agisse de l'étroit défilé où s'affrontent deux tribus montagnardes, ou de l'arc largement tendu de la bataille moderne. — l'homme est abreuvé des pires horreurs. Mais l'accumulation des moyens d'action les plus raffinés le fait moins tressaillir que la rapide apparition de l'ennemi, surgissant devant lui dans la mêlée et qui, dans un éclair, ressuscite l'image du guerrier d'autrefois, portant les souvenirs du passé gravés sur son visage. Car toute technique est fonction du hasard et des engins dont on dispose. La balle est aveugle, sa course involontaire. Mais l'homme porte en lui *une volonté de tuer*, qui

s'exprime dans les orages où s'accumulent les explosifs, le feu et l'acier. Les lois de la guerre exigent la destruction d'un des deux adversaires qui bondissent l'un sur l'autre dans l'enivrement du combat. Ils se sont placés dans une situation vieille comme le monde, celle de la lutte pour la vie, sous son aspect le plus réaliste. Dans un tel combat, le plus faible succombe : le vainqueur, brandissant son arme, pénètre plus profondément dans la vie et poursuit sa marche victorieuse en escaladant le corps maudit. Le cri qui retentit alors de part et d'autre est l'appel désespéré des cœurs devant les portes de l'éternité. C'est un râle dont le fleuve de la civilisation transporte l'écho depuis des siècles, c'est un cri de reconnaissance, d'horreur et de soif de sang.

Où, de soif de sang. Parallèlement à l'horreur, c'est l'ivresse, la soif inassouvie du sang qui dévore le guerrier et le couvre d'un torrent de vagues rouges, quand les nuées frémissantes de l'anéantissement planent sur les champs de carnage. L'homme qui n'a jamais lutté pour défendre sa vie, ne peut goûter cette grisérie. Chose étrange, l'apparition de l'adversaire apporte, à côté des dernières terreurs, la délivrance d'une oppression aussi lourde qu'insupportable. *La volupté du sang flotte au-dessus de la guerre comme une voile rouge sur une sombre galère.* Son élan infini l'apparente à la volupté de l'amour. Elle surexcite les nerfs dans les villes enfiévrées, quand, sous une pluie de roses, les colonnes de « motitori » en marche pour le front s'acheminent vers les gares. Elle couve dans les foules qui lancent des cris et des hurlements de victoire autour de ces hommes. Elle est une part des sentiments de ces soldats qui marchent comme des hécatombes promises à la mort. Accumulée durant les journées qui précèdent la bataille, dans la douloureuse tension des nuits de veille, lorsque les projectiles fauchent les rangs des tirailleurs, la volupté du sang jaillit comme une rage écumante, avant même que ces flots humains n'aillent s'anéantir dans la zone des épouvantements et des luttes au couteau. Elle transforme alors tous les désirs en un désir unique : se ruer sur l'adversaire, l'attaquer comme le sang l'exige, sans armes, ivre de vertige, avec la seule force du poing. Il en fut ainsi de tout temps.

Et voici le cycle des sentiments qui bouleversent le combattant dans sa course à travers les déserts embrasés des gigantesques batailles modernes : l'horreur l'étreint tout d'abord, puis *la peur* le saisit ; il éprouve bientôt le pressentiment de sa destruction ; mais *l'ardent désir de se révéler* surmonte toutes les angoisses et, dans son impatience, l'attente du corps à corps lui paraît trop longue. Quand enfin le guerrier, face à face avec l'ennemi, trouve l'occasion de décharger la férocity en lui concentrée, quand le sang ruisselle de sa propre blessure ou de celle de l'adversaire, alors le brouillard se déchire brusquement. Comme un somnambule arraché à des rêves horribles, il porte ses regards autour de lui. Et le rêve d'animalité monstrueux que l'atavisme avait forgé en lui — par l'évocation des temps où ses aïeux, en hordes toujours menacés, se frayaient un passage à travers les steppes sauvages —, ce rêve prend corps et revêt des formes sensibles. Cette bestialité qui se réveille et qui exige une énorme prodigalité de forces et de volonté, glace d'horreur et d'épouvante l'âme du combattant.

Alors seulement, le guerrier découvre que le champ de bataille, où sa marche fougueuse l'a entraîné, est véritablement la terre de ses ancêtres ; il distingue les périls qui l'entourent et blêmit d'émotion.

Et c'est au-delà de cette limite que le courage commence.

(Chapitre 1<sup>er</sup>)

### 3.

Bref et impersonnel, un ordre se perd parfois dans la lourde cadence des pas, dans le heurt des fusils contre les casques, dans le cliquetis des baïonnettes et des outils de pionniers. De longues colonnes d'artillerie, depuis les pièces de campagne jusqu'aux gigantesques mortiers à tracteurs, s'avancent ensuite dans un bruit de tonnerre. De ce sombre défilé d'hommes, de bêtes et de matériel, le spectateur ne conserve finalement que l'impression d'une énorme force indécise et d'une volonté qui dirige cette force où son action doit s'exercer. Ce torrent gigantesque et dévastateur, qui s'écoule à travers la nuit et va s'amasser dans les premières lignes, c'est la volonté de vaincre, c'est la puissance ramenée à sa forme la plus synthétique : l'Armée.

L'Armée ? Des hommes, des bêtes et des machines, soudés en un même outil. Avec le matériel, nous voulons écraser l'adversaire, l'aveugler, l'étouffer, lui faire mordre la poussière, l'abattre à terre, l'envelopper de flammes, le broyer dans les entonnoirs, l'exterminer. Nous voulons briser l'énergie des rares survivants par un tel déferlement d'épouvante que nos troupes d'assaut les sortiront de leurs abris comme des êtres sans défense et hébétés. La machine représente l'intelligence d'un peuple coulée en acier. Elle multiplie à l'infini la puissance de l'individu, et c'est elle, avant tout, qui donne à nos batailles modernes leur caractère horrifiant.

Le duel des machines est si formidable, qu'auprès de lui l'homme n'existe pour ainsi dire plus. Que de fois, déjà, il m'a paru extraordinaire et presque incroyable d'assister à un événement de l'histoire universelle, quand les tempêtes de la bataille moderne se déchaînaient autour de moi. Le combat se révèle comme un mécanisme gigantesque et incurrier, balayant le terrain d'une vague de destruction aveugle et glaciale, créant un véritable paysage volcanique sur une planète inhabitée qui vomit du feu par ses entrailles béantes.

Et pourtant, derrière tout cela se cache l'homme. Lui seul dirige les machines, lui seul sait s'en servir. Il en fait jaillir les projectiles, les matières explosives et le poison ; par elles, il s'élève au-dessus de l'ennemi comme un oiseau de proie, ou se dissimule dans leur ventre quand elles progressent lourdement et crachent du feu sur le champ de bataille. Il est l'être le plus dangereux, le plus altéré de sang, mais aussi le plus clairvoyant que la terre puisse porter.

Il y a toujours eu des combats et des guerres, mais c'est la vie, sous le plus terrible aspect que le Créateur lui ait jamais donné, qui se déroule ici dans l'ombre. Ces masses grises, monotones, — qui passent et vont se concentrer dans les parallèles de départ comme dans un bassin rempli d'énergie potentielle — éveillent l'impression d'une irréductible puissance dont l'idée électrise le spectateur solitaire. Impression d'une enivrante sobriété. On n'en éprouve d'analogues qu'au centre de nos grandes villes ou devant l'image des champs magnétiques tels que les conçoit la physique moderne. On y découvre une volonté césarienne qui surpasse démesurément celle que les manifestations populaires veulent exprimer. C'est une bataille d'un caractère tout nouveau qui se révèle ici...

Mais que sont donc ces hommes qui se sentent d'une autre époque ? Nous écrivons aujourd'hui des poésies avec l'acier, des épopées avec le ciment armé. C'est pour la primauté de la puissance que nous luttons dans ces batailles où les événements s'enchaînent avec une précision mécanique. Dans ces combats sur terre, sur mer et dans les airs, où l'ardeur du sang se maîtrise et gouverne les merveilleux et puissants chefs-d'œuvre de la technique, il y a comme une beauté voilée dont nous avons déjà le pressentiment. Et je peux parfaitement me représenter que, dans l'avenir, ces manifestations d'une race douée d'un esprit réaliste et d'un caractère énergique, seront contemplées comme une magnifique orchidée qui ne demande d'autre justification que celle de son existence.

Tout est vanité en ce monde. Seule l'Emotion est éternelle ; elle déroule sans cesse devant nous des spectacles d'une magnificence impitoyable. Il n'est donné qu'à très peu d'hommes de pouvoir s'abîmer dans leur sublime inutilité comme dans la contemplation d'une œuvre d'art ou dans la féerie du ciel étoilé. Mais ceux qui n'ont vu dans la dernière guerre qu'un défi lancé à la civilisation, ceux qui n'y ont éprouvé et qui n'en gardent que l'amertume de leur propre souffrance, au lieu d'y reconnaître le signe d'une haute affirmation, ceux-là l'ont vécue en esclaves. Ils n'ont pas eu de Vie Intérieure, mais seulement une existence purement et tristement matérielle.

C'est la vie telle qu'elle doit être qui s'écoule ici devant nous, la Vie : effort suprême, volonté de combattre et de dominer à la manière de notre temps, sous des formes qui nous sont personnelles, sous l'aspect le plus imposant et le plus farouche qui se puisse concevoir. En face de ce perpétuel déferlement des forces vers le combat, toutes les œuvres s'évanouissent, toutes les conceptions sont dénuées de valeur. On y perçoit la révélation d'une puissance prodigieuse, qui constitue le principe fondamental du monde, qui a toujours existé et qui sera toujours, alors même que depuis longtemps il n'y aura plus d'hommes et par là même plus de guerres.

(Conclusion)

ERNST JÜNGER.

(Traduction de Jean Dabel, A. Michel éd., Paris, 1934).

## TABLE DES MATIÈRES

Avertissement . . . . .	7
Première Partie	
LA GUERRE ET LE DEVELOPPEMENT DE L'ETAT	
I. <i>Les débuts et les formes réduites</i> . . . . .	13
§ 1. Guerres primitives . . . . .	16
§ 2. La guerre et la naissance de l'Etat . . . . .	18
§ 3. Guerres impériales . . . . .	22
§ 4. La guerre courtoise . . . . .	26
II. <i>Lois de la guerre en Chine classique</i> . . . . .	35
§ 1. La guerre est une calamité . . . . .	36
§ 2. Ethique de la guerre . . . . .	40
§ 3. Les règles de l'honneur . . . . .	47
§ 4. Germes de violence . . . . .	51
III. <i>Armes à feu, infanterie, démocratie</i> . . . . .	59
§ 1. De la lance à l'arcbuse . . . . .	59
§ 2. Infanterie et démocratie . . . . .	64
§ 3. Une tentative d'infanterie noble . . . . .	67
§ 4. La guerre en dentelles . . . . .	71
§ 5. Symptômes d'une transformation . . . . .	77

IV. <i>Hippolyte de Guibert et l'idée de la guerre républicaine</i> . . . . .	83
§ 1. Le théoricien d'Ancien Régime . . . . .	86
§ 2. Le révolutionnaire . . . . .	91
§ 3. Pressentiment de la nation en armes . . . . .	97
V. <i>Avènement de la guerre nationale</i> . . . . .	107
§ 1. Le soldat-citoyen . . . . .	109
§ 2. La guerre véhémente . . . . .	113
§ 3. Guerre et démocratie . . . . .	115
VI. <i>Jean Jaurès et l'idée de l'armée socialiste</i> . . . . .	123
§ 1. L'armée du peuple . . . . .	125
§ 2. La tentation totalitaire . . . . .	130

Deuxième Partie

LE VERTIGE DE LA GUERRE

I. <i>Conditions de la guerre moderne</i> . . . . .	143
§ 1. Le principe d'ascension à l'extrême . . . . .	146
§ 2. Vers une métaphysique de la guerre . . . . .	149
II. <i>Les prophètes de la guerre</i> . . . . .	157
§ 1. Proudhon . . . . .	158
§ 2. Ruskin . . . . .	159
§ 3. Dostoïevski . . . . .	163
III. <i>La guerre totale</i> . . . . .	167
§ 1. Nouvelles dimensions de la guerre . . . . .	167
§ 2. Éthique de la guerre totale . . . . .	171

IV. <i>La mystique de la guerre</i> . . . . .	175
§ 1. René Quinton . . . . .	175
§ 2. Ernst Jünger . . . . .	179
V. <i>La guerre, fatalité des nations</i> . . . . .	185
§ 1. Politique pour la guerre . . . . .	185
§ 2. Économie pour la guerre . . . . .	191
VI. <i>Le retour au chaos</i> . . . . .	195
§ 1. La vérité des bas-fonds . . . . .	195
§ 2. Guerriers consacrés . . . . .	199
§ 3. Ivresses guerrières . . . . .	201
§ 4. Rigueur et fureur . . . . .	205
VII. <i>Paroxysmes de la société</i> . . . . .	209
§ 1. Convulsions parallèles . . . . .	210
§ 2. Epiphanie du sacré . . . . .	212
§ 3. De la fête à la guerre . . . . .	214

Conclusion . . . . .	225
----------------------	-----

Appendices :

I. Ou-Tsé, Se-Ma, Sun-Tsé :	
<i>Choix de textes sur la guerre</i> . . . . .	237
II. Ernst Jünger :	
Trois fragments extraits de <i>La Guerre, notre Mère</i> . . . . .	245